

Palimpseste

sciences · humanités · sociétés
RECHERCHE À L'UNIVERSITÉ RENNES 2

numéro 8

automne-hiver 2022



Où en est le genre ?



**UNIVERSITÉ
RENNES 2**

Gaïd Le Maner-Idrissi,
Vice-présidente Recherche

Les études sur le genre à l'université Rennes 2

Les études sur le genre, dans le sillage des études féministes, ont depuis une trentaine d'année contribué à dépasser les thèses essentialistes visant à expliquer l'ordre social relatif à la répartition des rôles entre les hommes et les femmes comme étant la résultante d'une détermination biologique. Cette dynamique s'est notamment actualisée par le développement de la recherche et des enseignements spécialisés à l'université et ce dans un grand nombre de disciplines (histoire, littératures, géographie, psychologie, sociologie, etc.). L'université Rennes 2 s'est volontairement inscrite dans cette trajectoire, en développant des recherches et en permettant la mise en place d'enseignements centrés sur des questions relatives au genre.

L'objectif de ce numéro de *Palimpseste* est d'offrir un panorama relativement exhaustif des thématiques liées au genre étudiées et enseignées à l'université Rennes 2 ; ceci dans la perspective de la rendre plus visible, de faire apparaître sa dimension transversale et de continuer à structurer la recherche en fédérant davantage les chercheur·e·s qui travaillent sur le genre. L'intérêt et l'engagement de l'université Rennes 2 sont d'ores et déjà tangibles et se traduisent par exemple par la mise en place en 2017 d'un séminaire interdisciplinaire dont le thème fédérateur retenu est : « Genre, corps, espace ». Par ailleurs, l'existence et le succès du cycle de conférences des « Mardis de l'égalité » constituent depuis 2015 un événement mensuel incontournable de la vie intellectuelle et culturelle rennaise.

Afin de faire apparaître la richesse et la diversité des études sur le genre à l'université Rennes 2, en privilégiant les regards croisés de disciplines diverses, il sera notamment question, dans ce huitième numéro de *Palimpseste*, de construction identitaire dans une société en constante transformation, de subversion artistique et littéraire des catégories de genre, de déterminismes genrés au sein des pratiques langagières et d'articulation entre genre et d'autres rapports de pouvoir construits socialement, origine ethnique et classe.

En cohérence avec la thématique, l'écriture inclusive s'applique dans ce numéro de Palimpseste. Chaque contributeur et contributrice en a choisi les modalités.

DOSSIER

- 6** Introduction
Christine Rivalan Guégo
- 9** Le genre : une « catégorie utile d'analyse » pour l'histoire des femmes et des régulations socio-politiques
Fanny Bugnon
- 14** Limites actuelles de la notion de genre
Pierre Bonny
- 17** *Mosaïque* : une émission « de service et de divertissement » à l'aune du genre
Claire Lesacher et Nadia Ouabdelmoumen
- 20** Genre, Corps, Espace. Séminaire Genre de l'Université Rennes 2
Marie-Françoise Berthu-Courtivron, Aurélie Chatenet-Calyste, Isabelle Danic, Barbara Doulin, Gaïd Le Maner-Idrissi et Manuela Spinelli
- 26** Genre et littérature médiévale : quelles recherches au CELLAM ?
Christine Ferlampin-Acher, Joanna Pavlevski-Malingre et Fabienne Pomel
- 30** Biofiction au féminin. Représentations genrées des écrivaines dans le roman contemporain
Charline Pluvinet
- 33** L'égalité des sexes par les arts de faire. Exemple de l'écriture d'une histoire à l'école primaire
Murielle Gerin

DOSSIER

- 36 Inégalités de genre dans l'e-sport : virtuelles ou réelles ?
Julien Borkowski, avec Nicolas Besombes et Geneviève Cabagno
- 40 La conciliation travail-famille : le cas du Japon
Hiromi Takahashi-Romanelli
- 44 « Et ces filles, elles font aussi des affiches ? »
Dans l'atelier populaire des ex-Beaux-Arts de Paris, printemps 1968
Jil Daniel
- 48 Ce que le genre fait à la « documenta 15 » et à la 59e biennale de Venise
Fabienne Dumont
- 52 Défaire le genre : l'utopie identitaire de l'art contemporain
Jeanne Buée

VARIA

- 56 « L'anthropophagie en revue » : une publi-exposition
Laurence Corbel

PATRIMOINE SCIENTIFIQUE DE L'UNIVERSITÉ RENNES 2

- 60 Martha Rosler, une histoire au présent
Elvan Zabunyan

Introduction

Christine Rivalan Guégo*

Le genre à l'université Rennes 2, déjà une longue histoire...

Sur une frise historique d'apparition des concepts, celui du « genre » figurerait parmi les plus récents puisqu'avant 1955 (John Money), il n'était pas encore constitué, même si depuis longtemps déjà, depuis la fin du XIX^e siècle en particulier (Friedrich Engels, Émile Durkheim) et dans les années 1930-1940 (Marcel Mauss, Simone de Beauvoir), s'était fait sentir la nécessité d'un nouvel outil permettant d'analyser les rapports sociaux de sexe dans une perspective allant à l'encontre des seules conceptions biologiques. Il aura fallu les travaux d'intellectuelles américaines (Joan W. Scott, 1986 et Judith Butler, 1990) inspirées par la lecture des philosophes français (Michel Foucault, Jacques Derrida, Pierre Bourdieu, Jacques Lacan), repris dans les années 2000 par les études en sciences humaines et sociales en France (Françoise Héritier, Michelle Perrot, Lawrence Kohlberg...), pour que, retravaillé, le concept trouve toute sa place dans les recherches actuelles.

Si, dans les années 1970, les *women studies* avaient déjà bousculé certaines habitudes de recherche en suscitant des études prenant en compte le rôle et la place des femmes, à son tour le concept de genre a obligé les spécialistes à reconsidérer leurs interrogations, leurs méthodes et leurs objets. Toutefois, son implantation dans les études universitaires ne s'est pas faite sans de nombreuses polémiques qui, somme toute, ont contribué à sa meilleure définition et finalement à sa légitimation.

Désormais, le genre est devenu indispensable dans la manière d'aborder les thématiques et de rendre compte des fonctionnements qui sont ceux de nos sociétés, depuis l'écriture dans la littérature à l'exercice des responsabilités sociales et politiques en passant par les protocoles de soins et de prise en compte médicale des maladies. Plus généralement, le genre permet de reconsidérer les façons d'être et de penser, et a eu pour conséquence première de repenser la place et le rôle des femmes.

Mais, s'interroger sur l'état de la recherche à l'université Rennes 2 à travers le prisme du genre offre aussi l'occasion de rappeler un engagement ancien de notre université en matière d'enseignement et de formation ainsi que de promotion des valeurs humanistes où le genre avait toute sa place. En effet, dès les années 1980, un vent nouveau a soufflé en ses murs, d'abord dans le sillage des mouvements féministes, sous l'impulsion d'enseignantes qui eurent à batailler pour renouveler à la fois les approches et les thématiques.

* Présidente de l'université Rennes 2, chargée de mission égalité de l'établissement de 2015 à 2021 ; professeure en langue et littérature de l'Espagne contemporaine et membre du Centre d'études des langues et littératures anciennes et modernes (CELLAM).



Chaque année, le 25 novembre, le bâtiment Présidence de l'université Rennes 2 est éclairé en orange, à l'occasion de la Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes.

Deux pionnières à l'université Rennes 2

Parmi les collègues qui ont contribué à l'institutionnalisation académique du genre, Colette Cosnier et Annie Junter, à des titres différents, ont joué un rôle primordial. Toutes deux ont été des pionnières de ce qu'on appelait « études féministes » dans les années 1970 et 1980. Colette Cosnier (1936, La Flèche – 2016, Rennes), écrivaine, enseignante-chercheuse, et « féministe invétérée » comme elle se présentait elle-même, est élue maîtresse de conférences à l'université Rennes 2 Haute Bretagne en 1973 et met en place un cours de littérature comparée dans le cadre du DEUG de Lettres Modernes, Littérature au féminin, bâti sur un programme ne comportant que des textes écrits par des femmes : Simone de Beauvoir, Colette, Virginia Woolf, Anaïs Nin, Mary Shelley... Par la suite, le cours s'intitulera Féminisme et Littérature. Un tel choix lui vaudra bien des critiques et elle sera l'enseignante qui n'étudie pas de grands textes avec ses étudiant·e·s puisqu'elle ne propose que des textes de « femmes » !

À partir de 1985, Annie Junter, docteure d'État en droit privé, devient titulaire de l'une des quatre premières chaires d'études sur l'égalité entre les femmes et les hommes, créées en France. Maîtresse de conférences, directrice de l'Institut des Sciences Sociales du Travail de l'Ouest (ISSTO) à l'université Rennes 2 (en 1989), elle a mis en place un programme de recherche qui porte sur l'égalité professionnelle entre femmes et hommes dans le secteur privé et public. En 2012, elle a piloté le diplôme interuniversitaire (DIU) Études sur le genre, réunissant l'université Rennes 2 et l'université Bretagne Occidentale.

À leur suite, et malgré réserves et résistance dans la pratique de la recherche, des chercheur·e·s s'engagèrent très vite à Rennes 2 dans cette voie, d'abord des historiens et des historiennes qui ont rapidement perçu l'intérêt des éclairages nouveaux suscités par ce concept polysémique. Coordonné par Jacqueline Sainclivier, un premier dossier intitulé « Genre et pouvoir(s) » est publié en 2001, suivi d'un ouvrage dirigé par un collectif issu en grande partie de la première publication et réunissant des travaux d'historiens, sociologues et littéraires (*Le Genre face aux mutations : Masculin et féminin, du Moyen-Âge à nos jours*, Rennes, PUR, 2003.).

Une nouvelle étape est franchie en 2015, avec l'initiative de collègues du CELLAM (Marie-Françoise Berthu-Courtivron, Fabienne Pomel et Yolaine Parisot) qui, à l'occasion d'une réflexion sur un projet d'unité mixte de recherche (UMR), ont souhaité mettre en place une réflexion transversale sur le genre. La démarche débouchera sur la création en 2017 du « Séminaire interdisciplinaire Genre », regroupant 12 collègues au sein d'une équipe interdisciplinaire (Histoire, Sociologie, Géographie, Sciences-politiques-AES, Anglais, Staps, Italien, Espagnol, Psychologie et Lettres). Une partie d'entre elles est à l'origine de la publication de l'ouvrage *Le Genre en littérature. Les reconfigurations Masculin/Féminin du Moyen-Âge à l'extrême contemporain* (PUR, 2021).

Désormais, et le sommaire de ce numéro s'en fait l'écho, les études de genre irriguent tous les domaines de spécialité à l'université Rennes 2 : sociologie, études politiques, géographie, littérature, arts...

Essaimer, diffuser

Afin de se donner les moyens du développement des études de genre, en 2015 l'université a mis au concours à Rennes 2 un poste de maître·sse de conférences fleché études du genre, rattaché à la section 22, histoire moderne et contemporaine. Éluë sur ce poste, Fanny Bugnon assure également la direction scientifique du DIU Études sur le genre. Forte de cette expérience, elle a répondu à un appel de l'Agence universitaire de la francophonie (AUF) et propose des modules de formation à distance, Genre : concepts et approches, dont l'objectif est de favoriser la mise en place de politiques volontaristes et de promouvoir l'égalité d'accès des femmes universitaires aux postes de responsabilité. Après deux promotions financées par l'AUF, c'est le Réseau francophone des femmes responsables dans l'enseignement supérieur et la recherche (RESUFF) qui relaye cette dynamique de formation où l'université Rennes 2 tient un rôle particulièrement décisif.

Au fil du temps, l'université s'est dotée d'outils lui permettant la diffusion des recherches et créations en lien avec le genre. Les Presses Universitaires de Rennes ont ouvert en 2006 « Archives du féminisme », une collection dirigée par l'historienne Christine Bard, qui diffuse les recherches en sciences humaines sur les mouvements d'émancipation des femmes et leurs effets politiques, sociaux et culturels. Depuis 2016, les « Mardis de l'égalité » proposent conférences et tables rondes d'information et de sensibilisation sur les questions d'égalité et de discriminations.

Enfin, les réflexions sur la question du genre ont encore trouvé des traductions très concrètes dans la vie quotidienne de l'université. L'établissement a fait le choix de l'écriture inclusive pour sa communication interne et a été un des premiers en France à se positionner en faveur de l'inscription sous prénom d'usage en 2017. Par la suite, à l'occasion de travaux dans les bâtiments, le principe de toilettes neutres a été adopté à chaque niveau.

En présentant objets et projets de recherche en cours, ce numéro de *Palimpseste* reflète la politique volontariste de contribution à l'un des grands débats de société actuels que l'université Rennes 2, université Arts, Lettres, Langues, Sciences humaines et sociales, Sport, déploie grâce à la forte implication de ses chercheur·e·s, enseignant·e·s-chercheur·e·s et de ses personnels.

Le genre : une « catégorie utile d'analyse » pour l'histoire des femmes et des régulations socio-politiques

Fanny Bugnon*

Revenant sur l'évolution des études sur le genre, je présente ici deux objets de recherche sur lesquels j'ai travaillé : les femmes engagées dans des organisations révolutionnaires armées, françaises et ouest-allemandes, dans les années 1960-1980, et le paradoxe des Françaises élues dans les années 1920, c'est-à-dire une vingtaine d'années avant d'en avoir le droit.

De l'histoire des femmes et de l'utilité du genre

Depuis cinquante ans, des travaux de recherche portant sur la construction des inégalités entre les sexes sont menés dans les universités françaises. C'est en effet dans le sillage des années 1968, à la faveur d'une forte demande sociale et étudiante et de la féminisation massive des universités que l'histoire des femmes a commencé à être écrite de façon collective dans le cadre académique, avec pour boussole de sortir les femmes « des silences de l'histoire¹ ». Invitant à poser un autre regard sur l'histoire et à renouveler les problématiques forgées par la discipline historique, ces travaux pionniers menés notamment dans les universités Paris VII et d'Aix-en-Provence ont questionné les zones d'ombre et les angles morts d'une histoire écrite à partir d'un masculin-générique. C'est donc d'histoire des femmes dont il a au départ été question, dans une logique de rattrapage pour rendre à celles-ci une place trop longtemps et trop souvent minimisée dans les travaux d'histoire. La démarche n'est pas propre à la France puisqu'elle s'inscrit dans une dynamique de renouvellement historiographique et de circulation internationale, en particulier des deux côtés de l'Atlantique. L'historienne américaine Nathalie Zemon Davis propose ainsi dans un article programmatique publié en 1976 les contours de cette histoire des femmes en construction : « Notre but est de comprendre la signification des sexes, des groupes de genre dans le passé. Notre but est de découvrir les variations des rôles et du symbolisme sexuels dans différentes sociétés et périodes, de comprendre ce qu'ils signifiaient et comment ils fonctionnaient pour

maintenir l'ordre social ou promouvoir son changement. Notre but est d'expliquer pourquoi les rôles sexuels furent tantôt étroitement prescrits, tantôt fluides, tantôt asymétriques, tantôt plus égalitaires². » À la même époque, le terme de genre est proposé dans plusieurs travaux comme ceux du psychiatre Robert Stoller et de la sociologue Ann Oakley pour penser la construction des groupes sociaux et des catégories historiques à partir des différences perçues entre les sexes.

En proposant d'analyser la construction socio-historique de la différence des sexes, le genre apparaît alors comme un concept permettant de penser les rapports sociaux construits sur la différence des sexes et de problématiser les effets de l'assignation biologique du sexe reposant sur le double principe de différenciation et de hiérarchie entre les femmes et les hommes. L'historienne américaine Joan W. Scott le définit ainsi en 1986, dans un article programmatique majeur (traduit en français en 1988) : « le genre est un élément constitutif des rapports sociaux, fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoirs³ ». Si la définition inspire, le terme n'est pourtant pas aussi facilement adopté en France que dans d'autres pays, notamment en raison de la polysémie du terme « genre ». La structuration des universités françaises par discipline joue également, à la différence, par exemple, des universités américaines qui comptent des départements et programmes de *women's studies* ou *gender's studies* depuis la fin des années 1970. Dans les années 1990, les chercheur·e·s français·e·s s'interrogent ainsi autour des termes sexe et genre et beaucoup préfèrent utiliser d'autres termes comme « différence des sexes », « rapports de sexe », « rapports sociaux de sexe », privilégiant le terme anglais *gender*, donnant ainsi, à tort, l'illusion d'une approche importée des États-Unis. Du côté de l'histoire,

* Maîtresse de conférences en histoire contemporaine et études sur le genre, membre de l'UR Tempora.


du 14°
au 20° siècle

320 interrogatoires
de sorcières,
d'empoisonneuses,
d'infanticides,
de pétroleuses
et de traîtresses.


présu- mées coupa- bles

exposition

100 ans de la République, 100 ans de la République


Ministère de la Culture et de la Communication
Ministère de la Santé et de la Prévention
Ministère de l'Éducation Nationale

**ARCHIVES
NATIONALES**


france
culture

L'affiche de l'exposition « Présümées coupables » [voir encadré ci-contre].

« Prémumées coupables » (Archives nationales, 2016-2017)

Entre novembre 2016 et mars 2017 s'est tenue à l'hôtel de Soubise des Archives nationales à Paris l'exposition « Prémumées coupables », consacrée au traitement judiciaire des femmes en justice. Exposant des pièces de procédure remarquables liées aux procès de femmes célèbres (telles Jeanne d'Arc ou Louise Michel) ou inconnues, cette exposition donnait à voir et à lire les mots de ces femmes à travers le filtre judiciaire, à travers un dispositif original de transcription de pièces illisibles à l'exception des spécialistes de paléographie [voir l'iconographie p. 13].

Fruit de plus de deux années de travail sous la direction de Fanny Bugnon (Rennes 2), Pierre Fournié (Archives nationales) et Michel Porret (Université de Genève), l'exposition s'est penchée sur l'histoire des femmes traduites en justice en adoptant une amplitude chronologique large. À travers un parcours chrono-thématique de la fin du Moyen Âge à la Libération, il s'agissait de mettre en lumière cinq figures archétypales féminines jugées principalement en France (la sorcière, l'empoisonneuse, l'infanticide, la pétroleuse, la collaboratrice) afin de saisir les permanences et les ruptures dans le traitement judiciaire des femmes. Pensant ainsi la déviance à travers les siècles du point de vue du genre, cette exposition a connu un succès public et critique remarqué. Deuxième plus grand succès des expositions des archives nationales, elle a accueilli 60 000 visiteurs, femmes et hommes de toutes générations.

et à la différence d'autres disciplines, Michelle Perrot formule un point de vigilance pour faire taire les suspicions de militantisme, et donc de recherches biaisées : « Pas plus qu'il n'y a d'*écriture féminine*, il n'y a d'*histoire féminine* ou *féministe*. Écrire l'histoire des femmes, c'est s'inscrire dans une histoire universelle⁴. »

Au-delà de la diversité et des controverses autour des termes mobilisés, les recherches se révèlent éminemment fécondes, permettant de renouveler des pans entiers des sciences humaines et sociales et de construire de nouveaux objets de recherche. C'est dans cette démarche de défrichage que j'ai fait du genre la clé de voûte de mes recherches consacrées aux formes d'engagement politique des femmes en dehors de la légalité, aussi bien avant qu'après l'obtention des droits politiques égaux à ceux des hommes en 1944, ainsi

qu'aux formes de régulation socio-politiques spécifiques auxquelles elles ont été confrontées au cours du XX^e siècle. Dans cette perspective, j'ai successivement développé deux chantiers de recherche qui étayaient ce propos : les femmes engagées dans des organisations révolutionnaires armées, françaises et ouest-allemandes, dans les années 1960-1980, (en particulier la Fraction Armée rouge et Action directe), et le paradoxe des Françaises élues dans les années 1920, c'est-à-dire une vingtaine d'années avant d'en avoir le droit.

Au-delà de la loi : le genre

Ces deux sujets si différents se rejoignent pourtant en ce qu'ils révèlent les tensions et enjeux autour de la légitimité des femmes à se poser comme sujet politique, *a fortiori* lorsqu'elles apparaissent dans un espace où le masculin est la norme. Le constat ne peut se cantonner à une époque et un espace géographique : les militantes des organisations politiques armées n'ont eu de cesse de concentrer les regards. En effet, les femmes actrices de la violence politique posent question aux policiers, aux juges, aux journalistes, aux psychiatres et psychologues, et autres commentateurs aux yeux desquels elles apparaissent comme une véritable énigme sociale, non pas à l'échelle individuelle mais comme phénomène que résumant les propos de l'avocat général lors du procès de quatre membres d'Action directe pour l'assassinat de Georges Besse, président-directeur général de Renault, abattu par deux femmes au visage découvert devant son domicile parisien en novembre 1986 : « le plus horrible, le plus choquant, c'est que les tueurs soient des tueuses, deux jeunes femmes passionnées, déterminées, en apparence insensibles et qui n'ont pas agi pour des raisons personnelles mais uniquement pour abattre ce qu'elles appellent un symbole », peut-on lire dans *Le Monde*, le 15 janvier 1989. Pourtant, le code pénal ne prévoit pas d'appréciation différenciée pour les crimes et délits en fonction du sexe des individus. Les militantes d'autres organisations armées comme la Fraction Armée rouge allemande, les Brigades rouges italiennes ou les Groupes de résistance antifasciste du 1^{er} Octobre (GRAPO) espagnols font dans l'ensemble l'objet du même type de traitement judiciaire et médiatique. Cela traduit la difficulté à penser la violence des femmes, *a fortiori* si elle revêt un caractère politique. L'anthropologie et la sociologie ont démontré les processus de construction d'un ordre social basé sur l'appartenance sexuée, excluant symboliquement et concrètement les femmes de l'accès à la violence autour de la question des armes. Indubitablement, les actrices de la violence politique bousculent cette règle du jeu et les stéréotypes sexués qui tendent à ordonner le monde et les rapports sociaux entre les sexes autour d'une dichotomie sexuée renvoyant les femmes à la passivité et à la non-violence et les hommes à une virilité active, voire agressive, ordonnant ainsi le monde au prisme du genre. Les femmes actrices de la

DIU Etudes sur le genre et master Genre

Initié dans le cadre de l'université européenne de Bretagne à la fin des années 2000 et proposé depuis 2012, le diplôme interuniversitaire (DIU) Études sur le genre est une formation unique dans l'espace francophone, à la fois en raison de son format, de son contenu et de son fonctionnement. Diplôme de formation continue en ligne, né dans le cadre de partenariats développés avec l'État, la Région Bretagne et l'université de Bretagne-Occidentale (UBO), le DIU a été conçu pour répondre à la demande de formation universitaire en matière d'égalité entre les sexes, aux obligations légales de lutte contre les inégalités et aux contraintes spécifiques des stagiaires de la formation continue, souvent en activité ou en reconversion professionnelle. Résolument interdisciplinaire, le DIU s'ancre dans le large champ des sciences humaines et sociales (sociologie, droit, science politique, histoire, sciences de l'éducation), champ qui constitue le terreau fertile des études sur le genre depuis plus de 40 ans. Cet apport croisé des sciences humaines et sociales est par ailleurs enrichi par la complémentarité de l'équipe pédagogique puisqu'elle associe universitaires et professionnelles de terrain, permettant ainsi aux stagiaires d'articuler savoirs universitaires et enjeux de terrain. L'ambition du DIU est double : offrir un cadre diplômant reconnaissant des compétences acquises sur le terrain et donner accès aux savoirs scientifiques des études sur le genre pour favoriser l'analyse des pratiques professionnelles au prisme des savoirs scientifiques. Afin d'assurer un accompagnement pédagogique individualisé, les promotions sont limitées à 20 stagiaires par an.

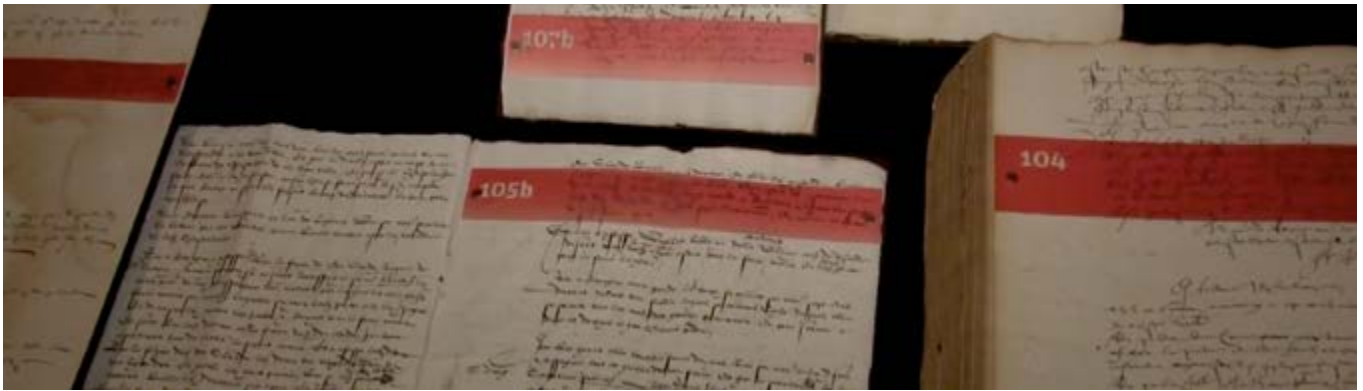
Autre formation en ligne mais à l'échelle interrégionale, le master Genre, créé en 2017 dans le cadre d'une collaboration à l'échelle de l'université Bretagne-Loire, vise à répondre à la demande de formation sur les thématiques liées au genre et à l'égalité en mobilisant les spécialistes de plusieurs universités de l'Ouest grâce aux possibilités offertes par l'enseignement à distance. L'université d'Angers coordonne le master, celle du Mans le M1, l'UBO le M2 Corps et biopolitique (orientation recherche) et Rennes 2 le parcours de M2 Discriminations (avec un regroupement semestriel en présentiel permettant de rencontrer des professionnel·le·s de l'égalité, certain·e·s issu·e·s du DIU). Le master accueille environ 80 étudiant·e·s au total chaque année.

violence se confrontent ainsi à un véritable tabou, à rebours de l'économie générale de la violence et de l'ordre patriarcal dans lequel les hommes possèdent le monopole symbolique et matériel du pouvoir et de la violence. Notons que les médias forgent à ce propos l'expression « femmes terroristes » sans que l'expression n'ait d'équivalent masculin, comme si évoquer des « hommes terroristes » relevait du pléonasmе, illustrant ainsi la prégnance de l'impensé masculin dominant les représentations de la violence. On peut ici faire le parallèle avec l'accès des femmes à la violence légale, dans le cas duquel, de la même manière, il est souvent question de « femmes militaires », de « femmes gendarmes » ou de « femmes policiers » : lorsque le sexe des protagonistes est mentionné, voire commenté, il est féminin. En cela, la tension suscitée par la violence politique des femmes ne se joue pas tant autour de la dichotomie légalité/illégalité, mais plus sur celle - symbolique - de la légitimité/illégitimité.

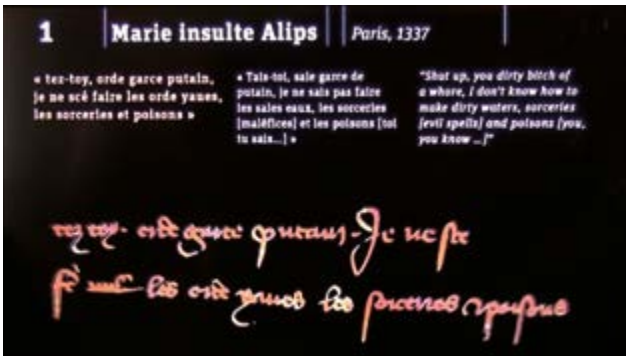
Les femmes, un sujet politique secondaire ?

Cette tension est également à l'œuvre dans le cas des femmes élues lors des scrutins municipaux de 1925. En effet, d'un point de vue légal, les Françaises ne sont ni électrices, ni éligibles avant 1944. Pourtant, à la faveur d'une brèche dans le code électoral prévoyant la vérification de l'éligibilité des élus par les préfetures après le scrutin, une dizaine de femmes, toutes candidates sur des listes communistes, sont dans un premier temps déclarées élues et siègent dans les exécutifs municipaux quelques mois, le temps d'épuiser tous les recours en annulation de leur élection. L'illégalité de l'initiative est assumée par le Parti communiste : « En ce qui concerne nos candidates femmes, la loi ne permet pas aux commissions de dépouillement ou aux bureaux de vote, de les déclarer inéligibles. Ça ne regarde que le conseil de préfecture et le conseil d'État. Tous les bulletins portés sur une femme doivent être comptés comme suffrage exprimé et les candidates élues doivent être proclamées élues⁵. »

Pour autant, une fois les élections féminines définitivement annulées par le Conseil d'État, le Parti communiste n'observe pas ce qu'il avait annoncé : il ne pose pas « le problème avec force devant le Parlement, devant la classe ouvrière tout entière ; il [n'entreprend pas] une ample propagande dans le pays » (*L'Humanité*, 11 mai 1925). Cet usage stratégique du genre est en effet tempéré en interne par une forme de réassignation en dehors de l'espace politique. Jacques Doriot déclare ainsi en bureau politique qu'« on ne doit pas abuser des candidatures féminines, que les ouvriers ne voient pas et ne comprennent pas encore comme il le faudrait ». Il convient de souligner que cette entrée des femmes en politique, pour autant qu'elle soit portée par le Parti communiste, ne relève pas d'un féminisme unanimement partagé en son sein. En effet, le bureau politique est contraint d'appliquer



© Fanny Bugnon



© Fanny Bugnon

une directive du Secrétariat féminin de Moscou qui ordonne de présenter aux élections des femmes, y compris lorsqu'elles sont dépourvues de droits politiques. À travers ces candidatures, le Parti dénonce les « ligue féminines bourgeoises » qui se mobilisent depuis les années 1870 pour réclamer des droits politiques pour les femmes, égaux à ceux des hommes, dénigrant les mobilisations et espoirs suffragistes qui n'ont pas encore atteint leurs objectifs. Il passe ainsi sous silence les militantes féministes qui tentent de se présenter aux élections depuis le milieu du XIX^e siècle. En cela, il réaffirme que la sphère politique est une prérogative masculine et que les femmes ne doivent ni y entrer par effraction, ni le faire au détriment des hommes, rejoignant ainsi les conclusions des juridictions administratives qui annulèrent les élections de femmes en 1925.

Ces deux terrains de recherche invitent à poursuivre la réflexion sur les modalités de (ré)assignation aux normes de genre et leurs effets sur le temps long, au-delà de l'acquisition de l'égalité en droit. Plus encore, saisir la matérialité de l'engagement politique des femmes reste un chantier en cours. À ce titre, l'analyse des résistances à considérer les femmes comme des sujets politiques au même titre que les hommes peut être pensée au prisme de l'histoire de l'antiféminisme. En cela, l'histoire des femmes éclaire à la fois les normes de genre mais aussi et surtout donne chair à celles dont l'engagement a longtemps été reléguée aux marges du champ politique et de l'histoire, démontrant ainsi, comme nous y invite Joan Scott vingt ans après, que le genre demeure « une catégorie d'analyse toujours utile⁶ ».

Le parti pris de l'exposition « Présumées coupables » était de donner à voir au grand public le matériau des historien-ne-s, y compris lorsqu'elles ne sont lisibles que par des spécialistes. 320 procès-verbaux d'interrogatoires ont ainsi été exposés, constituant parfois les seules traces écrites de ces vies de femmes confrontées aux juges qui les questionnent.

Afin de permettre la lecture de ces archives, des bandes de couleur numérotées ont été disposées sur les documents pour matérialiser les extraits transcrits sur des écrans installés de part et d'autre des vitrines d'exposition, comportant la reproduction de l'extrait, sa transposition en caractères d'imprimerie, sa traduction en français contemporain et en anglais.

Un ouvrage-catalogue accompagne cette exposition, reproduisant de nombreuses pièces d'archives exposées : C. Gauvard (dir.), *Présumées coupables*, Paris, L'Iconoclaste/Archives nationales, 2016.

➔ À lire : F. Bugnon, *Les « Amazones de la terreur » : sur la violence politique des femmes, de la Fraction armée rouge à Action directe*, Paris, Payot, 2015.

F. Bugnon, « De l'usine au Conseil d'État. L'élection de Joséphine Pencalet à Douarnenez (1925) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2015/1, n° 125, p. 32-44.

Notes de l'article

- 1 M. Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.
- 2 Cité par F. Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007.
- 3 J. W. Scott, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38, 1988 (1ère éd. en anglais : 1986), p. 125-153.
- 4 M. Perrot, « Mon devenir féministe », dans J. Laufer, C. Marry et M. Maruani (dir.), *Le Travail du genre*, Paris, La Découverte, 2003, p. 39.
- 5 Les citations de cette partie sont issues, sauf mention du contraire, des archives départementales de Seine-Saint-Denis, archives du PCF, copies d'archives de l'Internationale communiste, fonds 517.1, 1925.
- 6 J. W. Scott, *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, 2012.

Références bibliographiques

- C. Cardin et G. Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.
- F. Héritier, *Masculin, féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob, 1996.
- F. Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Édition, 2007 (éd. augmentée de *Écrire l'histoire des femmes*, 1998).
- P. Tabet, *La Construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Limites actuelles de la notion de genre

Pierre Bonny*

Le genre rencontre un succès académique, mais il pose le problème de l'incommensurabilité des paradigmes impliqués qui, s'ils dialoguent, ne peuvent ni ne doivent nécessairement être dépassés. La fluidité même du genre ne semble jusqu'alors jamais avoir pu être formulée en dehors d'une polarité masculin-féminin, pourtant jugée obsolète selon certains auteurs. Son application à des problématiques psychosociales multidimensionnelles pose aussi la question des limites de son pouvoir heuristique.

Une actualité et une polarisation sociale autour du genre

La notion de genre est généralement présentée dans la littérature sociologique et philosophique comme devant permettre une déconstruction de la « naturalité du sexe », et l'application conséquente de politiques publiques de lutte contre les inégalités hommes-femmes. Si cette notion présente donc un intérêt certain pour la lutte contre les inégalités sociales de genre, mais aussi bien sûr pour la réflexion rhétorique¹, force est de constater qu'elle est actuellement dans une position paradoxale. En effet, son succès actuel en fait une notion « fétiche² » voire un signifiant maître, alors qu'elle est historiquement liée aux luttes politiques des minorités de sexe. Sans doute ce constat ne vaut-il qu'en partie dans les sociétés occidentales, marquées par un retour en force du conservatisme, de l'autoritarisme et du fascisme. Mais à l'université, en sciences humaines, l'on peut mesurer l'augmentation exponentielle des sujets de thèses et articles (dont celui-ci participe) sur la question du genre³. En outre, les risques d'une application univoque de la notion via sa médicalisation sont déjà bien documentés, d'abord dans le cas des enfants nés intersexes et réassignés à la naissance de manière arbitraire (John Money), et plus récemment dans le cas de jeunes adultes dé-transitionneurs qui estiment avoir été mal diagnostiqués et maltraités (leur

souffrance s'étant cristallisée selon eux sur leur identité sexuée, mais ils estiment après-coup qu'elle n'en était pas la cause⁴). La réassignation est en effet préconisée par la *World Professional Association for Transgender Health* (WPATH) pour réduire la dysphorie de genre, impliquant un réalignement du genre sur les plans corporels, psychique et social ; mais les situations précitées indiquent que l'inadéquation peut persister malgré ce traitement (en particulier chez les enfants et adolescents).

Ainsi l'impact et l'installation du genre dans les débats scientifiques et sociaux rend aujourd'hui possible un débat sur les limites et les apories de la notion. En particulier dans le champ des sciences humaines, les problématiques étudiées sont plurifactorielles et contextuellement déterminées, rendant abscons l'application d'un seul concept. Mais en raison de la polarisation sociale exacerbée des interrogations sur le genre et leur cristallisation autour de la transidentité, la prudence ou la nuance vis-à-vis de la notion ou de ses applications peuvent être interprétées comme des réticences, un manque d'audace, un anti-américanisme primaire, voire conduire à considérer que les interlocuteurs qui ne se déclarent pas explicitement et directement « pour » seraient transphobes. Si la pensée américaine se veut critique et déconstructionniste, il est intéressant d'adopter la même démarche dans l'analyse de la notion de genre et surtout des nouvelles pratiques sociales liées au discours sur le genre. La situation actuelle conduit donc à envisager qu'outre son intérêt épistémologique et sociétal, le genre est aussi le marqueur d'un état de la civilisation sous ses deux versants freudiens : l'idéal et le malaise.

* Maître de conférences en psychopathologie clinique, membre de l'UR Recherches en psychopathologie et psychanalyse (RPpsy).

Brève histoire linguistique et médicale du genre

Pour se repérer dans les enjeux actuels de la notion en sciences humaines et en psychopathologie psychanalytique, il faut sans doute rappeler les origines étymologiques du genre et l'évolution des significations qui y sont attachées. Le terme a sa racine latine dans *genus* que l'on trouve dès le XII^e siècle en français (*gendre*) et en anglais (*gender*). Il introduit d'emblée une polysémie, entre « genre humain » et le sens grammatical de « genre masculin » et « genre féminin ». Cette répartition dans la langue se retrouve partiellement comme synonyme de sexe dans la littérature, dès le XIX^e siècle, ajoutant un troisième niveau de signification, celui d'une préférence pour tel ou tel « genre », qui lui-même ne recoupe pas nécessairement le sexe⁵. Ainsi, le genre implique d'emblée une grande fluidité de significations. Or, il nous semble que, contrairement au projet initial de Judith Butler, la notion tend à se rigidifier à mesure de son usage par le pouvoir biomédical.

Si l'acquisition d'une langue fait l'objet d'un processus d'apprentissage, John Money considérait déjà que ce modèle éducatif pouvait être transposé aux enfants nés intersexes. Leur réassignation médicale implique alors la mise en conformité par l'éducation de leurs organes avec leur identité et rôle social. Cette conception implique un certain rigorisme des normes de genre, que Robert Stoller a partiellement permis de remettre en question dans l'étude des patients dits transsexuels, mais en évacuant la notion freudienne d'irreprésentabilité de la différence des sexes⁶. Stoller considérait en effet qu'il existait une identité de genre primaire, masculine ou féminine, dont l'étiologie était relativement incertaine et que l'on pourrait aujourd'hui considérer comme bio-psycho-sociale. Mais, d'une part, il laissait ouverte la question de la détermination entre les différents déterminants de l'identité de genre, et, d'autre part, il était assez mesuré sur l'intérêt de répondre à la demande d'hormonothérapie ou de chirurgie (sauf dans les cas de « transsexualisme vrai », c'est-à-dire présent depuis l'enfance sous forme de certitude). En tout cas, il excluait de la réponse médicale les cas plutôt transitoires, où le sentiment d'inadéquation ne relevait pas d'une certitude inébranlable et absolue, considérant que la plasticité psychique et la variation des facteurs environnementaux et individuels pouvaient sans doute amener le sujet à des solutions psychiquement moins coûteuses que l'opération. Cette prudence ou relativisation de l'urgence est donc aussi croyance en une certaine fluidité de l'identité de genre, que n'empêchait donc pas sa théorie a-conflictuelle du genre. Pour résumer, on peut considérer que nous sommes actuellement dans un renversement de la situation : d'un côté, le genre a été théorisé comme fluide par Butler, et,

L'impact et l'installation du genre dans les débats scientifiques et sociaux rend aujourd'hui possible un débat sur les limites et les apories de la notion.

de l'autre, la réponse univoque à l'inadéquation sexe-genre semble être la réponse hormonale et chirurgicale.

Judith Butler et les réponses psychanalytiques

Mais il n'est pas si paradoxal que la théorie butlerienne trouve son application dans la médecine occidentale, largement liée à des intérêts financiers (puisque la transition a un coût et que l'on peut d'ailleurs l'envisager formellement comme une branche de la chirurgie esthétique quelle qu'en soit la nécessité psychique). Avant Butler, le genre est utilisé dans le sens de sexe social, centré sur une perspective marxiste de lutte des classes, mais la perspective foucauldienne du pouvoir, articulée à la théorie de la performativité de John Austin, s'inscrit dans un interactionnisme social propre à l'*american way of life* (protestant capitaliste), sans lequel la notion n'aurait sans doute pas pu rencontrer son succès planétaire. Celui-ci est aussi fondé sur une liberté qui peut confiner au manque de rigueur scientifique ; comme l'a relevé Éric Marty, Butler indique en effet explicitement qu'elle détourne les concepts lacaniens de leur sens afin de leur attribuer celui qui convient à ses fins. Elle discute en particulier la théorie lacanienne structuraliste, notamment la métaphore paternelle dans laquelle le signifiant du Nom-du-Père se substitue au Désir de la Mère (Lacan formalise ainsi l'articulation freudienne du complexe d'Œdipe au complexe de castration). Butler a une lecture déconstructiviste et sociologique de la question, de sorte qu'elle envisage cette substitution comme une forme de domination (un signifiant prend le pouvoir sur un autre) alors qu'il s'agit d'une écriture de l'inconscient. Ce qui s'avère impensé dans cette reprise américaine de la psychanalyse, c'est qu'elle impose, voire substitue de force, un paradigme (celui de la philosophie analytique) à un autre (celui de la philosophie continentale, considérée comme par trop romantique), sans vraiment mesurer la consistance

interne et les subtilités de ce qui est justement, dans cette opération, oublié. Si l'on reprend la métaphore paternelle, le Désir de la Mère n'est pas annulé ou dominé par le Nom-du-Père : la substitution indique qu'il est soustrait au conscient et que par conséquent il est d'autant plus puissant.

La notion tend à se rigidifier à mesure de son usage par le pouvoir biomédical.

Il y a selon nous trois réponses psychanalytiques francophones à la *French Theory* américaine. La première est hostile à la notion, et la rejette car elle ne fait pas partie de la théorie psychanalytique ; cette option nous paraît sans grand intérêt car elle ne tient pas compte de l'évolution théorique et sociale en cours. La deuxième appelle à une intégration de la notion de genre à la psychanalyse, voire à fondre la psychanalyse dans les théories du genre, au motif qu'elle deviendrait sinon obsolète. Il s'agirait de proposer une psychanalyse avec Foucault, ce qui peut paraître étonnant au regard de la position de Foucault vis-à-vis de cette discipline (il l'assimilait clairement à un dispositif de pouvoir normatif dans le droit fil de l'Église). La difficulté de cette position est qu'elle est alignée sur les idéaux de l'époque, alors que depuis *Malaise dans la culture*, Freud situe l'idéal culturel comme impasse de la civilisation et terreau de la souffrance névrotique. L'autre difficulté de cette option est qu'elle ne prend pas en compte les autres aspects de la théorie analytique incommensurables au genre (par exemple : l'inhibition, l'angoisse, etc.). Enfin, généralement ces publications relèvent plutôt de la philosophie psychanalytique, au sens où elles ne présentent pas de cas cliniques (par conséquent on ne peut situer leur puissance heuristique et leur intérêt pratique). La troisième option consiste à prendre en compte le succès culturel de la notion et sa capacité à venir nommer un trouble dans la sexualité, en même temps que l'espérance en une résorption de ce trouble dans une identité rendant congruents corps et parole. Cette option nous semble la plus intéressante car elle implique une réflexion sur l'inadéquation du corps et de la parole (dont la dysphorie est un effet parmi d'autres possibles), ainsi que sur le post-structuralisme ou au-delà de l'Œdipe lacanien. Celui-ci est préfiguré dans la métaphore paternelle par le fait qu'il s'agisse non pas seulement de l'Œdipe et de la castration mais de l'articulation entre le langage et le corps.

Perspectives cliniques dans la recherche

Cette troisième option devrait être complétée de davantage d'études basées sur des entretiens qualitatifs non directifs avec des populations concernées, ce qui est en cours au sein de RPpsy via une collaboration avec le centre hospitalier universitaire de Rennes. Ce projet d'étude porte sur plusieurs ensembles de problématiques :

- la plurifactorialité de la demande de transition chez les enfants et les adolescents et la diversité des situations sociales et familiales en jeu ;
- l'effet de (dé-)structuration de la sexualité psychique à partir du signifiant transgenre et de l'idéal culturel qu'il peut revêtir pour une partie de la jeune génération ;
- les problématiques psychopathologiques (dés-)associées à la demande de réassignation ;
- l'évolution psychodynamique des patients et de leur demande adressée à la médecine ;
- la signification relationnelle de cette demande dans la complexité des relations parents-enfants.

Notes de l'article

- 1 J. Butler, *Gender Trouble*, New York, Routledge, 1990.
- 2 É. Marty, *Le Sexe des modernes*, Paris, Seuil, 2021.
- 3 Voir E. Todd, *Une esquisse de l'histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2021.
- 4 Voir par exemple le cas de Keira Bell en Angleterre.
- 5 C. Planté, «Ce que le genre doit à la grammaire». dans L. Laufer et F. Rochefort (éds.). *Qu'est-ce que le genre ?*, Paris, Payot, 2014, p. 13-31.
- 6 R. Stoller, *Sex and Gender. On the Development of Masculinity and Femininity*, Londres, Routledge, 1968.

Mosaïque : une émission « de service et de divertissement » à l'aune du genre

Claire Lesacher* et Nadia Ouabdelmoumen**

Mosaïque est une émission « de service et de divertissement » créée en 1976 par Paul Dijoud, alors secrétaire d'État aux Travailleurs immigrés. Produite et réalisée par Tewfik Farès, elle est diffusée de 1976 à 1987 par le service public de la télévision française sur France Régions 3 (aujourd'hui France 3). *Mosaïque* est financée par le Fonds d'action sociale (FAS), sous tutelle du ministère du Travail. Un financement qui s'accompagne de diverses collaborations du ministère des Affaires étrangères et des pays avec lesquels la France entretient des accords de main-d'œuvre à l'époque.

Mosaïque s'adresse prioritairement aux populations « issues de l'immigration », avec un triple objectif : faire connaître les cultures et les pays d'origine des étrangers en France, à travers un programme « divertissant » ; encourager leur retour au pays ; faire office de lieu de rencontre entre les « cultures¹ ». Pendant dix ans, *Mosaïque* propose, chaque dimanche matin, un espace-temps de parole où les immigré·e·s peuvent évoquer leurs conditions de vie, leurs attaches, leurs joies, leurs difficultés, etc. Plus encore, à travers ce magazine, leur parole devient un enjeu politique.

Jusqu'au début des années 1980, *Mosaïque* est animée par un présentateur principal, souvent secondé par d'autres chroniqueur·se·s qui traduisent ou interviennent dans les supposées langues d'origine des immigré·e·s. Chaque émission est composée de diverses rubriques (informations, conseils, sujets de société, variétés, etc.) au cours desquelles des artistes sont invité·e·s à se produire et à s'exprimer.

Mosaïque : « une histoire de rapports de forces »

Dès ses premières diffusions, *Mosaïque* suscite la controverse. Elle est tantôt critiquée et décrite comme « une émission ghetto », « porte-parole du pouvoir² » ou un espace de censure politique³, tantôt plébiscitée comme un espace qui fait « lien » entre les générations ou comme un lieu de contestation et de contournement de la censure. Comme

l'évoque Mouloud Mimoun, chroniqueur puis rédacteur de l'émission, au cours d'un *Lundi de l'INA* dédié à l'émission le 29 mai 2018 : « *Mosaïque* c'était (aussi) une histoire de rapports de forces ». Le visionnage de l'émission a en effet permis de relever diverses séquences au cours desquelles des messages à caractère revendicatifs sont formulés, par des chroniqueur·se·s ou des invité·e·s, dans des langues que le présentateur principal ne comprend pas, des traductions en français susceptibles d'invisibiliser, pour une partie de la population du moins, la dimension conflictuelle du message original.

La présente réflexion autour de *Mosaïque* s'appuie sur une recherche intégrée au projet « Genre et sexualité en migration : “laisser la parole sans parler à la place” », porté par le Laboratoire d'études de genre et de sexualité (LEGS UMR 8238, Université Paris 8), mené au sein du



© INA

Capture d'écran de l'émission *Mosaïque*.

* Docteure et **maîtresse de conférences en sciences du langage, membres du Pôle de Recherche Francophonies, Interculturel, Communication, Sociolinguistique (PREFICS).

L'Université Rennes 2 et l'INA ont tissé depuis des années des liens déjà anciens dont témoignent :

- la fresque régionale *L'Ouest en mémoire*,
- les présentations des fonds INA dans certaines formations de Rennes 2 (Cinéma, Métiers des bibliothèques et de la documentation, Communication, Histoire et Patrimoine...),
- la présentation croisée d'archives de l'INA dans le cadre d'émissions récurrentes sur France 3 Bretagne,
- la participation conjointe à des manifestations scientifiques : Les Rencontres d'Histoire aux Champs libres à Rennes, les Archives à l'écran avec les archives municipales de Rennes, la co-organisation d'une séance INA pour les « Mardis de l'égalité » chaque année depuis 5 ans...

Depuis 2017, l'université et l'INA ont signé une convention cadre. Comportant trois volets (l'accès aux ressources avec l'implantation de postes PCM Inathèque à la bibliothèque universitaire centrale, la formation et la recherche/valorisation), cette dernière a renforcé la coopération et a fait de l'INA un partenaire majeur et privilégié de Rennes 2. Ainsi, à l'occasion du renouvellement de cette convention, l'INA et l'université Rennes 2 ont organisé le 1^{er} décembre 2022 sur le campus une manifestation scientifique conjointe intitulée « Archive audiovisuelle et territoires : arrêt sur images à Rennes ». Elle visera un double objectif de valorisation des ressources ou collections de l'INA et des recherches menées à Rennes 2 à partir des fonds INA.

Marc Bergère (université Rennes 2) et Christelle Molina (INA Bretagne Loire)

PREFICS en collaboration avec l'INA Atlantique-Rennes [voir encadré ci-dessus] et le Musée national de l'histoire de l'immigration), qui propose d'explorer l'émission comme un dispositif médiatique de genre, susceptible d'interroger la question de la « spécification culturelle » inhérente aux politiques de l'immigration à partir de la fin des années 1970 en France. Dans un contexte historique où les différences sont soit considérées comme étant à l'origine des inégalités, soit comme une source possible d'émancipation, l'objectif est de comprendre la manière dont la notion de différence, centrale dans le discours et l'action des politiques culturelles de l'immigration dès la fin des années 1970, de même que les processus de différenciation, jouent un rôle dans l'actualisation des inégalités. Le genre, ce faisant, est mobilisé comme une catégorie d'analyse critique et historique⁴ des processus de différenciation, de catégorisation et de hiérarchisation

sociale. À la suite des réévaluations matérialistes des perspectives intersectionnelles, en particulier celles proposées par Danièle Kergoat, le genre est pensé comme un rapport de pouvoir toujours articulé à d'autres rapports sociaux, notamment de race et de classe⁵. C'est donc en prenant acte de l'interdépendance des rapports de pouvoir que *Mosaïque* est interrogée, comme le récit d'une époque à travers laquelle ils s'inscrivent et s'actualisent.

La récente numérisation du magazine par l'Institut national de l'audiovisuel (INA) offre près de 524 émissions et 800 heures d'images et de discours à explorer. Nous nous sommes focalisées sur les cinq premières années de diffusion de *Mosaïque* (1976-1981). En collaboration avec l'INA Atlantique-Rennes, les notices descriptives des émissions ont été explorées pour repérer des régularités thématiques et dresser un panorama de son contenu. À partir de là, une sélection d'émissions comportant les descripteurs « femmes » ou « culture » a été retenue. Le choix de ces descripteurs étant lié aux stratégies de matérialisation et de conservation des archives de l'émission par l'INA, ils sont susceptibles de donner à voir des significations qui participent à l'actualisation du genre et des rapports de pouvoir.

Mosaïque émerge dans un contexte de mutation des politiques publiques, qui participe à la production matérielle et idéale de « la culture des immigrés ». En 1974, une orientation politique paradoxale appelle à limiter l'immigration en même temps qu'elle encadre le regroupement familial. À partir de 1976, s'adosse à cet appareillage une stratégie d'encouragement au retour des travailleurs immigrés dans leur pays d'origine, qui aboutit en 1977 à l'instauration d'une « aide au retour ». Simultanément, une stratégie de valorisation de la « culture des immigrés » émerge, dans un contexte de revendication qui traverse les associations d'aide aux immigré·e·s. Ce qui rassemble ces mouvements de contestation, c'est l'idée qu'il faut réparer les injustices passées et leur permettre de vivre leur culture « avec dignité ». Le gouvernement de l'époque se saisit de ce vent de revendication culturelle pour mettre en place sa politique du retour des travailleurs immigrés.

À une époque où la télévision devient un loisir domestique quotidien, les médias sont investis pour endosser ce rôle pédagogique, censé permettre un certain consensus social. Dès lors, *Mosaïque* aura pour rôle de promouvoir la « culture des immigrés » par le divertissement, et apparaîtra, comme le suggère Abdelmalek Sayad dans son ouvrage *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité. Tome 3 : La fabrication des identités culturelles*, un moyen pour les pouvoirs publics d'assurer « la « gestion » (sociale et culturelle) de l'immigration et des populations immigrées pour « favoriser les bonnes relations entre les communautés immigrées et entre elles et la communauté française » ».

Mosaïque et les « différences culturelles » : quand le genre impacte le récit de l'immigration

La fin des années 1960-1970 est également une époque de pérennisation des acquis des luttes sociales, notamment antiracistes et féministes, au centre des revendications d'émancipation collectives et individuelles. Dans ce cadre, paradoxalement, à mesure que la parole des immigré·e·s devient plus visible et possiblement plus audible, les institutions publiques s'attachent à contrôler son expression publique. À cet égard, les extraits de *Mosaïque* proposés ci-après attirent l'attention sur quelques formes d'architectures rhétoriques, susceptibles de renseigner la façon dont l'immigré·e et « sa culture » sont marquées par les institutions.

Le 22 janvier 1978, *Mosaïque* diffuse un reportage intitulé « Identités de femmes », réalisé par Jane Lagier. Il présente le témoignage de quatre femmes qualifiées de maghrébines. Tour à tour, le public rencontre Kebira, Mina, Fatiya et Fatima, interrogées par la réalisatrice sur leurs conditions de vie, sur leur rapport à la famille, au mariage, au travail, etc. Jane Lagier introduit le reportage en ces termes : « Ces femmes-là ont des problèmes qui se rapprochent de ceux de nombreuses femmes françaises mais ce qui les différencie c'est que toutes, elles veulent préserver leurs racines, leurs origines, leur identité de femme immigrée. »

Dans ce reportage, la « différence culturelle » est souvent présentée comme un invariant des femmes rencontrées, quand bien même elles travaillent et correspondent, de ce fait, à l'image d'une certaine émancipation dans l'air du temps. Le principe d'égalité en trame de discussion n'est pas exprimé à l'aune du rapport asymétrique femmes/hommes, mais davantage à travers le rapport femmes immigrées/femmes françaises : les femmes immigrées sont comparées aux femmes françaises, jamais aux hommes immigrés ou aux hommes français. Cette propension à la différenciation et à la spécification, au cours de laquelle les rapports sociaux de sexe et de race sont convoqués de manière articulée, est fréquemment observable dans *Mosaïque*.

« Tu peux le dire en arabe ? » ou l'injonction à la différence

Le 27 novembre 1977, un reportage est consacré à la préformation professionnelle des jeunes femmes immigrées. Tourné au Centre d'accueil nord-africain à Marseille, il débute par une présentation du public cible de ces préformations aux métiers de caissière et de couturière en industrie textile. Puis, se succèdent plusieurs séquences intitulées « Le travail féminin », « La femme maghrébine à

Marseille », « La langue arabe », « Qui sommes-nous ? » et « La religion musulmane ».

Progressivement, il apparaît que le sujet central du reportage n'est pas tant la préformation et l'emploi des jeunes femmes immigrées, que ce qu'elles sont ou ce qu'elles devraient être. Comme l'illustre l'injonction « tu peux le dire en arabe ? », formulée par le réalisateur à l'intention d'une interviewée, peu importe la ou les langues effectives parlées par cette femme. L'objectif semble être de lui faire parler l'« ailleurs » auquel renvoie la langue arabe.

Comme le suggère l'exploration du fonds d'archives de l'émission, *Mosaïque* semble souvent participer à la fabrication d'une figure de l'immigré·e ordinaire, différenciée et spécifique, en même temps qu'elle contribue, en miroir, à travers les prismes de la narration et les grammaires qui disent les immigré·e·s et l'immigration, à la construction d'une figure de la/du Français·e tout aussi ordinaire et rationalisée, mais néanmoins référente.

Mosaïque est un dispositif médiatique de genre, lieu de circulation et d'actualisation des rapports de pouvoir, révélateur du rôle de l'État dans « la production officielle des différences culturelles⁶ » et dans la construction d'un récit de l'histoire de l'immigration tout aussi officiel. L'exploration de l'émission par le prisme du genre nous renseigne sur des manifestations processuelles du sexisme et du racisme à l'œuvre, parfois euphémisées par des mécanismes de spécification culturelle, inhérents au tournant culturel des politiques de l'immigration en France dans les années 1970.

➔ À lire : N. Ouabdelmoumen et C. Lesacher, « Migrations, spécification culturelle et médias : *Mosaïque* à l'aune du genre », *Études de communication*, n°58, 2022, p. 167-184.

Notes de l'article

- 1 A. Escafre-Dublet, « L'État et la culture des immigrés 1974-1984 », *Histoire@Politique*, n° 4, 2008.
- 2 C. Humblot, « Les émissions spécifiques : de *Mosaïque* à *Rencontres* », *Migrations Société*, n° 1, p. 8.
- 3 A. Sayad analysera les « conditions sociales de la censure politique » dans *Mosaïque*, en décryptant l'écosystème au sein duquel ce magazine a été créé, ainsi que les rôles hiérarchisés des acteur·trice·s impliqué·e·s depuis la genèse d'un épisode jusqu'à sa diffusion le dimanche matin sur FR3 (Sayad, 2014).
- 4 J.-W. Scott, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, Le genre de l'histoire, n° 37-38, 1988.
- 5 D. Kergoat, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », dans E. Dorlin (dir.), *Sexe, Race, Classe. Pour une épistémologie de la domination*, PUF, 2009, p. 112.
- 6 S. Laurens, « De la "Promotion culturelle des immigrés" à "l'interculturel" (1974-1980) : Discours d'État sur une catégorie d'État », *Cultures & Conflits*, n° 107, 2017, p. 41.



© Photo C. RWN-Grand Palais (domaine de Chantilly) / René-Gabriel Ojeda

La comtesse d'Egmont Douairière, portrait à l'encre de Louis Carrogis de Carmontelle [voir les travaux d'A. Chatenet-Calyste p. 22].

Genre, Corps, Espace

Séminaire Genre de l'université Rennes 2

Marie-Françoise Berthu-Courtivron, Aurélie Chatenet-Calyste, Isabelle Danic, Barbara Doulin, Gaïd Le Maner-Idrissi et Manuela Spinelli*

Le séminaire interdisciplinaire s'est constitué en 2017 (avec une vingtaine de membres au début), à l'initiative de Dominique Godineau. La première année, chaque membre a montré la façon dont la notion de genre avait été mobilisée dans ses recherches. Le groupe s'est ensuite recentré autour d'un sujet qu'il s'est défini : comment les rapports sociaux de genre s'inscrivent-ils dans divers espaces à travers les corps ? Voici six exemples parmi les huit publications finalisées.

Introduction

Le séminaire est parti du constat de Pierre Bourdieu que les espaces sont façonnés par les politiques publiques et par l'investissement corporel des usagers, et qu'en retour ces espaces de vie façonnent le genre. Mais il fallait d'abord circonscrire le terme d'espace : espace ouvert de la rue, espaces intermédiaires semi-publics (la cour royale, la cour d'école, le jardin public, la prison), espace clos des intimités (sexualités, obstétrique), sans exclure les espaces culturels transversaux (livres, médias).

Ainsi le séminaire a étudié comment fonctionnent les rapports de genre dans ces espaces à la fois de façon diachronique (du XVIII^e à nos jours) et synchronique : selon divers champs disciplinaires et des angles d'approche variés (des corps jeunes aux corps vieillissants, de l'élite au prolétariat, etc.), à travers une analyse intersectionnelle articulant rapports d'âge, d'origine et de classe... Vu la variété des époques, des compétences et des champs d'application, il n'a pas été toujours aisé de faire dialoguer les recherches. Mais si à première vue il y a peu de rapport entre les jeunes femmes de la cour de Marie-Antoinette et les adolescent·e·s des quartiers populaires contemporains, il s'avère que tou·te·s restent assujetti·e·s aux normes de genre qui façonnent les corps et l'espace de leur époque ; tou·te·s réagissent aux injonctions sociales, que ce soit en termes de féminité exemplaire (l'ancienne cour) ou de virilité caricaturale (les quartiers), pour imiter un modèle perçu comme idéal (qui n'existe pas dans la réalité, nous dit Judith Butler).

Certaines recherches ont pu se croiser de façon plus étroite, et l'approche sociologique, majeure dans le séminaire, s'est combinée de manière fructueuse avec d'autres approches : en psychologie, G. Le Maner-Idrissi a montré le formatage des comportements collectifs dès le plus jeune âge ; en sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS), G. Sempé a analysé l'effet sociologique de la norme ; en littérature, un corpus situé dans l'espace urbain prolétaire (M.-F. Berthu-Courtivron) a rejoint l'étude en sociologie des comportements dans les quartiers dits prioritaires (I. Danic).

Toute étude sur le genre passant par un état des lieux critique des rapports de domination, le travail collectif a eu aussi l'intérêt de pointer l'invisibilisation des femmes (dans les manuels de géographie, M. Hardouin), voire leur maltraitance (M. Spinelli) et quelques épisodes de violences obstétricales et gynécologiques (VOG) ou celle de groupes minoritaires (les élèves LGBT+ dans les lycées, B. Doulin). Le séminaire a veillé à ne pas traiter séparément le féminin, mais à mettre en lumière l'interaction masculin/féminin, essentielle aux problématiques de genre. Les études ont ainsi montré les phénomènes de déplacement réciproque dans la performance de genre, survalorisée en espaces clos : si les femmes de la cour édictent elles-mêmes à leur détriment la loi d'exclusion du groupe, les femmes incarcérées surjouent les codes physiques du modèle viril ; c'est aussi lors de crises nationales d'exception que dans les espaces d'intimité des hommes s'approprient les rôles sexués dévolus aux femmes (E. Tilly).

Autant de scénarios révélateurs des grandes évolutions sociétales et scientifiques, sur un large panel historique, que le séminaire a regroupées.

* Les autrices de cet article sont présentées dans l'encadré p. 24.

La construction du genre dans les loisirs : le cas des adolescent·e·s en contextes urbain, périurbain et rural

Isabelle Danic

À partir de plusieurs enquêtes qualitatives et quantitatives menées auprès d'adolescent·e·s en France, nos travaux examinent comment les espaces de vie participent à la socialisation de genre des individus, en particulier par les possibilités d'activités de loisirs et leur accessibilité, et comment ils induisent des pratiques genrées selon leurs rapports sociaux et normes de genre. Plus les espaces sont urbanisés et plus ils offrent des transports en commun et des terrains de sport, piscines, patinoires, médiathèques, maisons de quartier, club de jeunes, locaux associatifs dédiés.

Dans les secteurs urbains moyens ou supérieurs enquêtés, les adolescentes accèdent de façon autonome à de multiples pratiques perçues comme féminines (zumba, danse, gymnastique...) ; les garçons des mêmes secteurs ont généralement davantage d'activités. En quartiers prioritaires de la politique de la ville, les adolescentes sont confrontées à une appropriation masculine des espaces publics, qu'elles acceptent pour la plupart, en renonçant à fréquenter les espaces de loisirs du secteur – à l'exception de la bibliothèque qu'elles utilisent comme lieu de sociabilité. Dans les communes périurbaines et rurales, les adolescentes ont une offre d'activités culturelles limitée et une offre d'activités sportives qu'elles perçoivent comme masculines (football) : elles y accèdent de surcroît moins facilement que les garçons par manque d'autorisation à se déplacer seules et manque de moyen de locomotion personnel.

Au final, le contexte socio-spatial participe à la construction du genre du fait des politiques nationales, régionales et locales qui produisent l'offre d'activités et de transport, et du fait des rapports sociaux et des normes de genre en vigueur dans ces lieux. Pour autant, l'*agency* des acteurs, et notamment des adolescent·e·s, doit aussi être prise en compte pour nuancer ces déterminations sociales.

Références bibliographiques

I. Danic, M. Hardouin, R. Keerle, P. Plantard, O. David (dir), *Adolescentes et adolescents des villes et des champs. La dimension spatiale des inégalités éducatives*, Rennes, PUR, 2021.

I. Danic, B. Fontar, A. Grimault-Leprince, « Social and Local Inequalities in Leisure. Adolescents' Experiences in Their Living Space », *Youth and Globalization*, n°3, 2021, p. 162-194.

Transformations des rapports sociaux de sexe et d'âge dans l'espace de la cour de France au XVIII^e siècle

Aurélie Chatenet-Calyste

Entre histoire sociale, histoire du corps et histoire du genre, porter une attention à la question des corps genrés à la cour invite à questionner la présence et la (non) visibilité des femmes selon leur âge et dans un milieu social et spatial singulier : Versailles au XVIII^e siècle. La cour est à la fois un espace construit autour d'un château, lui-même subdivisé en ensembles divers et un espace social hiérarchisé où se met en scène une culture du corps fondée sur des normes et des contraintes. L'étiquette pèse sur tous les corps des courtisanes, mais elle est particulièrement contraignante pour les femmes et ne semble pas prendre en compte la sensibilité et le vieillissement des corps. Parce que le monde curial est marqué par une démographie spécifique caractérisée par des mariages et des maternités précoces, le vieillissement semble plus rapide qu'ailleurs et il est vécu différemment par les hommes et les femmes. Alors qu'il n'est pas rare de voir des hommes se remarier tardivement avec des jeunes filles, les femmes – mariées dix ans avant les femmes d'autres milieux sociaux – voient, à 40 ans, leurs enfants atteindre la vingtaine et s'établir. Et la ménopause marque un seuil vers la vieillesse. Pour autant, les femmes matures sont présentes à la cour [voir p. 20]. Elles exercent un rôle de gardiennes de la mémoire aulique et sont chargées de l'accompagnement des nouvelles générations. Le long règne de Louis XV est marqué par le vieillissement des femmes qui servent la reine Marie Leszczyńska.

En 1774, le changement de règne marque un rajeunissement de la cour, résumé par le mot supposé de Marie-Antoinette qui « ne savait pas comment passé 30 ans on osait paraître à la cour ». La reine (née en 1755) s'entoure de femmes de sa génération, ce qui contribue à bouleverser les réseaux de cour établis. Les femmes matures demeurent, mais sont invisibilisées et écartées du cercle restreint de la reine à Trianon. Une distance croissante s'affirme entre nouvelle et ancienne génération, ce qui tend à bouleverser l'équilibre politique et social de la cour.

Références bibliographiques

A. Chatenet-Calyste, « Vivre sans lui : les femmes et la séparation conjugale dans le monde curial au XVIII^e siècle », *Annales de démographie historique*, n°2, 2020, p. 39-60.

A. Chatenet-Calyste, « Dans l'ombre de la reine : rôles et influences des dames suivantes à la cour de France au XVIII^e siècle », E. Charani-Lesourd, L. Denooz, S. Thiéblemont-Dollet (dir.), *Pleins feux sur les femmes (in)visibles*, Nancy, Presses universitaires de Nancy/Éditions Universitaires de Lorraine, 2021.

Corps féminins et accouchement dans l'espace médical et l'espace domestique. L'exemple littéraire de Melissa Panarello

Manuela Spinelli

L'un des apports les plus importants des études de genre a été de dévoiler la fausse naturalité des discours inhérents au corps des femmes. En particulier, les études de genre ont pu démontrer jusqu'à quel point la conception de la maternité (l'image que la société en a, la façon dont on la vit, les conditions réelles de sa réalisation mais aussi les soins portés aux enfants) découle d'un long parcours historique et culturel. Dans les dernières années, en Italie tout comme en France, de plus en plus nombreuses sont les œuvres littéraires qui s'intéressent à cette thématique. Parmi celles-ci, le roman *Il primo dolore* de Melissa Panarello (2019) qui se concentre sur un moment crucial mais très peu abordé en littérature : l'accouchement. Deux corps de deux femmes qui accouchent dans deux espaces différents : le roman de Panarello rejoint les réflexions féministes contemporaines sur l'hypermédicalisation de l'accouchement et la dénonciation des VOG, en y opposant un accouchement défini comme « naturel ». Cette tension entre deux types d'accouchements génère deux conceptions différentes du corps féminin et se concrétise en deux espaces différents : l'hôpital est le lieu où le corps est morcelé et rendu passif, jusqu'à devenir un objet inerte ; à l'inverse, la maison est un espace qui accompagne et soutient le déploiement de la puissance du corps féminin. Dans cet espace familial, le corps est un corps libre, fort, sujet. Peut-on donc dire que l'idée de puissance du corps maternel suffit pour remettre le corps en position de sujet ? Oui et non.

Si cette opération demeure fondamentale pour sa dénonciation des VOG, il n'en reste pas moins que l'opposition entre un corps objet et un corps sujet semble peser sur les femmes plus que sur la société. Ainsi, le roman dépolitise cette question, qui est, par conséquent, cantonnée au domaine privé. Enfin, elle impose une vision manichéenne du rapport espace-corps féminin qui ne laisse pas la possibilité de repenser différemment ce même rapport.

Références bibliographiques

- M. Spinelli, *Una ribellione mancata. La figura dell'inetto nella letteratura di fine Novecento*, Verona, Ombrecorte, 2016.
M. Spinelli (dir.), « Masculinités dans la littérature italienne contemporaine », *Narrativa*, n°40, 2018.
A. Hancewicz et M. Spinelli, *Éduquer sans préjugés*, Paris, J. C. Lattès, 2021.

Corps d'élèves dans les espaces du secondaire public alternatif en France et au Québec : un dé-genrement ?

Barbara Doulin

Durant notre enquête dans les classes ou établissements du secondaire public alternatif d'enseignement général (CESPAEG)¹, nous avons observé des affiches réalisées par les élèves dénonçant la culture du viol² et la LGBT phobie. Les participant·e·s à notre recherche ont témoigné de violences sexistes et sexuelles dans leurs précédents établissements, soulignant leurs conséquences sur la scolarité et le quotidien. Les élèves majoritairement touché·e·s étaient les jeunes filles trans/cis, lesbiennes, bi/pansexuelles, hétérosexuel·le·s, ou jeunes agenes. Elles et ils nous ont expliqué que leurs pairs les poussaient à correspondre aux normes hétéronormatives (P. Mercader et N. Carbonne), à travers des interactions répétées et ritualisées violentes. Afin de ne pas troubler l'ordre (Judith Butler), les jeunes ont caché, modifié leur corps pour ne plus vivre de violences. Celles-ci ne s'arrêtant pas et impactant toutes leurs sphères sociales (scolaire, familiale, etc.), elles et iels se sont dirigé·e·s vers des CESPAEG. Là, les savoirs féministes et queer sont davantage acceptés. Les élèves concerné·e·s sensibilisent, éduquent leurs pairs ou leurs enseignant·e·s à l'invisibilisation des questions de genre dans les programmes scolaires et les interactions quotidiennes, et aux conditions qui favorisent les violences. Ainsi, les jeunes poursuivent leur scolarité dans un espace scolaire plus égalitaire et plus favorable à l'investissement dans les études.

Notes de l'article

1 Nous avons investigué dans cinq CESPAEG en France et au Québec qui, soit proposent une alternative à tous les élèves (lycée autogéré, classe coopérative, etc.), soit accueillent un public spécifique comme les décrocheur·se·s (micro-lycée).

2 É. Fassin, « [Le date rape aux États-Unis](#) », *Enquête*, n°5, 1997. Le *date rape* est une forme de viol commise dans le cadre d'un rendez-vous à visée sexuelle ou romantique.

Références bibliographiques

- B. Doulin-Dimopoulos, « Éducation à la pluralité de genre, impact du queer, entre Québec et France », *EspacesTemps.net* ; article soumis.
B. Doulin-Dimopoulos, « Engagements féministes et LGBT+ dans les établissements alternatifs publics pour se distancier des stéréotypes de genre assignés aux filles/femmes », communication dans le cadre d'un séminaire *Genre et sexualités dans les établissements scolaires : une révolution féministe en cours ?*, organisé par les laboratoires LIRTES et UPEC, Paris, 18 juin 2022.

Membres du séminaire interdisciplinaire Genre, Corps, Espace (2017-2022)

Les intitulés correspondent aux présentations faites dans le cadre du séminaire.

Assigner le genre : l'invisibilisation du féminin

*Gaïd Le Maner-Idrissi, professeur en psychologie du développement (LP3C) : Ségrégation entre les sexes à l'âge scolaire

Magali Hardouin, maîtresse de conférences HDR en géographie (ESO Rennes) : Assignation dans les manuels de géographie

Performer le genre : politique d'exclusion inscrite dans l'espace social et résistances

Dominique Godineau, professeure en histoire (Tempora) : La hiérarchie inscrite dans l'espace public au XVIII^e siècle : exclusion des voix militantes

*Isabelle Danic, maîtresse de conférences HDR en sociologie (ESO Rennes) : La construction de l'adolescence féminine dans les loisirs en contextes urbain, périurbain et rural

*Aurélie Chatenet-Calyste, maîtresse de conférences en histoire (Tempora) : Transformations des rapports sociaux de sexe et d'âge dans l'espace de la cour de France au XVII^e siècle

*Manuela Spinelli, maîtresse de conférences en littérature italienne (CELLAM) : Corps féminins et accouchement dans l'espace médical et l'espace domestique. L'exemple littéraire de Melissa Panarello

Gaëlle Sempé, maîtresse de conférences en STAPS (VIPS²) : Genre et pratiques sportives dans les espaces de détention : se conformer et transgresser

Caroline Ibos-Hervé, maîtresse de conférences en science politique (aujourd'hui membre du LEGS, CNRS) : Scénarios d'appropriation de l'espace urbain du square

Déconstruire le genre : vers des scénarios contemporains de subversion

Anaïs Le Fèvre-Berthelot, maîtresse de conférences en anglais (ACE) : Analyse historique et comparée (États-Unis-France) de la place des voix de femmes dans l'espace radiophonique

*Barbara Doulin, doctorante en sociologie (ESO Rennes) : Corps d'élèves dans les espaces du secondaire public alternatif en France et au Québec : un dé-genrement ?

*Marie-Françoise Berthu-Courtivron, maîtresse de conférences honoraire en lettres (CELLAM) : Perturbation des rapports de genre dans l'espace populaire urbain à travers la littérature française, des années 1950 au tournant du siècle (Christiane Rochefort, *Les Petits enfants du siècle*, 1961 et Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Goncourt 2018)

Eva Tilly, maîtresse de conférences en littérature espagnole (ERIMIT) : Le brouillage de genre. Réflexion à partir de *Los hombres desnudos* de Alicia Giménez Bartlett

Ségrégation entre les sexes à l'âge scolaire

Gaïd Le Maner-Idrissi

« C'est pas parce qu'on est des filles qu'on n'a pas le droit ! », s'indigne une fillette filmée par la journaliste Eléonor Gilbert, en réaction à l'occupation de la cour par les jeux des garçons. Des recherches corroborent scientifiquement un tel constat. Dès 3 ans, plus de la moitié des interactions sont unisexuées et ce phénomène de ségrégation s'intensifie par la suite. Par ailleurs, les garçons occupent la plus grande partie de l'espace, alors que celui occupé par les filles est plus restreint, participant ainsi à leur invisibilisation comme le souligne la géographe Edith Maruéjou. Cependant si dès le plus jeune âge, les enfants privilégient les interactions avec les enfants de même sexe, la ségrégation sexuelle s'avère ne pas être un phénomène immuable. La place dans la fratrie et sa constitution, par exemple, ont une influence. Ainsi, les enfants vivant dans des fratries mixtes s'engagent davantage dans des jeux mixtes comparativement à ceux vivant dans des fratries non-mixtes. Par ailleurs, il existe des cours de récréation favorisant une plus grande mixité. Ainsi actuellement, de nombreuses villes (dont Rennes) mettent en place des cours non genrés offrant aux enfants la possibilité de partager l'espace de manière plus équitable et de favoriser les activités mixtes. Si à ce jour l'école participe à la reproduction des rapports sociaux de sexe traditionnels, des interventions ciblées des adultes peuvent faire que cet espace ne soit plus un lieu d'assimilation de l'asymétrie des rôles. Au-delà d'un projet d'école, c'est un projet de société moins clivée et plus égalitaire qui est ici esquissé. Si corrélativement, dès le plus jeune âge, un champ des possibles diversifié et donc plus riche est offert et si un plus haut niveau de mixité est possible, cela devrait participer à réduire la ségrégation et à favoriser un meilleur niveau de compréhension mutuelle entre garçons et filles.

Références bibliographiques

G. Pasquier, « La cour de récréation au prisme du genre, lieu de transformation des responsabilités des enseignant-e-s à l'école primaire », *Revue des sciences de l'éducation*, n° 41.1, 2015, p. 91-114.

J. Rust, S. Golombok, M. Hines, K. Johnston, J. Golding et the ALSPAC Study Team, « The role of brothers and sisters in the gender development in preschool children », *Journal of Experimental Child Psychology*, n°77, 2000, p. 292-303.

Perturbation des rapports de genre dans l'espace populaire urbain à travers la littérature française des 60 dernières années (Christiane Rochefort, *Les Petits enfants du siècle*, 1961 et Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Goncourt 2018)

Marie-Françoise Berthu-Courtivron

Deux romans publiés à 60 ans d'intervalle mettent en scène les rapports de genre dans les milieux populaires des années 1950 pour le premier, des années 1990 pour le second. La France des Trente Glorieuses, marquée par un urbanisme effréné chez Christiane Rochefort, construit des tours HLM pour les familles nombreuses dans les banlieues, alors que le roman plus tardif de Nicolas Mathieu est marqué par une démolition généralisée. Les hommes restent les acteurs hébétés de ces travaux contradictoires ; l'espace urbain ouvrier est devenu une immense caisse de résonance au mal-être humain. Dans les années 1950, le travail abrute les hommes, mais en 1990, le désœuvrement atteint tout le prolétariat broyé par le nouveau système de rentabilité économique. La misère sociale reste soumise aux stéréotypes de genre : l'après-guerre pousse à la procréation. Dans le deuxième roman, le besoin du pays n'est plus démographique ; néanmoins le sort moral des familles a empiré : dans ces années 1990, ce n'est plus que par une violence arbitraire que s'exercent des tentatives pitoyables de performance virile dans les quartiers populaires. Le corps paternel ne représente plus un modèle : les corps masculins, liquéfiés, sont devenus inconsistants. Les femmes, elles, libérées de leur mission génitrice, accèdent à une position plus favorable dans l'espace social et sapent l'héroïsme viril par leur dérision corrosive. Jeunes ou vieilles, elles ont la maîtrise de leur corps, de l'intellect et de l'existence. Alors que le corps des pères est au cimetière, les fils prolétaires, eux, sont impuissants – privés d'une idéologie de rechange et des standards nouveaux de la virilité entrepreneuriale. La littérature tend aux politiques un miroir grossissant des injustices et des incohérences d'une société en plein bouleversement, remodelée par les politiques de modernisation accréditant pour

Références bibliographiques

M.-F. Berthu-Courtivron, « La fluctuation des genres et des identités sexuelles », II, *Les Breagnes de Colette*, Rennes, PUR, 2007, p. 69-134 (I : F. Dugast-Portes).

M.-F. Berthu-Courtivron, *Le Genre en littérature*, en collaboration avec Fabienne Pomel, actes du colloque international « Les redistributions du genre dans la littérature de langue française du Moyen Âge à l'extrême contemporain : les reconfigurations du masculin et du féminin », mars 2018 (Université Rennes 2), Rennes, PUR, 2021.

les femmes un progrès de société mais recouvrant, pour les hommes, une difficulté à se repositionner et une régression vers un archaïsme des comportements sexuels. La littérature est donc un excellent révélateur de l'évolution sociale des problématiques de genre.

Conclusion

Notre corpus se répartit donc globalement entre études sociétales et littéraires. Les études de société sont confrontées à l'exploitation délicate des archives, difficiles à consulter et parfois disparues (France de l'Ancien Régime et de la Révolution), ou au contraire trop foisonnantes (dans la France contemporaine).

Associer ces champs de recherche a permis d'ouvrir les perspectives et, par-delà la fonction sociologique essentielle de recensement et d'interprétation des données, d'envisager des scénarios d'extrapolation qui, par leurs mises en scène librement subversives (l'effondrement existentiel du masculin dans le roman français de la fin du XX^e et XXI^e, l'inversion des catégories par la prostitution masculine dans le roman espagnol contemporain...), poussent les données sociales au plus loin et invitent à une révision audacieuse des stéréotypes de genre.

Dans tous les cas, en constatant l'invisibilisation dont sont victimes les femmes – plus ou moins violente, plus ou moins souterraine mais perdurant de nos jours de façon stratégique –, et en pointant les stigmatisations que subissent certains groupes récents dans la société du fait de leurs identités sexuées, notre séminaire a cherché à mettre en lumière les injustices qui continuent à sous-tendre les rapports de genre en France et dans le monde contemporain. C'est donc – par-delà nos missions d'enseignement et de recherche – un moyen de participer aux grands changements de société et de contribuer à un rééquilibrage des forces entre sexes, classes sociales et générations, pour contribuer au développement d'une conscience plus citoyenne.

Cette interdisciplinarité réussie a confirmé la vitalité des études de genre à l'université Rennes 2, dans des sphères diversifiées du social. De tels séminaires interdisciplinaires se constituent dans de nombreuses universités en France, par exemple l'université Bordeaux Montaigne, afin de promouvoir une socialisation plus égalitaire et respectueuse des différences, fondement du pacte républicain.



© BnF fr. 24383, f.30

Coudrette, *Roman de Parthenay* ou *Roman de Lusignan*, Mélusine quittant Lusignan et allaitant Thierry, Flandre, fin XV^e siècle.



© BnF fr. 607, f.1

Christine de Pizan, *La Cité des dames*, incipit.

Genre et littérature médiévale : quelles recherches au CELLAM ?

Christine Ferlampin-Acher*, Joanna Pavlevski-Malingre** et Fabienne Pomel***

Le « mâle Moyen Âge » de l'historien Georges Duby n'a pas écrit que des chansons de geste où s'affrontent des hommes dans un monde sans femmes. La littérature, plus que les documents historiques, permet l'accès à des représentations genrées dont les chercheurs découvrent la richesse, au-delà d'un modèle binaire et des stéréotypes de genre.

Si la question de la place des femmes ou de la parole féminine au Moyen Âge a occupé les historiens et les littéraires de longue date, la notion de genre comme construction culturelle dans la littérature a mis du temps à s'imposer dans le champ académique français. Les études de genre ont connu un essor d'abord aux États-Unis, en sciences sociales, puis en littérature avant de se développer en France. Le Centre d'étude des textes médiévaux (CETM) au sein du Centre d'études des langues et littératures anciennes et modernes (CELLAM) de l'université Rennes 2, participe à cet essor. Si les autrices médiévales sont rares, elles n'en sont pas moins significatives, et la question du genre déborde largement celle de l'autorité féminine en littérature.

Merveilles et genre : fées et métamorphoses

Si la civilisation médiévale occidentale est normée en particulier par la religion, de nombreux romans médiévaux mettent en scène des fictions qui autorisent l'écart, inversent les hiérarchies, disent le désir, comblent le manque. Par ailleurs, la courtoisie, entre norme sociale conditionnant les pratiques et idéal poétique, valorise la femme, que le chevalier doit conquérir. Élaborées par des imaginaires masculins, certes, mais le plus souvent par le tiers sexe que sont les clercs (des lettrés, non guerriers), et à destination d'un public mixte où les femmes sont de plus en plus présentes dans un monde où la lecture n'est plus réservée aux clercs, les figures de fées constituent un champ d'exploration très intéressant qui permet d'accéder à la fois à la réalité et à l'imaginaire des

représentations féminines dans un univers plus courtois et donc moins exclusivement guerrier. Les perspectives historiques, psychanalytiques et anthropologiques permettent de mettre en évidence ce qui relève plus spécifiquement des fictions médiévales, avec des figures comme la Dame du Lac, maternelle et séductrice, Morgane, médiatrice vers l'au-delà ou Mélusine, hybride apportant, au prix du tabou, prospérité économique et fécondité lignagère. Les recherches sur le merveilleux médiéval, en particulier dans la matière de Bretagne, menées par C. Ferlampin-Acher, étudient les négociations entre les représentations sociales médiévales et la fiction, qui les débordent : au fil des ans, ce sont les représentations des lignages, de l'enfance, des mères, qui ont été analysées au cours de colloques dont les actes ont été publiés.

Ces réflexions sur les lignages et les filiations maternelles ont été poursuivies par J. Pavlevski-Malingre, notamment dans des travaux sur la réception de figures féeriques médiévales. Dans sa thèse sur les fortunes politiques de Mélusine du Moyen Âge au XXI^e siècle, elle a consacré un chapitre à une refiguration originale de cette fée, ancêtre mythique des Lusignan et d'autres lignages. Mélusine, mère de lignages patrilinéaires au Moyen Âge et dans les siècles suivants, est devenue mère de lignages féminins dans des textes français et anglophones contemporains. Pour expliquer ce déplacement de la figure de Mélusine, associé à une réhabilitation de représentations littéraires, politiques et sociétales de la femme, il faut proposer une archéologie des interprétations dont le corps hybride de la fée a pu faire l'objet : signe de sa nature diabolique ou allégorie de la duplicité féminine aux XVI^e et XVII^e siècles, symbole de la perversité féminine lorsqu'elle est femme fatale au XIX^e siècle, incarnation de la femme-enfant élémentaire ou de l'androgynéité essentielle au siècle suivant. Dans cette même perspective médiéviste, médiévaliste et comparatiste, C. Ferlampin-Acher, J. Pavlevski-Malingre et Q. Vincenot ont impulsé un nouveau projet de recherche sur la métamorphose

Membres du Centre d'études des littératures et langues anciennes et modernes (CELLAM) et du Centre d'études des textes médiévaux (CETM).

* Professeure en langue et littérature du Moyen Âge et directrice du CELLAM.

** Docteure en langue et littérature médiévale. Direction de thèse : Christine Ferlampin-Acher.

*** Professeure en langue et littérature du Moyen Âge.

animale et le genre au Moyen Âge et au XVI^e siècle. À la croisée des *gender* et des *animal studies*, il s'agit de réfléchir au rôle du genre dans la poétique de la métamorphose animale, essentiellement dans la littérature profane européenne mais aussi, plus ponctuellement, dans d'autres corpus, juridiques ou folkloriques - l'étude peut alors porter sur des contes populaires plus tardifs. Plusieurs pistes de travail ont déjà émergé, notamment sur les modalités herméneutiques de la pantomime des métamorphes animaux, sur la spatialisation genrée de la métamorphose ou sur un désir féminin ambigu de démorphose.

Un exemple d'engagement pro-féminin

Perceforest est l'un des plus longs romans de la langue française, qui renouvelle au XV^e siècle la tradition arthurienne promue par Chrétien de Troyes au XII^e. Ancrée dans son époque (les Pays-Bas bourguignons du puissant Philippe le Bon), cette chronique fictive reprend des modèles traditionnels, comme celui de la fée séductrice ou maternelle, mais s'inscrit aussi dans des questions plus actuelles. Elle met en scène des personnages féminins puissants : la Reine Fée qui, instruite par Aristote, exerce le pouvoir pendant que son époux se retire de la vie publique, ou les demoiselles des forêts, qui luttent collectivement contre la violence masculine et inspirent au roi Perceforest un code qui les protège des prédateurs sexuels. L'auteur écrit certainement moins pour le duc de Bourgogne que pour son épouse, Isabelle de Portugal, qui reçut une solide éducation et qui, malgré les nombreuses infidélités de son mari, collabora à son projet politique et s'entoura d'artistes et de poètes. Ces éléments autorisent-ils à voir dans *Perceforest* une réfiguration du féminisme moderne ?

Non, car il faut éviter les amalgames en prenant en compte l'arrière-plan idéologique. Ce pour quoi s'engage ce roman, c'est une cause très étrangère à notre monde. Le Moyen Âge a cru aux unions sexuelles entre humains et esprits, démons et femmes, fées et chevaliers. Or des lettrés se sont insurgés contre cette croyance et parmi eux, l'auteur de *Perceforest*, qui martèle tout au long de son œuvre que toutes les procréations sont naturelles : il détourne les traditionnelles histoires d'amour entre chevalier et fée en les présentant comme des mises en scène érotiques élaborées par des femmes « savantes » (des enchanteresses), soucieuses d'avoir une descendance avec les plus valeureux héros. Si cette maîtrise de la sexualité par les femmes peut sembler moderne, il s'agit en fait moins de promouvoir les femmes que de déconstruire la croyance à l'incubation et au succubation (c'est-à-dire aux unions entre esprits et humains), pour revenir à une orthodoxie chrétienne, puisque le texte proclame que la seule procréation qui échappe à la double parentalité naturelle est celle du Christ. Si *Perceforest*, qui est en partie inspiré par le *Roman de la rose*, prend clairement

parti dans la querelle que cette œuvre a suscitée au début du XIV^e siècle, ce débat est déjà un peu ancien, et c'est une autre actualité qui permet d'éclairer plus précisément l'engagement de *Perceforest* envers les femmes. Contrairement aux idées reçues, le Moyen Âge central n'a pas été obsédé par la sorcellerie. En revanche, à l'époque de *Perceforest*, quelques affaires annoncent l'emballement ultérieur de la chasse aux sorcières. La « vauderie d'Arras » est contemporaine de la version que nous avons conservée de l'œuvre, et la description qu'elle donne d'un sabbat est inspirée par cette actualité : de nuit, des vieilles « barbues » arrivent, portées par des démons, et font hommage à un diable. Il s'agit là de la première description complète d'un sabbat en français. Mais l'auteur n'adhère pas à la condamnation des sorcières : la scène est burlesque, les sorcières sont de pauvres vieilles, socialement déshéritées. *Perceforest* n'est pas féministe au sens actuel du terme, mais plutôt pro-féminin. C'est une parole masculine, ancrée dans son temps, qui prend la défense des femmes, peut-être sous l'influence d'une mécène éclairée, Isabelle de Portugal.

Défense des femmes et hybridation de genre

Les études de genre centrées sur le monde contemporain présupposent souvent une évolution des mentalités linéaire et orientée. Une autrice exceptionnelle, Christine de Pizan, dément cet *a priori* et permet d'historiciser la question du genre. Les travaux de F. Pomel contribuent à montrer comment cette fille d'un savant italien élevée à la cour de Charles V (1364-c.1430) se fait championne des dames dans la querelle du *Roman de la rose* et revendique une autorité littéraire et politique qui hybride le genre en sa propre personne. Femme de lettres isolée et atypique par sa position sociale à la cour, Christine de Pizan ébranle dans sa pratique d'écriture les assignations de sexe et affiche une position non essentialiste et performative du genre, dans les limites d'une culture patriarcale chrétienne.

La *Cité des dames* et le *Débat sur le Roman de la rose* expriment un « féminisme de la vague zéro », selon le médiéviste Andrea Valentini. En effet, l'autrice défend les compétences des femmes dans les champs techniques, littéraires, politiques, spirituels et moraux, contre la tradition misogyne cléricale représentée par Jean de Meun ou Matheolus, qui forge une image monstrueuse de la femme. Elle postule une égalité et réfute une approche essentialiste et différencialiste des sexes : Raison affirme ainsi que Dieu créa l'âme « aussi noble, identique dans le corps de la femme et dans celui de l'homme. L'excellence ou l'infériorité des gens ne réside pas dans leur corps selon le sexe, mais en la perfection de leurs mœurs et vertus. » Les femmes peuvent donc atteindre l'excellence, dont *La Cité des dames* fournit des modèles antiques ou contemporains, mythologiques ou historiques, païens ou

chrétiens.

En intégrant une dimension autobiographique dans ses œuvres, l'auteur donne l'exemple. Comme fille, elle ne recueille que des « miettes » ou « piécettes » du savoir du père, mais son énorme appétit de connaissance trace un itinéraire intellectuel dans le *Chemin de longue étude* ou *L'Advision Cristine*, qui l'investit dans le champ du savoir et de l'écriture, alors monopolisé par les clercs. La littérature allégorique, expression d'autres mondes possibles par les jeux de dédoublement, lui ouvre un champ de contestation des normes de genre : en réinvestissant des figures archétypales (femme virile, architecte, oiseleur) ou en se dotant par l'intertextualité des doubles qui sont autant de figures d'autorité littéraire (Dante, Virgile) ou féminine (Minerve, la Sybille), elle se campe en élue dans une lignée légitimante.

Sa métamorphose en homme, écho à celles d'Iphis ou Tirésias chez Ovide, exprime la tentation de renier le sexe féminin dévalorisé. Fortune lui fait perdre le capitaine de son navire (son mari) et virilise ses membres et sa voix. Elle adopte dès lors le genre masculin dans son discours : « J'étais donc réellement un homme, et ce n'est pas là une moquerie : désormais j'étais moi-même capable de piloter mon navire. » En conjuguant en sa personne des traits masculins et féminins, elle met en question une binarité dichotomique de genre. Elle révisé aussi les métaphores genrées pour dire les processus de procréation et de création. Contre le marteau et l'enclume de la forge ou encore le labour, privilégiés par les auteurs masculins, elle choisit l'orfèvrerie ou recourt au moule à gaufre pour combiner numismatique, cuisine et gestation, afin de dire sur le mode de l'hybridation l'acte de procréation opéré par Nature, ou de métaphoriser l'acte de création littéraire.

Conclusion

Christine de Pizan constitue un exemple isolé, par l'audace de ses postures et une voix féminine qui réfléchit sur le genre comme construction sociale, en invitant à relativiser l'opposition des sexes. La journée d'étude « Onomastique et genre » (2019) a montré que les récits romanesques, hagiographiques ou allégoriques médiévaux bouleversent volontiers une vision binaire et stéréotypée du genre. De même, le colloque « Les redistributions du genre dans la littérature de langue française du Moyen Âge à l'extrême contemporain : les reconfigurations du masculin et du féminin » (2018) a confirmé la nécessité d'une approche historique de l'assignation à des identités de genre dénaturalisées. Les régimes de genre sont toujours construits et pluriels, en tension et en dialogue, au sein d'une même période, d'un même genre littéraire ou d'un même texte. La littérature médiévale témoigne de cette complexité. Les corpus médiévaux étudiés au CETM illustrent le dynamisme rennais des études littéraires sur le genre médiéval.

La création du [réseau LIMA.GE](#) (Littérature du Moyen Âge et genre) par F. Pomel, Sophie Albert (Paris-Sorbonne), Anne Paupert (Paris-Diderot) et Yasmina Foehr-Janssens (Université de Genève) vise à donner une meilleure visibilité aux travaux des médiévistes littéraires dans le champ du genre, tout en tissant des liens avec le grand public, l'enseignement secondaire et la créativité par des ateliers d'écriture comme « Les fil·le·s du nom », organisés en octobre 2019 à l'université Rennes 2. Actuellement deux thèses sont en cours autour de questions de genre. Rose Delestre, dans sa thèse « “Panser” le corps vulnérable : fictions et poét(h)iques médiévales du care » (en cotutelle entre les universités Rennes 2 et de Genève), inclut une approche du genre autour de la question de la vulnérabilité masculine et féminine, en examinant par exemple le motif narratif de la femme persécutée et les violences de genre. Marine Massenzio (cotutelle entre les universités Rennes 2 et de Montréal), quant à elle, étudie la violence et le genre dans quelques reprises contemporaines de l'imaginaire médiéval arthurien, en français (Michel Rio, René Barjavel), en anglais (Marion Zimmer Bradley) et dans l'aire nipponophone (en particulier dans quelques mangas).

Enfin, les médiévistes organisent un séminaire (2021-2027), dont le titre reprend une citation tirée d'un fabliau : « “Parler de foutre” : le sexe dans les textes médiévaux ; étude poétique et réception (XI^e-XXI^e s.) ». Si la représentation médiévale du sexe et de l'acte sexuel peut choquer (elle a incité notamment à retirer des programmes les œuvres anciennes dans certaines universités, en particulier anglo-saxonnes), il est important de revenir aux sources, de les contextualiser, de les comprendre ; il est aussi essentiel de suivre comment les siècles ultérieurs et nous-mêmes pouvons nous approprier ces représentations pour penser les rapports de sexe et de

Références bibliographiques

- Y. Foehr-Janssens, « Littérature médiévale et études Genre : succès, freins et défis », *Francofonia*, n° 74, 2018, p. 21-37.
- M.-F. Berthu-Courtivron et F. Pomel, *Le Genre en littérature : les reconfigurations masculin/féminin du Moyen Âge à l'extrême contemporain*, Presses universitaires de Rennes, 2021.
- C. Ferlamin-Acher, E. Egedi-Kovács et F. Pomel (dir.), « [Onomastique et genre dans la littérature du Moyen Âge](#) », dans *Onomastique et textes médiévaux*, publications du Collège Eötvös József de Budapest, 2021, p. 425-442 ; disponible en ligne. Notamment « Onomastique allégorique et arbitraire du genre : la personnification transgenre et queer ? », p. 425-442.
- C. Ferlamin-Acher, « “Notre corps nous appartient”. *Perceforest* : un roman “féministe” ? » dans *Visages de femmes dans la littérature bourguignonne (XIV^e-XV^e s.)*, Boulogne-Lille, 16-18 octobre 2019, dir. J. Devaux, M. Marchal et A. Vélissariou, *Bien Dire et Bien Apprendre*, n°36, 2021, p. 301-314.
- F. Pomel, « L'objet à la cuisine du sexe et du genre : herméneutique du moule à gaufres dans *L'Advision Cristine* », dir. Myriam Gouraud-Marrache, *Poétiques de l'objet*, dans *Travaux de Littérature*, t. XXXIII, Droz, 2020, p. 27-40.
- J. Pavlevski-Malingre, Q. Vincenot, « Femme et nuance animale dans la littérature médiévale et les contes populaires, désir de démorphose, désir de métamorphose », *Littératures*, à paraître en 2023.

Biofiction au féminin

Représentations genrées des écrivaines dans le roman contemporain

Charline Pluvinet*

La biofiction, genre littéraire populaire dans l'époque contemporaine, s'attache à représenter des autrices du passé pour leur redonner place dans l'imaginaire littéraire : cette manière de redonner vie fictionnelle à des figures historiques du passé participe-t-elle d'une relecture féministe du canon littéraire ? Engage-t-elle une subversion des représentations genrées, et notamment celle de l'écrivaine ?

Entre biographie et fiction romanesque, la biofiction est un genre littéraire hybride qui s'appuie sur des connaissances précises sur la vie du personnage présenté tout en s'autorisant des échappées imaginaires et des inventions, souvent dans les zones d'ombre de l'histoire. La biofiction est un terrain mouvant qui s'est libéré des contraintes d'une écriture historique rigoureuse pour explorer son sujet : la reconstitution littéraire de la vie d'une personne réelle et la saisie de son identité. La dynamique de circulation entre les genres littéraires qui est au cœur même de la biofiction semble nous indiquer dès lors un lieu d'observation particulièrement intéressant des genres (au sens de « *gender* ») et de la manière dont les identités se travaillent et se constituent. La biofiction, par son instabilité générique et son intérêt pour l'individu, serait à même de rendre *visible* la construction des genres, comme processus de négociation et de définition de soi, qui se contextualise dans une société, une époque et un parcours personnel.

Cette piste de recherche doit être d'emblée confrontée à la dimension populaire de cette forme littéraire. La biofiction est un genre à succès médiatique comme le montre à la fois la multiplication des œuvres qui en relèvent – que l'on qualifie aussi d'« exofiction » ou de « fictions biographiques » – et le lectorat grandissant qui les apprécie, dans le voisinage du succès cinématographique des biopics. Or

les best-sellers sont pris dans « une tension entre sérialisation et singularisation » qui les conduit à être « consensuel », comme le souligne Mathieu Letourneux, dans la mesure où « pour qu'un livre puisse séduire le plus grand nombre, il faut qu'il possède des traits conventionnels (parce que ce sont eux qui sont par définition les plus intégratifs) ». Cela n'exclut pas pour autant, précise le chercheur, que les best-sellers ne « [mettent] en scène les tensions qui agitent le tissu social [...] [et] ils expriment les dissensions qui [...] traversent [la société]¹ ».

Il s'agit ainsi d'étudier si les œuvres biofictionnelles, en prise avec la société et ses préoccupations, ouvrent un lieu de réflexion sur la question du genre et notamment du refus de l'essentialiser. Il est intéressant pour cela de se pencher sur la représentation du féminin dans la biofiction contemporaine : est-ce que celle-ci est traversée par une interrogation des normes sociales de genre ? Comment s'y figure la constitution d'une identité de genre ?

Biofictions d'autrices, en marge de l'histoire littéraire

Les récits biofictionnels consacrés à des écrivaines offrent un regard pointu sur la construction d'un genre féminin, dans le sens où cette question ne peut jamais rester impensée dans la représentation de la vie personnelle et de la vie littéraire des personnages. En effet, rares sont les autrices qui n'ont pas eu à affronter des difficultés de statut social, d'indépendance et de reconnaissance artistique en raison de leur situation de femme et qui n'ont pas eu à affronter une

* Maîtresse de conférences en littérature générale et comparée, membre du Centre d'études des littératures et langues anciennes et modernes (CELLAM).

image genrée et figée qui leur assigne ce qu'elles devraient faire ou écrire. Dans « l'histoire littéraire traditionnelle », « la participation des femmes à la vie littéraire (en particulier pour les périodes avant la seconde moitié du XX^e siècle) » a eu tendance à être occultée², souligne Vanessa Gemis, et le fort développement contemporain de biographies de femmes et de biofictions d'écrivaines est à mettre en relation avec cette marginalisation qu'une dynamique féministe vient affronter.

Les biofictions d'autrice mettent à l'honneur des figures littéraires que les auteurs et autrices des récits jugent importantes (même si, parfois, leur reconnaissance est déjà bien établie), comme nous le voyons par exemple dans les romans de l'écrivaine américaine Syrie James, *The Secret Diaries of Charlotte Brontë* (2008) et *The Lost Memoirs of Jane Austen* (2009), chacun consacré à une autrice importante de la littérature anglaise du XIX^e siècle, ou encore dans les récits de Gilles Leroy, *Alabama Song* (2007), sur l'écrivaine et artiste américaine Zelda Fitzgerald, et de l'écrivaine cubaine Wendy Guerra, *Poser nue à La Havane, Anaïs Nin à Cuba* (2010). Ces quatre œuvres ont, en outre, une particularité commune : il s'agit de textes intimes apocryphes, c'est-à-dire de journaux intimes, de correspondances, d'autobiographies réinventées ou de mémoires imaginaires qui se donnent toutes les apparences de la vraisemblance alors que ces récits sont entièrement fictifs. Ce dispositif renforce le geste même de la biofiction, qui est de réanimer des figures historiques en personnages de fiction, en leur redonnant une voix propre et un droit à l'expression de soi dans l'espace protégé et intime que représente l'écriture personnelle. La biofiction nous offre alors une exhumation exceptionnelle de voix féminines trop retenues ou atténuées qui permet de redresser leur subjectivité. Dans ces pseudo-mémoires, nous pénétrons dans des zones plus secrètes que ne pourrait le faire une biographie, comme si nous pouvions recueillir la parole même des autrices et leurs pensées intimes.

Devenir femmes de lettres

Or la préoccupation au centre des écrits des personnages d'autrice dans les quatre romans cités est celle de leur carrière littéraire et de leur reconnaissance possible comme *femme de lettres*. Celle-ci n'a rien d'évident, comme le montrent les romans de Syrie James et le choix même des autrices biographées. Charlotte Brontë raconte dans son journal intime fictif qu'elle s'interroge avec ses sœurs sur la signature à adopter pour leurs premières œuvres, et s'oriente finalement vers un pseudonyme masculin (Currer Bell) pour que ses écrits ne subissent pas le préjudice de son genre, tandis que Jane Austen choisit l'anonymat pour publier *Sense and Sensibility*. Les personnages prennent également

La biofiction nous offre une exhumation exceptionnelle de voix féminines trop retenues ou atténuées qui permet de redresser leur subjectivité.

conscience du conflit éventuel entre les règles sociales, et notamment celles qu'entraîne le mariage, et les exigences de la création littéraire. Charlotte Brontë ouvre ainsi son journal sur un débat intérieur qui la saisit alors qu'elle vient de recevoir une demande en mariage : est-ce compatible avec son activité littéraire ? « J'ai voulu faire carrière ; et maintenant que c'est possible, dois-je abandonner celle-ci, est-ce une nécessité ? Est-il possible pour une femme de se donner pleinement à la fois à une occupation et à un mari ? Ces deux moitiés essentielles de l'esprit et de l'âme d'une femme peuvent-elles coexister pacifiquement ?³ » Néanmoins, dans les deux romans de Syrie James, les personnages d'autrice ne rencontrent pas de résistances de la part de leur entourage qui ne les contraignent pas au mariage (Jane Austen restera célibataire toute sa vie bien qu'elle ait reçu plusieurs demandes en mariage, comme elle le raconte dans ses mémoires imaginaires), et qui les encourage même à continuer d'écrire.

Wendy Guerra invente pour sa part le journal qu'aurait tenu Anaïs Nin lors de son séjour à Cuba au début de sa vie d'adulte (elle a 19 ans lorsqu'elle y arrive). Elle vient de décider de faire de la littérature son activité principale et le journal semble être le lieu où apprivoiser son écriture, en se libérant des convenances et des conventions. Cependant une même inquiétude la gagne, alors qu'elle est sur le point de se marier avec son ami américain : « Suis-je suffisamment intelligente pour devenir Femme et Écrivain ? Est-ce possible ? / J'ai lu l'ouvrage de Sydney Smith, *Essai sur l'éducation des filles*. Il m'a persuadée que je devais choisir, mes crayons et mes livres ou mon bonheur domestique. Je m'imagine parfois seule avec mes Journaux, ou, en revanche, en train de déchirer le Journal feuille à feuille, pendant que je donne le sein à un enfant et qu'un plus jeune crie sans relâche. Je ne sais pas ce que je veux vraiment⁴ » (les italiques sont dans le roman, ils signalent qu'il s'agit d'une citation authentique d'Anaïs Nin).

La situation est différente pour Zelda Fitzgerald, comme le roman *Alabama Song* l'expose. Ici, l'autrice doit lutter contre les tentatives de son mari, Francis Scott Fitzgerald, de la déposséder de son auctorialité en publiant sous son nom certaines de ses nouvelles et en essayant de lui interdire de publier son roman *Save Me The Waltz*, en 1932 : « Écrire, je savais et j'ai alimenté tous ses chefs-d'œuvre, non pas comme muse, non pas comme matière, mais comme nègre involontaire d'un écrivain qui semblait estimer que le contrat de mariage incluait le plagiat de la femme par l'époux. [...] La vérité est qu'il s'est servi de mes propres mots, qu'il a pillé mon journal et mes lettres, qu'il a signé de son nom les articles et les nouvelles que seule j'écrivais. [...] Que voulez-vous que je ressente ? Piégée, abusée, dépossédée corps et âme, c'est ainsi que je me vis. Cela ne s'appelle pas être.⁵ »

Les autrices ne veulent pas se voir réduites à une identité de femme, d'épouse, de mère. Elles revendiquent une autodétermination et le choix d'une carrière littéraire qui ne leur est pas immédiatement accessible ; elles défient toutes à leur manière ce que la société attend d'elles ou leur promet en tant que femmes. En cela, ces biofictions d'autrices s'inscrivent dans un imaginaire féministe contemporain qui les regarde comme des figures fondatrices d'une liberté de genre à l'écart des stéréotypes.

Subversion des rôles genrés ?

Les romans laissent pourtant l'impression que la représentation des genres peine à être déconstruite ; nous retrouvons même une certaine fermeture dans les œuvres ou en tout cas une ambiguïté indéniable. En effet, par la thématique amoureuse qui domine dans les quatre œuvres citées, les personnages d'autrices semblent ramenés à une image figée du genre féminin. Ce phénomène est particulièrement net dans les romans de Syrie James, aux atmosphères de romance, qui s'intéressent finalement moins aux interrogations esthétiques des personnages qu'à leur attermoiments amoureux. Une intrigue sentimentale construit dans chaque récit un fil directeur et devient le moteur de l'écriture autobiographique des personnages qui veulent livrer leur cœur au fil des pages. L'aventure amoureuse de Jane Austen est réécrite à partir de ses propres romans, comme si ceux-ci étaient finalement d'inspiration autobiographique. Gilles Leroy développe la liaison de Zelda Fitzgerald avec un aviateur, liaison légendaire reprise par son mari romancier dans *Tender Is the Night*, tandis que Wendy Guerra invente une relation entre Anaïs Nin et un jeune homme cubain juste avant qu'elle ne se marie avec son ami américain venu la rejoindre à Cuba. Les personnages nous paraissent ainsi rattrapés par une vision stéréotypée du féminin dans la dynamique même d'écriture de ces récits

intimes apocryphes. Par l'écriture autobiographique, les personnages s'affirment certes comme autrices, mais tout se passe comme si leur création littéraire ne pouvait se défaire du réel, et même trouvait sa source dans leur vie amoureuse.

L'analyse de ces biofictions au féminin est peut-être sévère. La convergence que nous relevons par exemple entre la vie de l'auteur racontée et son œuvre littéraire (comme s'il devenait lui-même un personnage de son œuvre) est une dynamique fréquente dans la biofiction. D'autre part, nous pouvons regarder les dynamiques qui traversent ces récits d'un autre œil : il s'agit notamment de constater que ces œuvres tissent des filiations, voire une sororité, à travers le temps et l'histoire littéraire, avec des figures qui se sont autorisées à s'affirmer comme femmes de lettres. Syrie James s'invente délégitime testamentaire de Charlotte Brontë et Jane Austen ; même si cela peut paraître présomptueux, la romancière américaine prend appui sur ces prédécesseures pour s'autoriser elle-même à écrire et rassemble avec son livre toute une communauté de lecteurs et de lectrices. Wendy Guerra comme Gilles Leroy semblent également trouver dans les autrices qu'elle et il ont réanimé une force d'action, un *empowerment*, qui leur ouvre de nouveaux possibles littéraires.

Les biofictions contemporaines au féminin ne produisent pas une subversion des distinctions genrées, mais elles ont le pouvoir de mettre en évidence les processus par lesquels les identités de genre se règlent ou tentent de se renégocier. Ces récits contribuent à faire surgir un canon littéraire différent dans lequel la présence des autrices est renforcée : un matrimoine se redessine ainsi, qui donne une assise aux autrices contemporaines dans leur quête de reconnaissance.

Notes de l'article

- 1 M. Letourneux, « [Le best-seller, entre standardisation et singularisation](#) », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n°15, 2017 ; en ligne.
- 2 V. Gemis, « [La biographie genrée : le genre au service du genre](#) », *CONTEXTES*, n°3, 2008 ; en ligne.
- 3 S. James, *The Secret Diaries of Charlotte Brontë*, New York, Harper Collins, 2009, p. 3 ; traduction de l'autrice de cet article.
- 4 W. Guerra, *Poser nue à La Havane*, Paris, Stock, 2010, p. 82.
- 5 G. Leroy, *Alabama Song*, Paris, Gallimard, 2007, p. 155-156.

Références bibliographiques

- J. Novak, « [Feminist to postfeminist. Contemporary biofictions by and about women artists](#) », *Journal of the Theoretical Humanities*, vol. 22, 2017 ; en ligne.

L'égalité des sexes par les arts de faire

Exemple de l'écriture d'une histoire à l'école primaire

Murielle Gerin*

Mettre en œuvre l'égalité des sexes dans les situations didactiques implique de penser la pratique des élèves au regard des « arts de faire »¹. C'est le résultat original que présente cet article, issu d'une thèse² en sciences de l'éducation et de la formation soutenue en 2020 à l'université Rennes 2 au Centre de recherche sur l'éducation, les apprentissages et la didactique (CREAD).

En sciences de l'éducation en France, les travaux pionniers de Nicole Mosconi et Marie Duru-Bellat articulant genre et éducation paraissent dans les années 1990. Ils questionnent les effets de la mixité, la façon dont l'école participe d'une socialisation sexuée et révèlent une « division socio-sexuée des savoirs ». Selon Isabelle Collet, Ingrid Verscheure et Chantal Amade-Escot, deux manières d'appréhender le genre en sciences de l'éducation et de la formation se dessinent actuellement. Dans un cas, les inégalités, la subversion des normes et des identités, la lutte contre les stéréotypes, les violences, se trouvent au cœur des recherches, « avec l'idée que la suppression des mécanismes discriminants permettra plus d'égalité ». Dans un autre cas, l'égalité, l'émancipation, la symétrie fille-garçon figurent le point de départ, selon la conception suivante : « la mise en œuvre [de l'égalité], à tous les degrés et dans tous les espaces mettra fin aux discriminations (pédagogie de l'égalité, *gender mainstreaming*, mise en œuvre d'une mixité réelle dans la classe...) ». Notre recherche s'inscrit dans cette approche. Il ne s'agit pas d'étudier les stéréotypes à l'école primaire. Il s'agit d'élaborer et de mettre en œuvre des dispositifs didactiques de telle manière qu'ils favorisent chez les élèves l'expérience, au plus près, de l'égalité des capacités fille-garçon dans un savoir en jeu. Le savoir étant ici : l'écriture au CP³ d'une histoire inventée.

L'étude s'appuie sur un cadre théorique double qui est le suivant. D'une part, pour penser l'égalité des sexes du point de vue de l'émancipation : les travaux en philosophie de Geneviève Fraisse. D'autre part, pour envisager les situations didactiques en écriture au CP : les recherches en didactique de l'écriture, précisément celles de Claire Doquet, ainsi que les études en théorie de l'action conjointe en didactique

développées par Gérard Sensevy et le Collectif Didactique pour Enseigner. « L'ingénierie coopérative » et « le film à des fins de recherche » caractérisent la méthodologie de recherche. Ainsi, trois professeur·e·s de CP d'écoles distinctes et une doctorante (moi-même) ont conçu, mis en œuvre, filmé, analysé, transformé des situations d'écriture sur un mode itératif. Après plusieurs écueils, l'ingénierie a abouti à

Pratiques de (co)écrivain·e·s

Il s'agit ici de présenter succinctement les principaux éléments constitutifs des pratiques d'écrivain·e·s et de coécrivain·e·s qui ont guidé l'élaboration du dispositif « bande-brouillon ». La génétique textuelle et les discours d'écrivain·e·s sur leur pratique révèlent qu'ils et elles ne s'y prennent pas toutes de la même manière, et chez un·e auteur·e le procédé peut varier d'un texte à l'autre. Néanmoins certains éléments semblent essentiels pour se rendre capable d'écrire, en particulier :

- quatre grandes phases de travail « prérédactionnelle, rédactionnelle, prééditoriale, éditoriale »⁵ ;
- un temps long du brouillon, de la rature (chez Proust : la paperole) ;
- un temps d'écriture ritualisé.

En coécriture les pratiques semblent aussi varier. Celles où les co-auteur·e·s assument les mêmes responsabilités d'écriture peuvent en partie procéder comme suit :

- un synopsis commun au départ avec le résumé de chaque chapitre à écrire ;
- une répartition des chapitres entre co-auteur·e·s ;
- un personnage par chapitre, un chapitre par co-auteur·e ;
- une alternance entre temps solitaires d'écriture et temps d'échanges entre auteur·e·s ;
- un document partagé où figurent les points ci-dessus.

* Professeure des écoles et docteure en sciences de l'éducation et de la formation, membre du CREAD.

« Transforme-toi en cheval ! » : exemple de coécriture fille-garçon

Une fille (F) et un garçon (G) sont assis·e·s côte à côte. Sur la table de travail devant elle et lui : leur bande-brouillon, une longue bande de papier bleu où sont collés les images des personnages selon leur ordre d'apparition dans l'histoire qu'il et elle coécrivent. Il s'agit de la suite inédite de « L'avie d'Isée », un album de Claude Ponti. Devant chaque élève figurent une image de l'héroïne marchant à grands pas, suivie du dessin d'un des monstres imaginés par F ou G. Chaque co-auteur·e doit écrire une partie de l'histoire : la rencontre d'Isée avec un nouveau monstre, précisément ici, ce que dit le monstre pour l'empêcher d'avancer. Pendant plusieurs minutes chaque élève porte son attention aux dessins des personnages devant soi, en silence. Puis :

- F : [s'exclame tout à coup sur un ton menaçant]
« Transforme-toi en cheval ! » [l'air ravi, tourne la tête vers (G)].

- G : [tout en écrivant, articule à voix basse] « choi-sis... », [marque une pause, relève la tête vers F et poursuit tout sourire] « ...un doudou en haut de cet arbre ! ».

L'échange est suivi de longues minutes où chacun·e écrit son énoncé sur un morceau de papier. À la fin de l'atelier d'écriture, F et G collent ces paperoles sur la bande bleue à un endroit précis du récit commun. Le lendemain, le professeur-relecteur fait un retour aux co-auteur·e·s sur les paperoles et l'avancée de l'histoire. L'écriture sur la bande-brouillon advient quotidiennement pendant environ deux semaines, un temps long au CP. Puis F et G saisissent leur texte à l'ordinateur, le mettent aux normes, l'éditent sous forme de livre en papier plié.

l'invention d'un dispositif de coécriture en binôme mixte, « la bande-brouillon ». Ce dispositif permet de faire émerger, ici et maintenant, des signes de reconnaissance mutuelle fille-garçon de leurs égales capacités à écrire. En effet, notre postulat est le suivant. La concrétisation de l'égalité entre femmes et hommes advient dans la « reconnaissance mutuelle »⁴ femmes-hommes en tant qu'également capables. Cette reconnaissance est favorisée par l'émergence, dès le plus jeune âge et en continu, de signes de reconnaissance mutuelle filles-garçons de leurs égales capacités à agir dans une situation. Appliquée à l'école, une telle reconnaissance implique d'appréhender le « que faire » et le « comment faire ». Précisément ici, que faire, comment faire, pour favoriser une reconnaissance fille-garçon de leurs égales capacités à écrire, autrement dit de leur équipotence ? Répondre à cette question n'a rien d'évident. En effet, l'étude des pratiques ordinaires d'écriture au CP révèle que les situations mises en place permettent rarement à chaque élève d'écrire, au sens de « prendre en première main » l'écriture d'un texte. Ainsi, les situations classiques participent peu souvent à rendre chaque élève capable d'écrire une histoire inventée par

soi. De plus, lorsque tel est le cas, l'écriture advient généralement seule. La coécriture à plusieurs élèves, et dans une mixité pensée pour une reconnaissance fille-garçon, s'avère particulièrement rare.

Aussi les agents de l'ingénierie ont fait le choix, pour les séances d'écriture élaborées dans le cadre de la recherche, de constituer des binômes mixtes d'élèves. Cependant l'analyse à un grain fin de la mise en pratique, menée notamment à partir de l'enregistrement filmé de ces séances, a révélé ce qui suit chez les binômes observés. Les responsabilités d'écriture assumées par la fille et celles assumées par le garçon sont le plus souvent asymétriques, en particulier le garçon invente un énoncé et le dicte à la fille, la fille graphie sous la dictée du garçon l'énoncé inventé par lui. Par conséquent l'égalité capacité fille-garçon en écriture n'est pas mise en œuvre. Dans ces conditions la reconnaissance de leur équipotence à écrire une histoire a peu de chance d'émerger. Que faire, comment faire ? Pour penser mieux la symétrie fille-garçon dans les responsabilités d'écriture au sein des binômes, les membres de l'ingénierie choisissent d'interroger les pratiques d'écrivain·e·s et de coécrivain·e·s. L'hypothèse est la suivante. Recueillir des éléments sur ces arts de faire pourraient guider le collectif dans l'élaboration d'une situation de coécriture davantage satisfaisante au regard de la mise en œuvre de l'égalité des capacités. Concrètement, en quoi appréhender l'égalité des sexes depuis l'art de faire des écrivain·e·s et des coécrivain·e·s participe d'une reconnaissance de l'équipotence filles-garçons ?

L'art de faire des (co)écrivain·e·s pour concrétiser l'égalité des sexes

L'épisode « Transforme-toi en cheval ! » donne à voir une fille et un garçon travaillant, à leur mesure, aux deux grandes phases d'écriture émergeant des manuscrits d'écrivain·e·s et révélées par la génétique textuelle : les phases préréactionnelle et rédactionnelle [voir encart p. 33]. Les membres de l'ingénierie ont traduit ces phases d'écriture dans le dispositif bande-brouillon, tout en les articulant avec des données sur des pratiques de coécriture en symétrie. Observons ce qui, dans cette traduction par la bande-brouillon d'éléments essentiels de l'art de faire des écrivain·e·s et des coécrivain·e·s, permet de rendre la fille et le garçon également capables de (co)écrire, et favorise une reconnaissance mutuelle de leur équipotence.

- Phase préréactionnelle de la bande-brouillon

À l'instar des pratiques de coécrivain·e·s, dans la bande-brouillon le synopsis commun est établi dès le départ, de même que la répartition des chapitres entre auteur·e·s selon le mode : un chapitre par auteur·e, un personnage par chapitre. De plus ces éléments sont matérialisés dans un document partagé, la bande-brouillon, qui les traduit comme suit. Le scénario est figuré par les dessins représentant les personnages placés, dans

leur ordre d'apparition, sur la bande de papier couleur qui symbolise l'axe du temps narratif. Inspiré du récit de Ponti, ce placement est réalisé conjointement par la fille et le garçon. L'association « image d'Isée-dessin d'un monstre » évoque un chapitre à écrire : la rencontre de l'héroïne avec un nouveau monstre qui l'empêche de passer, mais qu'elle arrive à vaincre, car Isée est fûtée, intelligente, courageuse et forte. Un chapitre correspond par conséquent à un personnage-monstre, et la répartition entre auteur·es des chapitres à écrire est visuellement perceptible par le dessin du monstre, inventé et réalisé par chaque élève. Qu'observe-t-on ? Contrairement aux premiers dispositifs élaborés et mis en place par le collectif, ici la fille, le garçon, prend en première main, de son propre mouvement, l'invention d'un nouveau personnage-monstre et la planification de l'histoire. Ce faisant chacun·e assume, au même titre que l'autre, les responsabilités d'écriture de la phase préréactionnelle.

- Phase rédactionnelle de la bande-brouillon

Sur la bande-brouillon, l'écriture est réalisée à partir de petits morceaux de papiers blancs rectangulaires inspirés des paperoles proustiennes. À l'instar de Marcel Proust, les élèves y écrivent des fragments de l'histoire ajoutés ensuite au brouillon initial, à des endroits précis du récit. Suivant l'art d'écrire, l'écriture advient dans un temps du brouillon, de la rature, un temps long et ritualisé. De plus, inspiré des pratiques de coécrivain·es, le temps de la coécriture alterne entre temps solitaire et temps d'échanges. Que révèle la phase rédactionnelle de l'épisode « Transforme-toi en cheval ! » ? Celle-ci peut être découpée comme suit :

- écriture solitaire d'un chapitre : temps de suspension pour imaginer un contenu à écrire, décrivant ce que dit un monstre pour stopper l'héroïne ;
- échange entre co-auteur·es sur les contenus inventés ;
- écriture solitaire sur une paperole de ce que dit le monstre ,
- mutualisation des écrits sur un document partagé.

À partir de l'étude filmée, le collectif observe que l'usage de la paperole favorise un temps solitaire d'écriture où chacun·e peut œuvrer à l'histoire commune. Par ailleurs les paperoles manuscrites permettent d'identifier visuellement leur auteur·e par la singularité de sa graphie, et rendent ainsi possible une perception rapide de la répartition symétrique fille-garçon dans la coécriture. La bande-brouillon figure un document partagé qui solidarise les écrits de la fille et ceux du garçon dans une cohérence narrative. Par la perception visuelle immédiate des écrits de chacun·e et leur mutualisation, la bande-brouillon s'avère propice aux échanges entre co-auteur·es. Ces échanges sont aussi rendus possibles par le temps long du brouillon, et le temps de la coopération fille-garçon en écriture, qui figurent une temporalité relativement rares au CP. Cette forme d'attention portée à l'attention de l'autre dans la coécriture advient ici, d'une certaine manière, dans l'échange de regards entre la fille et le garçon lorsqu'elle et il disent à voix haute leurs idées respectives.

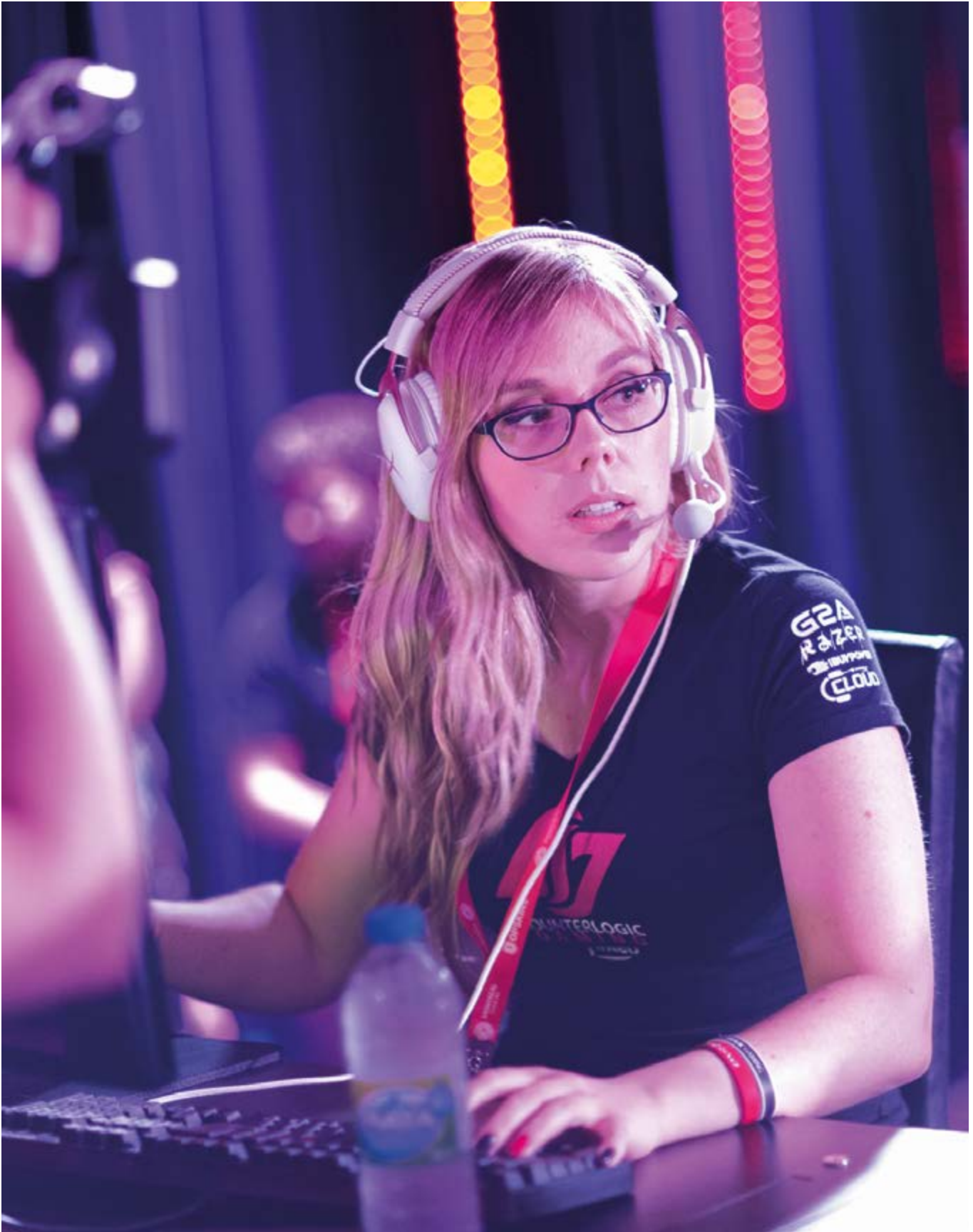
Les dessins et les paperoles de la bande-brouillon constituent des traces concrètes de la capacité de la fille, du garçon, à prendre en première main, *au même titre que l'autre*, l'écriture de l'histoire. Ces traces figurent des signes matériels de reconnaissance de leur équipotence, à partir desquels peuvent émerger des signes immatériels de reconnaissance, comme l'attention portée à l'attention de l'autre dans l'écriture. Dans un sens, c'est au cœur de ces signes de reconnaissance matériels et immatériels que l'égalité se concrétise. Même si elle recouvre des limites, cette recherche montre que concrétiser l'égalité des sexes dans les situations d'enseignement-apprentissage peut consister à penser des dispositifs didactiques qui présupposent et mettent en œuvre l'équipotence filles-garçons. Interroger les arts de faire, qui rendent capables d'agir, s'avère propice à l'élaboration de tels dispositifs pour rendre filles et garçons également capables d'une pratique de savoir. Mais rendre également capables ne suffit probablement pas à ce que l'égalité advienne. Ainsi, l'égalité se concrétise dans *l'expérience* de l'égalité, et prend forme dans des signes de reconnaissance mutuelle fille-garçon susceptibles d'émerger d'une coopération en symétrie. Aussi, mettre en œuvre l'égalité des sexes dans les situations d'enseignement-apprentissage supposerait : d'approcher la pratique des élèves des arts de faire, et de l'inscrire dans une coopération en mixité où chacun·e fait sa part, au même titre que l'autre, dans la réalisation d'une œuvre commune.

Notes de l'article

- 1 « L'art de faire », inspiré de De Certeau (1990) est entendu ici au sens d'une pratique longuement travaillée par quelqu'un·e au point d'être accomplie avec art.
- 2 M. Gerin, *Coécriture fille-garçon en symétrie. Une ingénierie didactique coopérative pour concrétiser l'égalité des sexes au CP*, thèse sous la dir. de Monique Loquet et Anke Wegner, Université Rennes 2, 2020.
- 3 CP : Cours préparatoire en France, première année primaire.
- 4 Les notions de « reconnaissance mutuelle » et « signe de reconnaissance » sont inspirées de P. Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 2004.
- 5 P.-M. De Biasi, « La fabrique du texte : brouillons, processus d'écriture et phases génétiques », dans M.-O. Germain et D. Thibault (dir.), *Brouillons d'écrivains*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2001, p. 122-123.

Références bibliographiques

- Collectif didactique pour enseigner (CDpE), *Didactique pour enseigner*, Presses universitaires de Rennes, 2019.
- C. Doquet, *L'écriture débutante. Pratiques scripturales à l'école élémentaire*, Presses Universitaires de Rennes, 2011.
- I. Verscheure, I. Collet, et C. Amade-Escot, « Introduction générale » dans I. Verscheure et I. Collet (dir.), *Genre, Didactique(s) et Pratiques d'enseignement : Perspectives francophones*, Berne, Peter Lang, à paraître, p. 8.
- G. Fraisse, *À côté du genre. Sexe et philosophie de l'égalité*, Lormont, Le bord de l'eau, 2010.
- J. Rancière, *La Méthode de l'égalité*, Paris, Bayard, 2012.



© Aurélie Bellacico

Stéphanie Harvey, joueuse professionnelle de *Counter-Strike*.

Inégalités de genre dans l'e-sport : virtuelles ou réelles ?

Julien Borkowski*, avec Nicolas Besombes** et Geneviève Cabagno***

Fort de 9,4 millions d'internautes spectateurs·rices et/ou pratiquants·es (baromètre France Esports 2021), l'e-sport en France gagne de plus en plus de visibilité médiatique. Au-delà de l'engouement suscité auprès du public et des spectateurs·rices, il constitue également un objet d'étude scientifique qui soulève des problématiques analogues à celles que l'on peut identifier dans le sport compétitif : la place des femmes en tant que minorités (7 % des e-sportives amatrices) dans cet univers masculin.

L'e-sport est un terme qui désigne la pratique du jeu vidéo permettant à des joueurs·ses de se confronter, seuls·es ou en équipes, en direct ou en différé, quel que soit le type de jeu ou le support de jeu (ordinateur, console de salon, smartphone, tablette, borne d'arcade). Prenant racine en Amérique du Nord et Asie du Sud-Est, l'e-sport commence à se structurer aussi en France, tant au niveau national (présence de ligues et de circuits compétitifs) qu'à l'échelle plus locale (développement d'un tissu associatif qui participe à la démocratisation et à la structuration du domaine). Le territoire breton est ainsi composé de plus de 40 acteurs, associatifs comme marchands, dont les activités et services consistent à encadrer des e-sportifs·ves, à organiser des compétitions, ou encore à mettre à disposition des lieux de pratique sur des jeux comme *Super Smash Bros*, *League of Legends* ou encore *FIFA*. Pratique spécifique du jeu vidéo, à la fois média et loisir, produit majoritairement par des hommes et pour des hommes, l'e-sport combine innovation technologique et sport. Dans ce contexte, et à l'instar de la compétition sportive, l'e-sport semble se construire comme une activité majoritairement masculine. En effet, la participation des e-sportives aux compétitions en présentiel est quasi-inexistante (7 % d'e-sportives pour les 1,5 millions d'e-sportifs·ves amateurs·rices qui participent aux

compétitions en France, selon l'édition 2021 du baromètre France Esports). Pourtant, la création de réseaux d'entraide et d'actions qui œuvrent en faveur d'une plus grande diversité de genre invite à penser le développement de l'e-sport de manière plus paritaire. Cette apparente contradiction interroge sur les facteurs susceptibles d'expliquer cette faible participation des joueuses aux compétitions e-sportives. La littérature anglo-saxonne permet déjà de mettre en lumière un certain nombre d'éléments de discussion.

L'e-sport trouve son origine dans les années 1970 avec les jeux d'arcade et des évènements comme l'*Intergalactic Spacewar Olympics* (1972) et le *Japan TV Game Championships* (1974). Il se développe dans les années 1980 avec l'apparition des consoles de salon qui envahissent les foyers, et permettent l'affrontement chez soi entre amis·es. L'arrivée des ordinateurs personnels et d'internet dans les années 1990 permet la naissance de l'e-sport tel qu'on le connaît aujourd'hui : des affrontements en ligne entre joueurs·ses, et les premiers grands tournois internationaux comme le *Red Annihilation* (1997) et *The FRAG* (1997). La création de circuits compétitifs dans les années 2000, dont un certain nombre sont encore actifs, permet de structurer l'e-sport à l'international. Mais c'est dans les années 2010, avec l'émergence des plateformes de diffusion sur internet (Justin.tv puis Twitch), permettant la transmission en direct des compétitions, que le développement de l'e-sport et sa démocratisation auprès d'un plus large public s'accélère, grâce notamment à quelques jeux actuellement en vogue tels que *League of Legends*, *Counter-Strike : Global Offensive*, *Dota 2*, ou encore *Rocket League*.

* Doctorant en STAPS - sociologie du sport, membre de l'UR Valeurs, Innovations, Politiques, Socialisations et Sports (VIPS²).

** Directeur de thèse, maître de conférences en STAPS - sociologie du sport, membre de l'Institut des Sciences du Sport-Santé de Paris (I3SP).

*** Directrice de thèse, maîtresse de conférences HDR en STAPS - psychologie sociale, membre de l'UR (VIPS²). Cette recherche est rendue possible par le soutien financier de l'université Rennes 2 et de la Région Bretagne, ainsi qu'avec le soutien de l'ANR dans le cadre du projet PIA EUR DIGISPORT (ANR-18-EURE-0022).

Une enquête a été menée en ligne auprès des e-sportifs·ves breton·nes pratiquant prioritairement trois jeux : *Super Smash Bros.*, *FIFA* et *League of Legends*. Diffusé de février à juin 2022, le questionnaire a ciblé plus particulièrement par le biais des réseaux sociaux (Twitter, Facebook) les Breton·nes qui entretiennent une pratique compétitive du jeu vidéo, c'est-à-dire une pratique d'affrontement avec d'autres joueur·ses (en ligne, en présentiel), et qui visent la montée dans les classements compétitifs et la recherche de performance dans le jeu choisi. Les répondant·es étaient interrogé·es sur trois grandes thématiques : leur début dans le jeu vidéo et dans l'e-sport ; les pratiques et usages actuels dans leur pratique compétitive, l'environnement social de leur pratique compétitive, afin d'étudier plus particulièrement de potentielles différences entre hommes et femmes dans les conditions d'accès ou les pratiques compétitives actuelles ainsi que l'influence de l'environnement social sur leurs expériences. Les premiers résultats présentés sont issus d'un échantillon de 299 répondant·es, avec une forte participation d'hommes cis-genre (87,96 %), correspondant à la proportion classiquement observée dans les pratiques e-sportives.

Des parcours individuels impactés par des facteurs structurels

Dans la lignée des recherches qui mobilisent les *sports sciences* pour étudier l'e-sport, une question revient de manière récurrente : la pratique e-sportive est-elle un sport ? En effet, la pratique compétitive du jeu vidéo mime les codes sportifs dans la construction des discours qui visent à la légitimer comme une activité porteuse de valeurs positives (dépassement de soi, rigueur, persévérance, humilité). Nicholas Taylor observe notamment de nombreux emprunts de symboles sportifs, comme par exemple le logo de la Major League Gaming (MLG) qui s'inspire grandement de celui de la Major League Baseball (MLB).

De même, T.L. Taylor (2012) évoque les masculinités¹ dominantes qui se développent dans l'e-sport nord-américain et qui contribuent à conserver un status quo dans la marginalisation des minorités de genre : la « masculinité athlétique » et la « masculinité geek² ». La première prône des valeurs viriles (puissance, compétition, force, endurance, etc.) et produit des stéréotypes de genre et du sexisme. La seconde vient discuter cette masculinité dominante, notamment concernant les morphologies sportives, tout en reproduisant stéréotypes de genre et sexisme, en prônant des valeurs autour de la maîtrise technologique. Les joueurs qui s'inscrivent dans cette masculinité bénéficient des privilèges propres au fait d'être dans une position dominante³. Cela a pour conséquence de réduire l'accès des femmes aux

communautés compétitives de jeu vidéo, et de fait au haut niveau, espaces essentiels pour développer leurs compétences. En ce sens, l'adoption de cette « tradition sportive », visant à transformer une activité perçue comme sédentaire en une pratique physique, semble se traduire par un écosystème misogyne et excluant. Explorer les relations entre masculinités et féminités dans l'e-sport revient donc à identifier les contraintes auxquelles sont confrontées les femmes dans leur construction identitaire de genre.

Ces facteurs sociologiques transparaissent également dans les parcours sportifs des e-sportives, se traduisant par une représentation de soi qui oscille entre deux extrémités face aux attentes genrées : la première extrémité, « masculine », où les joueuses montrent une certaine opposition aux stéréotypes féminins que l'on peut retrouver dans le jeu vidéo et l'e-sport (mettant en exergue une inadéquation des femmes aux pratiques compétitives vidéoludiques) ; la deuxième, « féminine », plus cohérente avec leur monde social mais qui est contrainte par le cadre « masculin » de la pratique e-sportive. Les joueuses « intégrées » dans ce domaine mettent alors en place des « signaux compensatoires » (conscients ou inconscients) pour affirmer leur féminité dans ce bastion masculin : mention d'activités perçues comme féminines lors d'interviews ou lors de leurs streams (vidéos en direct), look hyper-féminin, pseudo féminin, etc. Nous pouvons faire ici le parallèle avec les « journées filles » des footballeuses décrites par Christine Mennesson, qui visent aussi à afficher la féminité des sportives, essayant de se situer entre le trop « masculin » et le trop « féminin ». En résulte chez les e-sportives une gymnastique complexe en termes d'identité de genre, et une dévaluation de leurs propres performances comme chez les footballeuses qui élaborent dans certains cas un discours en adéquation avec les stéréotypes masculins. Dans leurs pratiques sportives/e-sportives, les femmes ont alors deux identités qui peuvent être contradictoires : l'identité de joueuse et l'identité de femme.

Ce phénomène est renforcé par la présence d'interactions et de discours hostiles lors des parties en ligne. La toxicité est un comportement connu des joueurs et des joueuses résultant de l'anonymat des joueur·ses toxiques, de la haute fréquence de plaisanteries et de la culture vidéoludique compétitive. Les joueuses sont alors confrontées à plusieurs formes de toxicité : une première, générale, basée sur leur (faible) niveau de jeu, et une seconde, plus spécifique, faisant appel aux stéréotypes de genre et l'incompétence présumée des femmes à pratiquer le jeu vidéo en compétition. Les conséquences sur les parcours individuels des e-sportives sont multiples : une pratique compétitive limitée aux groupes d'amis·es ; un usage très restreint des canaux de communication vocale, pourtant essentiels à haut niveau ; parfois un repli vers une pratique des jeux vidéo qui n'est

plus compétitive ou en ligne. Enfin, les conséquences sont aussi psychologiques pour les joueuses qui tentent de s'intégrer et de performer dans les compétitions. Ainsi, dans sa thèse, Kyle Nolla suggère que les joueuses, soumises à la « menace du stéréotype », se focalisent sur des stéréotypes négatifs qui les amènent à sous-performer contre les hommes, et cela à tous les niveaux de pratique. En dépit de ces éléments de réflexion issus de la littérature scientifique, des zones d'ombre subsistent encore sur les conditions d'accès des e-sportives au jeu vidéo et à l'e-sport. L'analyse de ce qu'on pourrait appeler la « socialisation à l'e-sport » pourrait contribuer à expliquer les freins et/ou les leviers semblables ou divergents entre les e-sportifs et e-sportives dans leur quête identitaire.

Une initiation au jeu vidéo et à l'e-sport selon les genres

Découvrir le jeu vidéo reste une première étape fondamentale avant de pouvoir développer une pratique plus compétitive de cette activité. Les résultats obtenus dans le cadre d'une enquête en ligne [voir encadré ci-contre] révèle que l'initiation à la pratique du jeu vidéo se fait de deux façons : par une initiation individuelle ou par une personne de l'entourage (familial, amical). Individuellement, les personnes découvrent le jeu vidéo par le biais d'un support qui, dans la quasi moitié des cas, est possédé par l'un des parents ou par l'un des membres de la fratrie. Pour l'autre moitié des cas, le support personnel de jeu est offert le plus souvent par l'entourage, rendant matériellement possible l'accès au jeu vidéo.

S'initier individuellement constitue la première réponse des joueurs (25,09 % des cas), là où les joueuses expriment avoir découvert le jeu vidéo par le biais de leurs frères (21,88 % des cas). Pour autant, en additionnant les autres réponses, l'initiation à la pratique du jeu vidéo se fait principalement par une personne de l'entourage (75,53%) (familial, amical) et provient essentiellement d'une figure masculine (dans 85,33% des cas) : père, frère, ami, cousin, oncle. La découverte de l'e-sport suit un schéma plus ou moins similaire, autant pour les hommes que pour les femmes : par eux-mêmes (72,24 % des cas), lors de recherches sur internet ou lors de leurs pratiques compétitives, et par quelqu'un de leur entourage (13,38 %), là aussi le plus souvent un homme (97,50 % sont des figures masculines). La différence tient ici sur la base d'une initiation qui se veut le plus souvent individuelle, autant pour les hommes (74,52 %) que pour les femmes (53,57 %). De même, la présence du conjoint comme initiateur de l'e-sport est une donnée supplémentaire à retenir dans le parcours des compétitrices.

Si la découverte et l'initiation au jeu vidéo et à l'e-sport ne semble pas réellement différenciée selon le genre, il est

alors légitime de s'interroger sur les facteurs qui orientent la trajectoire individuelle jusqu'à aboutir à des différences aussi marquées dès lors que l'on observe la pratique compétitive ultérieure. Aucune différence notable n'est observée quant à l'âge de début de la pratique des jeux vidéo : entre 5 et 10 ans, dont une médiane à 7 ans pour les hommes et une médiane à 8 ans pour les femmes. En revanche, une différence entre hommes et femmes apparaît en ce qui concerne les débuts de la pratique d'affrontement, qui s'observe plus tardivement chez les joueuses (vers 15 ans) que chez les joueurs (entre 10 et 12 ans).

La période de l'adolescence constitue généralement un moment idéal pour commencer à développer une pratique que l'on pourrait qualifier de compétitive, mais les différences observées dans cette introduction à la pratique compétitive posent la question d'effets spécifiques et genrés d'introduction de la pratique compétitive par les pairs, au regard des effets propres à la période adolescente.

Il convient alors d'identifier les leviers et les vecteurs conduisant à ce constat. Plusieurs variables peuvent constituer des éléments de réflexion : perception de la pratique dans l'entourage, difficultés rencontrées pour l'inscription aux compétitions, toxicité des rencontres. De même, il peut être pertinent d'investiguer comment cette question est prise en compte par les équipes dirigeantes des clubs e-sportifs et les instances organisatrices des événements.

Notes de l'article

- 1 La ou les masculinités sont un ensemble d'attributs, de comportements et de rôles associés aux garçons et aux hommes. Dans ce cadre, on parle aussi de la « masculinité hégémonique », type de masculinité qui domine les représentations de la masculinité. Voir C. Raewyn, *Masculinities*, Cambridge, Polity Press, 2005.
- 2 Un geek est généralement défini comme une personne passionnée par un ou plusieurs domaines précis, liés aux « cultures de l'imaginaire » (cinéma, bande dessinée, jeux vidéo, etc.) ou encore aux sciences, à la technologie et à l'informatique.
- 3 T.L. Taylor, *Raising The Stakes, E-sports and the professionalization of computer gaming*, Cambridge, MIT Press, 2012, p. 113-117.

Références bibliographiques

- K. Nolla, *Anxious to Play: Social and Emotional Forces that Restrict Women's Video Game Skill Development*, these de doctorat, Northwestern University, 2021.
- C. Mennesson, *Être une femme dans le monde des hommes, socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- E. T. Rogstad, « Gender in eSports Research: A Literature Review », *European Journal for Sport and Society*, 2021, p.1-19.
- N. Taylor, J. Jenson et S. de Castell, « Cheerleaders/booth babes/ Halo hoes: pro-gaming, gender and jobs for the boys », *Digital Creativity* 20, n° 4, 2009, p. 239-252.



© AC

Au Japon, le taux d'emploi des femmes ayant des enfants de moins de trois ans est de 30 %.

La conciliation travail-famille : le cas du Japon

Hiromi Takahashi-Romanelli*

La question de la relation entre le travail et la famille demeure extrêmement complexe au Japon, surtout pour les femmes, qui se trouvent dans des difficultés persistantes pour concilier ces deux aspects de leur vie, et souvent même obligées à renoncer à l'un d'entre eux. Le Japon doit impérativement mobiliser les femmes sur le marché du travail, notamment pour pallier au vieillissement de sa population. Malgré la politique volontariste du gouvernement pour favoriser l'emploi des femmes, les effets sont limités et les inégalités persistent.

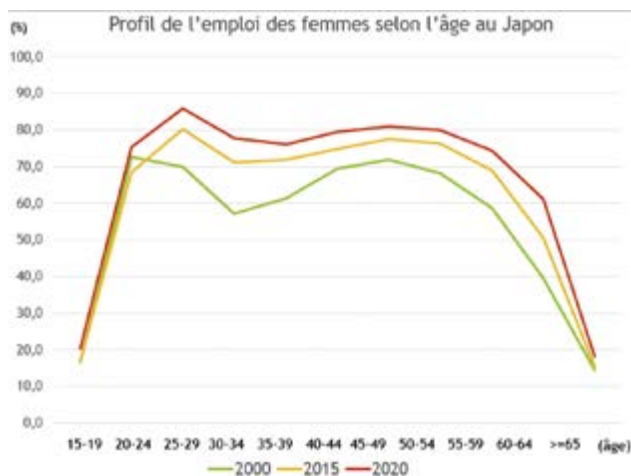
L'objet de cette contribution est de présenter une partie de la recherche menée dans le cadre du projet ASINEGALE, qui s'intéresse aux inégalités économiques et sociales en Asie. Porté par le laboratoire interdisciplinaire de recherche en innovations sociétales (LiRIS) de l'université Rennes 2 et financé par la Maison des sciences de l'homme en Bretagne (MSHB), il est mené, depuis septembre 2019, par une équipe franco-japonaise pluridisciplinaire (anthropologie, droit, économie, philosophie, sciences politiques, sociologie). Ce travail propose une réflexion sur la relation travail-famille pour les femmes japonaises, en interrogeant les spécificités des pratiques d'emploi, la politique sociale et les normes, ainsi que les modèles familiaux.

Le taux d'emploi des femmes dans la tranche d'âge 15-64 ans montre une tendance à l'augmentation : il passe de 53,3 % en 1985 à 56,8 % en 2000, et marque une hausse significative dans les 15 années suivantes, atteignant 64,7 % en 2015¹. Le dépeuplement du pays se traduit par un rétrécissement du marché domestique, des perspectives d'investissements domestiques pour les entreprises et de la main d'œuvre disponible. Une des solutions pour minorer l'impact négatif du déclin démographique consiste à augmenter le taux d'emploi. Ainsi, le marché du travail japonais se distingue par un quasi plein emploi (2,7 % de chômage en 2020) et une hausse significative du taux de participation des femmes (71,1 % en 2020). Le taux

Les femmes d'aujourd'hui continuent à être victimes d'une conception enracinée dans le passé en adoptant toujours l'idéal de la mère avisée.

d'emploi des Japonaises est bien plus élevé que celui des autres pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) (58,8 % en moyenne en 2020), mais reste inférieur à celui des hommes, leur taux d'emploi en 2020 étant de 84,2 %. Et si on regarde le profil du taux d'emploi des femmes par groupe d'âge, celui-ci trace une courbe en forme de « M », présentant deux sommets séparés par un creux [voir graphique p. 42]. La « courbe en M », qui traduit la spécificité du marché de l'emploi féminin japonais, résulte d'une activité féminine discontinue, qui s'interrompt à l'âge de la maternité et de l'éducation des enfants pour reprendre à partir de la quarantaine. C'est à la suite de la crise pétrolière de 1973 que la courbe de l'activité féminine prend cette allure caractéristique, très marquée jusqu'en 1985. Depuis, la courbe s'est déplacée globalement vers le haut, tout en conservant le même profil. En effet, selon les dernières données (2014), environ 46,9 % des Japonaises quittent leur emploi après la

* Maîtresse de conférences en langue et civilisation japonaises, membre du laboratoire interdisciplinaire de recherche en innovations sociétales (LiRIS).



La « courbe en M », qui traduit la spécificité du marché de l'emploi féminin japonais.

naissance de leur premier enfant pour pouvoir se consacrer à plein temps à leur famille². La présence d'un enfant en bas âge (moins de trois ans) est corrélée à une baisse significative de l'activité des femmes au Japon : le taux d'emploi des femmes ayant des enfants de moins de trois ans est de 30 %, ce qui est très faible en comparaison du 52 % enregistré en moyenne dans les pays de l'OCDE³.

Les femmes reprennent le travail vers l'âge de 40 ans lorsque leurs enfants grandissent. Cependant après plusieurs années d'inactivité, un travail précaire les attend dans la majorité des cas : flexible en termes d'horaires mais instable, et avec une rémunération nettement inférieure à un emploi à plein temps. La précarité constitue l'une des caractéristiques majeures de la société actuelle, et elle demeure très élevée particulièrement chez les femmes. Celles-ci constituent la majorité des personnes travaillant à temps partiel et contractuelles : 54 % des emplois féminins étaient « non réguliers ou atypiques » (*hiseiki-koyō*) en 2020, contre 21 % chez les hommes. Ainsi, si le taux d'emploi des Japonaises a augmenté ces dernières années, il recouvre presque entièrement des emplois précaires. Une des conséquences majeures : l'inégalité salariale entre hommes et femmes, et en particulier celles ayant des enfants. Selon le *Panel japonais des ménages*, les mères japonaises qui ont un emploi irrégulier gagnent 60 % de moins que leur époux⁴.

Les pratiques de l'emploi japonais

Si les inégalités femmes-hommes dans l'emploi persistent, la question se pose de savoir pourquoi se produit ainsi la ségrégation selon les sexes. Un facteur déterminant est sans doute constitué par les pratiques de l'emploi japonais, caractérisées par les salaires augmentés à l'ancienneté et

par l'emploi à vie. Ces pratiques se développent et se structurent durant la période de forte croissance économique, entre 1955 et 1970. Après cette période, plusieurs phénomènes se conjuguent pour faire évoluer ce modèle : d'abord, la déréglementation financière qui s'est opérée à partir des années 1980 ; ensuite la crise économique qui s'est installée dans les années 1990, menaçant directement la gestion « à la japonaise ». Pourtant, même si aujourd'hui l'emploi à vie est largement remis en cause et les employés permanents de plus en plus remplacés par des contrats ponctuels, les grandes entreprises n'ont pas totalement renoncé à leurs pratiques, et encouragent l'emploi à vie pour une partie de leurs salariés, partie qui correspond aux travailleurs masculins.

Dans le système d'emploi japonais, les employés permanents doivent travailler de manière flexible en fonction des besoins de l'entreprise, et consentir à effectuer de nombreuses heures supplémentaires, à travailler pendant les jours de congés, à changer de lieu de résidence pour être mutés à plusieurs reprises s'ils souhaitent faire évoluer leur carrière et leur rémunération. Même s'il y a des congés payés et des congés pour la garde d'enfants, la plupart des salariés n'ose pas en bénéficier à cause de la pression sociale : le gouvernement a dû mettre en place, en 2019, une nouvelle loi instituant la prise obligatoire de cinq jours de congés payés par an pour chaque travailleur. De telles pratiques pénalisent les femmes ayant la responsabilité familiale, et par conséquent ces dernières ont tendance à refuser des promotions ou à quitter leur emploi pour des raisons de maternité ou de garde d'enfants.

Le modèle de « l'homme soutien de famille »

Compte tenu du lien étroit existant au Japon entre travail et famille, les pratiques de l'emploi sont consolidées et renforcées par les politiques sociales. Le système du « salaire familial », un système salarial calculé en fonction de l'âge du travailleur, établi au Japon dans les années 1960, avait comme objectif d'assurer la vie du salarié et de sa famille. Dans ce système, l'homme occupe un emploi stable et reçoit un salaire augmenté à l'ancienneté, son revenu soutenant principalement le budget du ménage, et son épouse, femme au foyer, travaille, si besoin, à temps partiel afin d'augmenter les revenus du ménage.

Le système de protection sociale reposant sur l'emploi mis en place dans l'après-guerre est pensé pour un modèle familial « standard », où le noyau familial est composé de mari, femme et enfant. La protection sociale a été ainsi bâtie pour faire face au risque social des travailleurs masculins bénéficiant d'un salaire à l'ancienneté et d'un emploi à vie, alors que les femmes et les enfants sont considérés comme des

personnes à charge. En appui à ce modèle, le régime fiscal et le régime des retraites offrent des avantages aux couples mariés si un des conjoints, dans la plupart des cas la femme, gagne moins d'un certain montant. Bien accueilli par la population japonaise, ce modèle social remporte un succès d'autant plus grand qu'il propose des avantages conséquents sous la forme de prestations payées par l'entreprise, d'un abattement fiscal et d'exemption de cotisations de retraite pour l'épouse (ou l'époux). Si ces mesures ont des aspects positifs en assurant un filet de protection sociale, elles ont contribué et contribue encore à décourager les femmes de travailler à plein temps, et à faire des femmes au foyer des personnes dépendantes.

Une insurmontable obsession : « bonne épouse, mère avisée »

L'introduction d'un « salaire familial » est venue formaliser la division entre les sexes, selon laquelle « les hommes travaillent à l'extérieur et les femmes protègent le foyer ». Un élément éclairant en la matière est donné par la comparaison du temps consacré aux tâches domestiques. Le temps moyen des hommes japonais (âgés de 15 à 64 ans) demeure extrêmement faible : 69 minutes par jour contre 278 minutes pour leurs femmes⁵. Il est évident que la forte implication des Japonaises dans la vie domestique et familiale limite d'autant leur disponibilité pour mener une vie professionnelle à plein temps et faire carrière, surtout compte tenu des longs horaires professionnels de leurs conjoints.

On peut également évoquer ici un rôle traditionnel idéalisé pour les femmes, le rôle de « bonne épouse et de mère avisée » (*ryōsai kenbo*). L'émergence de *ryōsai kenbo* est étroitement liée à la période de l'impérialisme japonais en Asie à la fin du XIX^e siècle. À l'époque, il s'agissait de préparer le pays à la guerre, et cela requérait l'adhésion de toute la population : l'homme, travailleur infatigable et soldat courageux, et la femme, « bonne épouse et mère avisée » au service des hommes et de la famille, rouage essentiel dans le maintien du système familial patriarcal. Une nouvelle vision du rôle des femmes s'est ainsi concrétisée en s'appuyant sur le Code civil de 1898. Les normes familiales de l'époque moderne se sont ensuite formées et métamorphosées tout au long du XX^e siècle, et contribuent toujours à centrer la vie d'une femme sur son rôle d'épouse et de mère en s'adaptant au contexte politico-économique.

Répondant à cette forme moderne de féminité soutenue et impo­sée au fil du temps, les femmes d'aujourd'hui continuent d'être victimes d'une conception enracinée dans le passé, en adoptant toujours l'idéal de la mère avisée. À cela s'ajoute la croyance largement répandue appelée « mythe des trois premières années » (*sansaiji-shinwa*), selon laquelle

l'enfant doit être élevé entièrement par sa mère de la naissance jusqu'à l'âge de trois ans sans le confier à des tiers, pour favoriser son développement harmonieux. En 1998, le ministère de la Santé, du Travail et du Bien-être a consacré son rapport annuel à la dénatalité pour démystifier cette croyance qui ne repose sur aucune base scientifique. Malgré cela, ce mythe reste dominant au Japon, et produit une pression sociale considérable sur les femmes.

En synthèse, au moins trois facteurs (à savoir les pratiques d'emploi fondées sur la culture masculine, la politique sociale qui est loin d'être neutre du point de vue du genre, et la division sexuelle du travail domestique) convergent pour produire un conflit famille-travail particulièrement aigu pour les femmes au Japon, ce qui est sans doute en lien avec la chute de la natalité dans le pays. Pour encourager les femmes et les hommes à établir des liens harmonieux entre la famille et le travail, il faudrait sortir de la « tradition » forgée de manière interdépendante par ces trois facteurs au cours de la période de forte croissance économique.

Notes de l'article

- 1 La source des données ci-dessous est, sauf mention contraire, l'OCDE : « [Main d'œuvre : Statistiques sur le marché du travail](#) », *Principaux indicateurs économiques* (base de données), 2022 ; en ligne.
- 2 « [Livres blancs pour une société de participation](#) », bureau du Cabinet (japonais), 2018 ; en ligne.
- 3 « [Les perspectives de l'emploi de l'OCDE](#) », rapport annuel de l'OCDE sur l'emploi dans les pays de l'Organisation, 2014 ; en ligne.
- 4 « [Japan Household Panel Survey \(JHPS/KHPS\)](#) », Institute for Economics Studies, Keio University (Japon), 2015 ; en ligne.
- 5 « [L'enquête nationale sur l'emploi du temps au Japon](#) », NHK [service public médiatique japonais], 2020 ; en ligne.

Références bibliographiques

- K. Endo, « Rōdō ni okeru kakusa to kōsei », *Shakai-seisaku*, vol. 5, n° 3, 2014, p. 11-24.
- K. Kimoto et A. Akiyama, traduit de l'anglais par H. Tronc, « Temps plein, temps partiel : la flexibilité à la japonaise », *Travail et genre dans le monde*, Paris, La Découverte, 2013.
- S. Koyama, *Ryōsai-kenbo to iu kihan*, Tokyo, Keisō-shobo, 1991.
- S. Lechevalier et B. Monfort, *Leçon de l'expérience japonaise. Vers une autre politique économique*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2016.
- H. Macnaughtan, « [Womenomics for Japan: is the Abe policy for gendered employment viable in an era of precarity?](#) », *The Asia-Pacific Journal*, vol. 13, issue 12, n° 1, 2015, en ligne.



© Norbert Chautard

Photographie de l'accrochage d'un tirage dans le principal espace de travail de l'atelier populaire de l'ex-École des beaux-arts de Paris.



© Norbert Chautard

Photographie d'un groupe d'occupantes préparant à manger dans les jardins de l'ex-École des beaux-arts de Paris.

« Et ces filles, elles font aussi des affiches ? »

Dans l'atelier populaire des ex-Beaux-Arts de Paris, printemps 1968

Jil Daniel*

« Il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes. Je crois qu'il y avait plus d'hommes que de femmes. Mais il y avait des femmes aussi... Non, une majorité d'hommes. Je vois des visages de femmes, mais je ne me rappelle plus des noms.¹ » Voilà en condensé, ce que l'historiographie actuelle nous dit de la présence des femmes dans l'atelier populaire des ex-Beaux-Arts de Paris. Peut-on se contenter de ce récit situé ?

Dans les quinze dernières années, des travaux d'historiennes et de sociologues se sont intéressés à la place des femmes dans la plus grande grève de l'histoire du pays et à ses conséquences sur leurs parcours. Travaux qui expliquent l'émergence du vaste mouvement féministe de l'après 1968 notamment par le décalage éprouvé entre les aspirations collectives du soulèvement et la réalité des vécus des femmes. Parallèlement, les recherches sur la composition de l'atelier populaire de l'ex-École des beaux-arts de Paris - l'atelier qui a le plus produit d'affiches sérigraphiées pendant le printemps 1968 et était installé dans l'enceinte occupée de l'École des beaux-arts de Paris dont l'autorité avait été déposée - peinent à retrouver les anonymes qui s'y activaient. La disparition progressive des protagonistes invite, par ailleurs, à agir sans délai pour sauvegarder les mémoires vivantes de cette expérience. Si les hommes, en particulier les peintres, sont interrogés et qu'il convient apparemment de préciser leurs noms, les femmes, elles, sont très rarement mentionnées, encore moins comme des sujets qu'on peut nommer. Une mémoire sélective dont on lit les manques jusque dans le témoignage d'une peintre qui, pourtant, insiste sur l'importance de la présence des femmes dans l'atelier.

- *Combien étiez-vous ?*

- *Alors je ne peux pas avoir de réponse, même si j'étais là tous les jours. Moi je ne me souviens d'aucune copine sur place. Ça ne veut pas dire qu'il n'y en avait pas.²*

* Docteur en design graphique, membre de l'UR Pratiques et théories de l'art contemporain (PTAC). Direction de thèse : Leszek Brogowski, professeur en philosophie de l'art et membre de PTAC.

Spectre des activités aux ex-Beaux-Arts

- *Donc il y avait beaucoup de filles ?*

Beaucoup ! Il y a des filles qui restent, même la nuit.

- *Et ces filles, elles font aussi des affiches ?*

- *Oh oui je pense, on était toujours occupés, il y avait une montagne de choses à faire. Je saurais pas vous dire exactement, mais oui oui, tout à fait.*

- *Parce que c'est un peu un des angles morts, c'est dur d'avoir des témoignages de femmes et des témoignages sur ce que faisaient les femmes dans l'atelier.*

- *Vous savez, elles faisaient de tout, elles créaient des affiches, elles étaient à l'atelier litho ou sérigraphie, elles s'occupaient à un moment de la cantine, à un autre moment de casser du bois (rire) pour mettre dans le poêle, parce que qu'est-ce qu'on a pu se geler en mai 68 !³*

Grâce à certaines photographies de l'ex-École, on les voit⁴ : ici accrochant des tirages au mur de l'atelier, faisant sécher des affiches, peignant de grandes feuilles ; là dormant dans un dortoir, cuisinant, participant aux réunions de comités ou aux assemblées. Le cahier d'intendance des ex-Beaux-Arts prolonge en indiquant : qu'il faut trouver des « filles qui sachent s'occuper des enfants⁵ », « réveiller Sophie à 4h » de l'après-midi pour les sandwiches et rendre de l'argent à « Gertrude », que « Mlle Dupond va porter des médicaments de la part de la jeune fille de la cantine », que « l'infirmière d'hier ne peut pas revenir ce soir », que « Mlle Broudic » a le bras cassé et qu'elle ne peut payer les frais d'hôpital, qu'il faut de nouveau « réveiller Sophie à 16h30 », « Laura » à 5h, « Claudine » à 7h, que le passe-partout doit être demandé à « Leila » ou « Florence », que les clefs du labo photo peuvent être données à « Christine »,

que « Danielle » va faire des courses pour la ronéo, etc. Une série de mentions et de photos qui confirment le rôle d'un nombre conséquent de femmes dans l'école occupée, en particulier dans les tâches d'intendances et les responsabilités pratiques.

La tendance est la même dans les différents lieux du mouvement, où la répartition genrée des rôles laissait majoritairement les femmes hors des organisations militantes ou dans des positions subalternes en leur sein. Pour autant, il n'y avait pas une interdiction formelle d'accès à certaines tâches plus reconnues. Ainsi, au moins deux femmes ont pris des responsabilités au sein du comité de grève de l'ex-École et deux peintres ont été actives dans les tâches de création, comme le fait remarquer vivement l'une d'entre elles : « Moi j'ai la maquette de l'affiche que j'ai faite, et elle a été tirée aussi. Donc il n'y avait pas beaucoup de femmes, d'accord, mais enfin il y en avait, la preuve. » Puis de préciser : « Je ne faisais peut-être pas que des affiches, peut-être que j'aidais à d'autres tâches, c'est possible aussi. Mais j'y étais quand même pour dessiner, j'adore dessiner. »² Alors qu'elle témoigne de sa présence quotidienne dans l'atelier, elle ne se revendique autrice que d'une seule des affiches réalisées, comme dans un mouvement de défense : si elle l'a faite, cela prouve que des femmes ont participé à l'atelier autrement qu'en s'occupant de la cuisine et des enfants. Au moins deux autres femmes peintres ont œuvré dans l'atelier. L'une aurait contribué à la réalisation d'une ou plusieurs affiches aux ex-Beaux-Arts tout en participant au service d'ordre et à la cantine. L'autre, proche d'un peintre du comité du Salon de la jeune peinture dont elle a fait partie par la suite se serait surtout occupée avec lui d'aspects organisationnels.

Subjectivation politique et conquête de légitimité

Il n'est pas nécessaire non plus de savoir dessiner. La sincérité, la percussivité de l'affiche et du slogan priment. Des gens qui ne savaient pas du tout dessiner, se mettent à produire : leurs affiches, bien souvent, sont les meilleures, car leur inspiration n'est brisée par aucun critère précis de la beauté. Je me souviens d'une d'entre elles, parmi les plus belles qui soient sorties mais n'a pas été tirée hélas (nous avions des slogans plus urgents à faire passer), une camarade l'avait réalisée sur un moment de colère.

Je la revois, allant de l'un à l'autre, enflammée, suppliant qu'on lui dessine un homme très musclé et une femme, prosternée à ses pieds.

Personne ne voulait la faire.

« Débrouille-toi ! Essaie, n'aie pas peur... » - « Mais je ne sais rien faire ! » - « Tant pis pour toi ! »

Alors, résolue, elle prit un crayon, du papier, et créait le plus

beau projet que nous ayons pu voir, fort dans sa naïveté et sa simplicité sincère.

L'affiche en question : « La femme n'est pas un objet de consommation. »

À l'AG [assemblée générale] du soir, sa maquette, vivement appréciée par tous les camarades, n'a pu passer au vote. Mais elle s'est inclinée gentiment. Elle avait compris nos raisons : urgence d'autres mots d'ordre.⁶

Cette anecdote est un exemple de la présence des préoccupations féministes en arrière-plan de l'événement. Elle illustre aussi combien celles qui les portaient peinaient à les faire exister au-devant de la scène politique, dans un contexte où la parole légitime est celle d'hommes militants, habitués à être aux places décisionnaires. Pourtant, les rôles qu'elles tiennent sont souvent indispensables au fonctionnement des occupations. La hiérarchie implicite des tâches ne se fondait pas sur leur nécessité, mais sur le prestige qui leur est associé. Les fonctions décisionnaires ou représentatives - qui confèrent une place dans la mémoire collective à ceux qui les tiennent - sont ainsi majoritairement assumées par des hommes.

La répartition genrée des tâches diffère d'une occupation à l'autre et d'une séquence à l'autre du printemps 1968, car elle suit des structurations spécifiques à chaque champ. Ainsi, les occupantes des ex-Beaux-Arts n'avaient pas le même spectre de tâches accessibles que les ouvrières occupant leurs usines. Ce spectre était également différent dans l'atelier entre la comédienne - qui déclare amusée qu'il lui était impossible de dessiner sous peine de voir la révolution faillir - et les femmes peintres, malgré un engagement de même ampleur. Les compétences politiques et pratiques mobilisables, ou qui pouvaient être acquises par les participantes, étaient déterminées par la superposition de la hiérarchie des tâches, des hiérarchies sociales (genre, classe, capital culturel notamment, qui déterminent en partie l'aisance des personnes) et des inclinations personnelles, dans un contexte où ces hiérarchies sont éventuellement mobiles. La légitimité est alors l'une des clefs des comportements de censure, d'autocensure et de leurs contournements. C'est du moins ce que suggèrent quelques anecdotes significatives.

Il y a l'autocensure de la comédienne, on l'a vu ; l'histoire de la femme dont on refuse le projet qu'on l'avait poussée à faire ; la proposition de maquette par des travailleuses des grands magasins qui est refusée car jugée trop moche ; le malaise de certains face à ce refus qui les conduit ensuite à appuyer les dessins maladroits faits par des ouvriers au nom d'une « beauté populaire » valorisée ; il y a aussi les invitations faites aux ouvriers à dessiner ou à adapter des modèles existants, la validation presque systématique de leurs propositions de mots d'ordre, etc. L'ouvrier apparaît comme une

figure politique qu'il convenait de soutenir, la figure *femme*, elle, semble ne pas avoir la place pour exister politiquement. La centralité des rapports de classe dans les analyses des groupes révolutionnaires de l'époque restreint le cadre du travail militant. L'engagement dans le renforcement des couches dominées est resserré sur cette figure de l'*ouvrier* et fait peu de cas des vécus spécifiques des femmes.

Une mémoire sélective

Il y a une fille, dont je ne me rappelle pas le physique, elle avait ouvert l'atelier de lithographie parce qu'elle connaissait bien la lithographie. Donc c'est elle qui l'avait ouvert à l'étage au-dessus et qui s'en occupait. C'est elle qui veillait au matériel, qui regardait les uns et les autres, qui les aidait, qui apprenait aussi à certains qui avaient envie de faire de la litho. Je me souviens de la personnalité de cette fille – qui avait beaucoup de charme en plus, qui était une fille assez extraordinaire, en tous les cas à mes yeux – mais sans revoir ses traits. Et son nom je l'ai oublié.³

Comme on l'a énoncé ci-dessus, la distribution des tâches au sein de l'atelier n'était pas totalement figée. L'acte de dessin y était fréquemment partagé : on reprenait les maquettes, modifiait les lettrages, changeait le slogan, etc. À l'instar de la lithographe dont il est question ici, il est probable que plusieurs femmes aient participé à nombre de maquettes. Pourtant l'organisation genrée des présences, des tâches et des prestiges dans l'occupation contribue à l'installation d'une mémoire qui rend les participantes invisibles. Si le relatif partage des tâches dans l'atelier a favorisé l'accès à certaines fonctions valorisées aux personnes ne se sentant pas légitimes, il a aussi dilué la responsabilité associée ; de plus, cette participation a rapidement disparu dans la mémoire de l'événement dès lors que la légitimité de la prise de parole n'est pas distribuée équitablement. Indépendamment de l'événement, la place prise par certains peintres dans la restitution de l'action de l'atelier des ex-Beaux-Arts est corrélée à la reconnaissance dont ils jouissent. On sait qui ils sont et ce qu'ils y faisaient. À ce titre, leurs souvenirs occupent aisément l'espace du récit historique public. À l'inverse, il est beaucoup plus difficile de savoir qui étaient les femmes de ce noyau et ce que chacune faisait précisément. Anonymes restées anonymes, leurs paroles trouvent difficilement l'espace pour être énoncées et pour être recueillies.

Alors que la figure de l'*ouvrier*, fantasmée, écrasait les singularités des grévistes, à l'inverse, l'assignation non-assumée des femmes à des rôles peu valorisés conduit à la méconnaissance du poids de leur travail, poussant au moins l'une des participantes à se revendiquer aujourd'hui autrice d'une affiche comme tactique d'affirmation. Ce n'est sans

doute pas un hasard si celle-ci est peintre professionnelle. Là aussi, les mécanismes de reconnaissance sont à l'œuvre ; les étudiantes et grévistes passées aux ex-Beaux-Arts, elles, sont pour beaucoup toujours anonymes.

Mettre en lumière la contribution de ces femmes aux ateliers et souligner les contraintes qui pesaient sur elles, suppose de pouvoir esquiver les effets de sélections mémorielles. Les hiérarchies d'alors sont aussi déterminantes dans la constitution du récit historique que celles d'aujourd'hui. À cette fin, mettre à jour les cadres normatifs et les hiérarchies de prestige en vigueur aujourd'hui est une des conditions de la restitution fidèle des expériences émancipatrices.

Notes de l'article

1 L. Gervereau et G. Fromanger, « L'atelier populaire de l'ex-École des Beaux-Arts. Entretien avec Gérard Fromanger », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 11-13, BDIC, 1988, p. 189.

2 Entretien personnel avec Michèle Katz. Je m'abstiens généralement de nommer celles et ceux qui ont participé aux ateliers, notamment pour préserver le travail du groupe de l'atomisation qu'impliquent les revendications individuelles. L'exigence académique impose néanmoins l'indication des sources et témoins pour permettre à d'autres de prolonger ce travail. Par conséquent, on trouvera dans les notes une partie des noms absent du corps du texte.

3 Entretien personnel avec Fanny Vallon, le 6 février 2021.

4 Voir les photographies publiées dans P. Artières & É. de Chassey (dir.), *Images en lutte*, Beaux-Arts de Paris éditions, Paris, 2018, p. 98-119.

5 Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées des [cahiers d'intendance](#) conservés aux Archives nationales (Arch. nat., 78AJ/37).

6 F. Vallon, « À l'atelier populaire », *Partisan* n°43, juillet-août 1968, p. 170.

Références bibliographiques

C. Achin et D. Naudier, « Les féminismes en pratique », dans D. Damamme, B. Gobille, F. Matonti, B. Budal (dir.), *Mai juin 1968*, Les éditions de l'atelier, Ivry-sur-Seine, 2008, p. 383-399.

F. Rochefort « L'insurrection féministe », dans M. Zancarini-Fournel & P. Artières (dir.), *68, une histoire collective*, La Découverte / Poche, Paris, (2008) 2015, p. 538-545.

L. Bantigny, « Féminin-Masculin », *1968, de grands soirs en petit matin*, Éditions du Seuil, Paris, 2018, p.259-278.

J. Pagis, *Mai 68, un pavé dans leur histoire. Événements et socialisation politique*, Presses de Sciences Po, 2014 ; en ligne.

J. Pagis, « Quand le genre entre en crise (politique)... Les effets biographiques du militantisme en Mai-68 », *Sociétés & Représentations*, vol. 24, n° 2, 2007, p. 233-249 ; en ligne.



© Photographie de Marco Cappelloni, courtesy La Biennale di Venezia

Matgorzata Mirga-Tas, *Re-enchanting the World* (2021), pavillon polonais, œuvre textile.



© Photographie de Ela Bialkowska, courtesy La Biennale di Venezia

Cecilia Vicuña, installation *NAUfraga* (2022) devant plusieurs peintures (entre 1973 et 2021).

Ce que le genre fait à la « documenta 15 » et à la 59^e biennale de Venise

Fabienne Dumont*

Les expositions d'art contemporain les plus récentes s'intéressent aux hybridations entre les réflexions féministes, de genre, queer et celles, actuelles, touchant l'écologie ou les réflexions postcoloniales, de manière sensible et engagé.

Une histoire féministe de l'art existe depuis les années 1970, étoffée ensuite par les approches de genre et queer¹. Afin de saisir l'état actuel du sujet dans le champ de l'art contemporain, je me suis penchée sur deux manifestations internationales influentes : la 59^e biennale de Venise et la « documenta 15 », expositions qui se sont tenues en 2022. Les biennales de Venise, en Italie, et les « documenta » de Cassel, en Allemagne, sont des repères qui témoignent des courants importants du monde de l'art et des propositions novatrices prescriptrices. Cette analyse sous l'angle du genre donne accès aux évolutions récentes dans le champ, tout en soulignant les blocages.

Une biennale historique pour les plasticiennes

Pendant près de cent ans, les biennales ont présenté moins de 10 % d'artistes femmes, atteignant 30 % ces vingt dernières années. Lors de la 51^e biennale, en 2005, considérée comme féministe par la presse, les commissaires María de Corral et Rosa Martínez avaient présenté 28.57 % de femmes dans l'exposition principale « The Experience of Art » (localisée aux Giardini et à l'Arsenal, sans compter les pavillons nationaux ni les expositions collatérales). Lors de la 54^e biennale en 2011, Bice Curiger avait montré 43,45 % de femmes dans l'exposition « ILLUMInations ». En 2022, Cecilia Alemani, la commissaire de la 59^e biennale de Venise, a proposé pour la première fois une majorité de plasticiennes dans « The Milk of Dreams » (environ 87 %), forgeant ainsi un canon non sexiste ni raciste en histoire de l'art, qui valorise des artistes peu exposées à ce niveau de reconnaissance. Cette féminisation reflète sa volonté de

décentrer la vision masculine de l'art, pour y inclure aussi des personnes aux identités non-binaires, queer, et des personnes racisées.

Les pavillons nationaux se sont ouverts à une diversité rarement vue pour les plasticiennes d'origine non-occidentale ou de cultures mixtes. Simone Leigh (née en 1968) est ainsi la première femme noire à représenter les États-Unis depuis 1930 et Sonia Boyce (née en 1962) la Grande-Bretagne depuis 1909. De plus, sur les huit lauréat·e·s des prix décernés, six sont des femmes, dont deux artistes noires. Sonia Boyce a remporté le Lion d'Or de la meilleure participation nationale et Simone Leigh celui de la meilleure participation à l'exposition internationale. Les deux mentions spéciales pour les pavillons nationaux sont allées à Zineb Sedira (née en 1963, France) et au duo Acaye Kerunen/Collin Sekajugo (une femme et un homme, Ouganda). Les deux Lions d'Or pour l'ensemble de leurs carrières ont été décernés à Katharina Fritsch (née en 1956, Allemagne) et Cecilia Vicuña (née en 1948, Chili). Ce palmarès confirme un record de visibilité pour les plasticiennes dans ces instances de consécration, mais ces premières fois n'offrent pas l'assurance d'une perspective égalitaire définitive. Certains critiques ont d'ailleurs déploré le peu de qualité de la biennale. Des efforts soutenus seront nécessaires pour asseoir la reconnaissance de ces œuvres, porteuses de cultures variées qui représentent enfin les aspirations de l'autre moitié de la population mondiale.

Une « documenta » coopérative

Depuis sa création en 1955, la « documenta » est un événement quinquennal qui entend indiquer les tendances artistiques majeures. Dès le départ, des courants progressistes et régressifs sont à l'œuvre dans sa conception, comme en attestent les recherches récentes au sujet de son histoire².

* Maîtresse de conférences HDR en histoire de l'art contemporain, membre de l'UR Pratiques et théories de l'art contemporain (PTAC).

Lors de la « documenta 8 », en 1987, le groupe féministe des Guerrilla Girls interpelait le public par des cartes : « *Why in 1987 is documenta 95 % white and 83 % male ?* » Enfin, en 1997, Catherine David est nommée commissaire de la « documenta X ». Depuis, la « documenta 13 » a aussi été dirigée par une femme (Carolyn Christov-Bakargiev), soit deux « documenta » sur quinze. Le premier directeur non-occidental est Okwui Enwezor (« documenta 11 », 2002), qui introduit des objets et des pratiques politiques et sociales liées à la mondialisation, puis, en 2022, le premier collectif, également extra-occidental, a dirigé la « documenta 15 » et amplifié cette histoire en hybridant les pratiques non-occidentales et ethnographiques.

Cette « documenta » collaborative et participative interroge le rôle de l'art comme moteur de changement social dans les lieux de vie des artistes. Le collectif d'art contemporain indonésien ruangrupa, fondé en 2000 à Jakarta, est composé de neuf membres, dont un tiers de femmes. Le groupe entend aborder les problèmes causés par le colonialisme, le capitalisme et le patriarcat, dans une vision nommée « lumbung », une pratique de partage des surplus de riz en Indonésie. Une quinzaine de collectifs ont été invités, qui en ont eux-mêmes convié d'autres, entraînant un taux élevé de participant·e·s (environ 1500), des décisions décentralisées et des propositions extrêmement variées. Depuis 2002, la « documenta » contenait plus de 30 % de plasticiennes, mais, en raison de ce foisonnement, l'évaluation de la place des femmes en 2022 s'avère impossible³ (quelques collectifs sont féminins, l'ensemble semble se situer autour d'un tiers).

Enfin, une polémique a éclaté dès janvier 2022, car un collectif palestinien soutenait un mouvement de boycott d'Israël (BDS), banni en Allemagne. Après son inauguration, la réception de l'exposition a été éclipsée par le scandale de représentations antisémites peintes sur l'immense toile placée sur le terre-plein central (collectif Taring Padi, *People's Justice*, 2002), qui dénonçait les crimes du régime de Suharto. Recouverte d'une bâche noire, puis retirée, cette peinture problématique a entraîné la démission de la directrice générale, Sabine Schormann. Cet article ne revient pas sur cet aspect, qui a fait l'objet de centaines d'articles en Allemagne⁴, et au-delà. Il examine quelques éléments importants pour les questions féministes et de genre, car les deux manifestations s'intéressent aux conséquences actuelles des colonialismes, à une relation modifiée à l'environnement, antispéciste, et à la pluralité des sexuations et des sexualités.

Solidarité féministe postcoloniale

Avec Zineb Sedira, la France est représentée pour la première fois par une artiste qui se revendique des cultures

française, algérienne et britannique. « Les rêves n'ont pas de titre » poursuit ses récits historiographiques enchevêtrés, alliant souvenirs personnels et archives du festival panafricain de 1969. Alger accueille alors les militant·e·s de pays luttant pour leur indépendance, aujourd'hui nommés les Suds Globaux, devenant un creuset de réflexions liées à l'autodétermination des peuples. Le film revisite des scènes de films postcoloniaux anticapitalistes des années 1960-1970, où l'artiste mêle ses souvenirs aux images cinématographiques et musicales longtemps occultées. L'installation nous plonge dans son salon convivial, où elle a engagé des conversations avec des amies artistes concernées par le champ postcolonial, telles Sonia Boyce et Latifa Echakhch (Franco-Marocaine née en 1974). Toutes ont constaté que les médias ont plus évoqué leur statut de femmes ayant des origines dans d'anciennes colonies que leurs œuvres, ce qui dénote une incongruité par rapport à la norme.

En écho, à la « documenta », une installation des Archives des luttes des femmes en Algérie, une association créée en 2019, présentait les mouvements féministes en Algérie des années 1990. Dans le contexte du Hirak, qui protestait contre le gouvernement, l'anthropologue Awel Haouati a donné accès aux documents qui témoignent de ces activités depuis l'Indépendance, en 1962. L'installation comprenait des tracts, des photographies, des lettres, des films et trois entretiens avec les activistes à l'origine de cette collecte, qui les contextualisent tout en racontant leurs parcours. Ces présentations (aussi en Thaïlande et en Inde) soulignent le rôle de la culture dans la décolonisation, par l'insertion de ses propres narrations dans l'histoire, dans leur transmission, pour mieux envisager l'avenir. Les allers et retours dans le temps sont inhérents au traumatisme postcolonial, mais aussi aux féminismes.

Avec « Sovereignty », Simone Leigh entendait aussi, dans le pavillon étatsunien recouvert de chaume, donner forme aux vies des travailleuses noires, qui ont été écartées des archives et de l'histoire. On découvre une femme noire courbée sur le linge qu'elle nettoie dans l'eau. Des sculptures en céramique évoquent des éléments corporels, des hybridations en forme de sphinge, parfois sans têtes, en forme de cuillère nourricière ou de fentes évoquant les « vagina dentata » et l'immense sculpture *Brick House* impose une féminité solide et endurente. L'installation « Feeling Her Way » de Sonia Boyce nous plonge dans les voix de cinq chanteuses et musiciennes noires qui narrent leurs expériences, improvisent et interagissent. Dans ce kaléidoscope visuel et sonore, les tons alternent douceur, douleur et violence. Devenues actrices de leur histoire, toutes racontent ces désirs d'émancipation féministe postcoloniale et créent des réseaux de solidarité entre générations.

Métamorphoses et écoféminismes

Dans le conte *Le lait des rêves* de Leonora Carrington (1917-2011), diverses espèces mutent et s'hybrident, évoquant les métamorphoses corporelles, le lien aux technologies et à la Terre au centre de la biennale, qui lui emprunte son titre. Cecilia Alemani s'appuie sur les réflexions féministes de Rosi Braidotti, Silvia Federici, Donna Haraway ou Ursula K. Le Guin pour relever le défi de penser et rêver un autre monde, loin d'une pensée patriarcale et anthropocentriste, par l'instauration d'une relation non hiérarchique aux autres espèces. Ce frottement entre les œuvres historiques et hyper-contemporaines fait surgir un rapport particulier aux végétaux, aux minéraux, aux espèces vivantes, qui prolifère dans leur imagination fantastique. Leonora Carrington, nourrie par les légendes celtiques racontées par sa mère irlandaise, a peint des hybridations entre végétaux et figures humaines. Par ce dialogue, voire cette alchimie, les surréalistes invitent à relier les mondes humains et non-humains, précurseuses des préoccupations écoféministes que l'on retrouve chez la Brésilienne Rosana Paulino (née en 1967). Marquée par l'histoire de l'esclavage, elle dessine des femmes hybridées au jatoba, un arbre mythique qui symbolise la résistance et le soin, comme les espèces qui fusionnent dans les dessins de l'Inuite Shuvinai Ashoona (née en 1961).

Le pavillon polonais exposait un patchwork de motifs cousus sur d'immenses textiles recyclés par Małgorzata Mirga-Tas (née en 1978), « Re-enchanting the World » (2021). Elle détourne les douze fresques astrologiques du Palazzo Schifanoia de Ferrare pour représenter le voyage mythique des Roms en Europe, insérant des figures de femmes dans leur vie quotidienne. Ce travail, également présenté à la « documenta », souligne l'adaptation et la résilience face à la destruction et à l'oppression. À Venise, Cecilia Vicuña associe les créatures symbiotiques de ses peintures des années 1970 avec une œuvre récente liée à l'équilibre fragile de la lagune vénitienne. Les éléments polluants récupérés dans l'eau sont délicatement accrochés comme des amulettes pouvant vaincre cet étouffement de la vie par la pollution (*NAUfraga*). Dans les peintures, animaux et végétaux s'hybrident aux humains et les références à la culture inca indiquent une résistance face à l'imposition du catholicisme. Par le recyclage, leurs méthodes de travail prêtent attention à l'environnement local et à la place des femmes dans ces expériences de vie. Ces artistes représentent des identités en mutation, des mythologies personnelles des surréalistes jusqu'aux préoccupations écoféministes actuelles.

Enfin, pour la première fois, l'écriture inclusive a permis à des artistes queer de ne pas être arbitrairement classifié·e·s, à la biennale tout comme à la « documenta ». Ainsi, Tourmaline

(né·e en 1983) fait resurgir des personnalités queer anciennes dans ses installations filmiques. Dans le pavillon roumain, Adina Pintilie nous plonge dans l'intimité de corps pour souligner leur beauté et questionner les notions de validisme, de normes de sexuaton et de sexualités. À la « documenta », le collectif indien Party Office b2b Fadescha a investi une immense cave, où il propose de remplacer l'hyper-productivité par des plaisirs variés (présents chez les collectifs néo-zélandais FAFSWAG ou argentin Serigrafistas queer). Ce maelstrom collectif de la « documenta » est moins figé dans des codes artistiques et éloigné de la starisation des artistes. En effet, malgré les critiques, ruangrupa a réuni un réseau dynamique qui donne accès à des expériences locales peu connues de la scène occidentale.

Ainsi, l'analyse de deux expositions internationales permet de mesurer le chemin parcouru pour rendre visible les catégories de pensée féministe, de genre et queer, les expériences particulières de justice sociale et d'émancipation qu'elles reflètent par le biais de propositions artistiques, articulant ces catégories aux questions majeures de notre monde contemporain, que ce soit l'écologie, les identités sexuées ou les dominations postcoloniales. Les deux manifestations retenues, sans être représentatives de l'ensemble des pratiques, donnent une idée des avancées et des manières de traiter ces sujets au sein du monde de l'art contemporain et de l'histoire de l'art.

Notes de l'article

1 Pour une compréhension de cette histoire, voir l'anthologie, F. Dumont (dir.), *La Rébellion du Deuxième Sexe - L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines (1970-2000)*, Dijon, Les presses du réel, 2011.

2 R. Gross (dir.), *documenta - Politics and Art*, Munich, Londres, New York, Deutsches Historisches Museum/Prestel Verlag, 2021.

3 Pour une analyse des questions de reconnaissance, voir F. Dumont, « [Les limites d'une évaluation chiffrée au regard de la fabrique des valeurs](#) - Exemple de la reconnaissance des plasticiennes des années 1970 en France », *Histoire & Mesure*, vol. XXIII, n°2, 2008, p. 219-250 ; et M. Reilly, « [Taking the Measure of Sexism: Facts, Figures, and Fixes](#) », *ARTnews*, 26 mai 2015, en ligne.

4 Voir M. Rothberg, « [Antisemitismus als Bumerangeffekt](#) », *Berliner Zeitung*, 5 juillet 2022, en ligne ; ou F. Conradi, entretien avec Meron Mendel, « [Meron Mendel über Documenta-Skandal: Ich fühle mich verraten](#) », *Berliner Zeitung*, 21 juin 2022, en ligne.

Références bibliographiques

Documenta fifteen - Handbook, catalogue de la 15^e documenta de Cassel, Berlin, Hatje Cantz, 2022.

The Milk of Dreams - Biennale Arte 2022, catalogue de la 59^e biennale d'art international, Venise, La Biennale di Venezia, 2022.



Cyber Elves, par ¥€\$\$i Perse.

© Photographie de Candela Cuervo éditée par ¥€\$\$i Perse

Défaire le genre : l'utopie identitaire de l'art contemporain

Jeanne Buée*

Construire une lignée queer de l'art permet de penser les expérimentations artistiques des populations marginalisées comme un moyen de maintenir une forme de vie qui existe en opposition à un système normalisant. L'art queer n'est pas anecdotique, mais un véritable projet de résistance politique, un point de friction entre institutions et pratiques alternatives. Ainsi, le duo d'artiste espagnol ¥€\$Si Perse incarne le renouvellement de ces expérimentations, qu'ils propulsent sur internet, dans les pratiques populaires du jeu vidéo et des contextes festifs.

D'abord utilisé comme une insulte, pour qualifier toutes les personnes étranges, bizarres et « déviantes » selon les normes binaires hétéronormées et patriarcales, le terme queer apparaît comme un outil de resubjectivation avec les différents mouvements de libération sexuelle aux États-Unis dans les années 1970, avant d'être théorisé dans les années 1980. C'est une expression profondément politique et révolutionnaire, que se réapproprient les populations opprimées pour entrer en résistance depuis la marge où elles se situent. Ainsi, l'art queer change les référentiels, assume sa fictionnalité, crée le trouble, offre d'autres représentations qui supposent d'autres modèles que l'art déverrouille ou fait naître. Cette perspective fait renouer l'art avec le politique, le décentre de ce champ autonome et hors-sol qu'une lecture blanche et hétérosexuelle de l'histoire lui impose, et les pratiques artistiques se font l'écho d'un réel en train de se faire, véritables foyers d'agentivités.

« Je » est un autre

« ¥€\$Si Perse est un costume de fiction – une interface hyperstittielle – qui permet à ses porteurs d'entrer dans des récits alternatifs. Cela agit à la fois comme un point de départ de ce monde et une forme de communication avec lui.

Cette parapersona est un espace vide de paradigmes d'identité et de genre. Un avatar qui naît et vit dans les réseaux sociaux

et qui entretient une identité en transition, imprégnée d'influences qui vont des Radical Faeries des années 1970 au phénomène ootherkin, sans oublier la culture cyborg. Se manifestant, formellement et performativement, dans un personnage de RPG (Role Play Game) – un xénofaère radical mutant – perdu dans le NeuroDungeon d'un « paysage cybermédiéval économystique », où des éléments de science-fiction s'effondrent devant l'Urban Fantasy.¹ »

¥€\$Si Perse est une fiction bien réelle, une incarnation physico-virtuelle, née sur les réseaux sociaux en 2015. Le duo d'artistes espagnols incarne la figure du « drag radical » de Renate Lorenz, qui propose d'autres référentiels de représentation du corps, « invoque et rappelle des pratiques de pouvoir tout en refusant de se contenter de les répéter² ». Ni hommes, ni femmes, ni même tout à fait humains, iels accueillent l'autre en eux, l'étrange et l'altérité. Les *xenogenders* radicalisent le principe d'autodétermination, et se défont complètement de la binarité de genre par l'ouverture des possibilités d'identification à toutes les créatures issues de la science-fiction, de la fantasy, jusqu'à s'exprimer par des métaphores. Iels font volontairement entrer leurs identités dans la fiction en allant chercher des motifs dans la culture populaire, et déhiérarchisent les modes d'accès au savoir. La culture geek, associée au divertissement, à la société du spectacle et à des espaces fortement dépolitisés, est propulsée en lieu d'expérimentation de soi et d'apprentissage. La possibilité d'incarner une créature anthropomorphe ou non, voire de s'identifier à un minéral ou une plante, permet de transformer son rapport avec son environnement, de tracer d'autres trajectoires à partir de soi, et de nouvelles relations empathiques en dehors des systèmes de domination.

* Doctorante en arts plastiques, membre de l'unité de recherche Pratiques et théories de l'art contemporaine (PTAC). Direction de thèse : Laurence Corbel, maîtresse de conférences en esthétique et philosophie de l'art, membre de PTAC.



© Y€\$Si Perse

L'installation vidéoludique *Xenomolitia : The Antifa Chronicles*, par Y€\$Si Perse avec la collaboration de l'artiste Shell Lucky Ocean, 2021.

Giorgio Agamben parle d'un dépassement de l'identité, pour accéder à une vie autre et non assujettie, et voir émerger une « forme-de-vie », cette vie qui s'oppose à la vie nue. La vie nue correspond à cette vie totalement soumise au pouvoir souverain incarné dans l'État. C'est une vie exposée à la violence, stigmatisée, à la marge, et sur laquelle peut s'exercer un droit de vie ou de mort, ou dans les sociétés contemporaines, de laisser mourir. Par opposition, une « forme-de-vie » est une vie en puissance, c'est-à-dire qui n'est pas figée, et s'ouvre toujours vers de nouvelles potentialités. Ainsi, queer, c'est une non-identité, un projet forcément collectif et politique. C'est une manière de repenser l'expérience de soi dans le mouvement, et de faire voler en éclat tous les présupposés de l'existence humaine. Giorgio Agamben, plutôt que de parler d'identités, parle de singularités. Penser un monde défait de l'identité, ce n'est pas penser un monde uniforme, mais faire exploser toutes les hiérarchisations, ce qui est au cœur du projet queer, qui ne cherche pas à reproduire le pouvoir, mais à s'en défaire, et à proposer un autre modèle de société.

La nécessité de proposer une histoire de l'art queer a été perçue par Isabelle Alfonsi à travers l'analyse des relations affectives entre les œuvres de différentes époques, et leur contexte d'émergence. Ce travail théorique dévoile l'absorption de pratiques marginales par le récit majoritaire, et les réinscrit dans un réseau d'histoires communes. Ainsi, Y€\$Si Perse témoignent du renouvellement de la communauté queer et de son maintien à travers des gestes artistiques divers, des performances de Michel Journiac aux modifications corporelles radicales d'ORLAN, en passant par la culture des rave-parties, née au tournant des années 1990.

De la vulnérabilité comme puissance

À l'initiative du projet *NeuroDungeon*, aux côtés des artistes Kaverna et Bartolome, Y€\$Si Perse proposent avec ce vaste jeu de rôle entre musique, arts plastiques et activisme,

des espaces d'expérimentation artistiques et collectifs, tant virtuels que réels. Cette expérience cyber médiévale reprend à la fois les codes de l'imaginaire contemporain et ceux de la pensée cyborg. Chacun peut se doter d'un avatar à incarner, et c'est autour de la musique électronique et des contextes festifs que ces chevaliers des temps modernes se retrouvent pour faire l'expérience d'autres modes d'être au monde. L'hybridation des genres musicaux, aux antipodes du projet capitaliste normalisant de l'industrie musicale actuelle, va de pair avec l'hybridation des identités, où l'individu côtoie le monstrueux sans craindre de perdre son humanité. La genèse de ce projet décrit le système néo-libéral comme un jeu de rôle avec lequel nous serions tous aux prises, où le capitalisme, en maître du jeu, distribue les rôles à incarner pour maintenir sa domination et son expansion.

La créativité et l'exploration de soi dans la fiction ouvrent alors des espaces de résistance à ces identités imposées qui contrôlent et divisent les populations. Lorsque le pouvoir s'organise autour de la vie-même, ce que Michel Foucault a théorisé en termes de biopouvoir, il fige les identités, pour assurer sa permanence, et le bien-être supposé des citoyens. Ainsi, dans une société hétéro-patriarcale capitaliste, le corps doit être performant pour correspondre aux dynamiques productivistes, et le renforcement de la dichotomie entre les genres sert à assurer le travail reproductif auquel les femmes sont tout particulièrement assujetties. Toutes les expériences de vie qui ne correspondraient pas aux impératifs de cette société doivent être ou absorbées, ou bannies. Mais cette fragilité des vies n'est pas une fatalité : « [...] les espaces de liberté, voire de bonheur, et en tout cas d'inventivité et de mutation, sont rendus possibles, élaborés et déployés à partir de moments de rupture qui indiquent la vulnérabilité des vies³ ». Ces artistes qui font l'expérience de la marge, de cette rupture avec une forme de vie dont les normes ne correspondent pas à leurs pratiques, sont cet Autre à exclure, qui menace le réel tel qu'il est donné. La créativité, le déploiement de soi dans une discipline artistique, deviennent un moyen de critiquer ces normes, de révéler leur facticité et de s'en émanciper.

Durant l'été 2021, à la biennale d'Athènes, Y€\$Si Perse proposent une installation vidéoludique, *Xenomolitia : The Antifa Chronicles*, où le public peut incarner un membre de l'armée-queer en guerre contre le système néolibéral, patriarcal et raciste. En réaction à un tweet de Donald Trump, qui évoquait les mouvements antifascistes comme des terroristes à combattre, cette œuvre permet de repenser le rôle de la violence militante, qui trouve ses racines dans la violence étatique contre les populations opprimées. Il y a un déplacement des statuts de chacune des entités : l'État passe de protecteur à bourreau, et les personnes queers, de celui de victime à celui d'attaquant, qui part en guerre pour

assurer sa survie. Dans un cadre institutionnel élitiste, le duo propose une esthétique colorée et organique, qui rappelle les motifs de la science-fiction et du jeu vidéo, à laquelle iels ajoutent des symboles politiques comme le drapeau LGBTQI+, ici couvert de taches de sang, comme un écho aux violences qui sont faites à ces populations. À la même époque, sur la presqu'île de Méthana, en Grèce, iels se retrouvent pour la première édition du festival *Narthex*, qui regroupera une centaine des membres du *NeuroDungeon*, pour plusieurs jours de fête, en costumes colorés, mi-teuf-euse-s, mi-créatures fantastiques. Ainsi dans un double mouvement, ¥€\$Si Perse réaffirment la nécessité pour les communautés queer d'avoir accès à des espaces alternatifs, comme les différents contextes festifs, véritables hétérotopies des temps modernes, où le temps du capitalisme est suspendu, et les normes binaires, notamment de distinctions de genre, bannies. Et dans le même temps, iels utilisent les lieux de maintien du pouvoir pour entrer en tension avec la pensée dominante, et lui opposer d'autres histoires.

Vers un au-delà de l'identité

L'avatar est au centre de la réflexion du projet du *NeuroDungeon*, car il caractérise la possibilité d'une identité totalement construite.

« *Les avatars nous intéressent beaucoup. Quand tu crées ton avatar, tu construis ta représentation. [...] On s'éloigne du corps, et on explore d'autres formes xénomorphes, de fantaisie... [...] Il n'y a plus seulement la binarité homme / femme, on explore au-delà [...] On ouvre le champ des possibles et on se promène.*⁴ »

Cette entité nous vient des mythes hindous, et des multiples incarnations du dieu Vishnou. Il s'agit d'un objet ou d'un individu en perpétuel mutation, et qui a déjà connu de multiples transformations. Un avatar est donc toujours l'écho de quelque chose qui le précède. C'est à la fois ce qui est, et ce qui peut être, un être situé, qui définit des trajectoires entre soi et les autres possibles. Les *xenogenders* sont les avatars des militant·e·s gays, lesbiennes et personnes transgenres d'hier, mû en créatures fantastiques, pour s'opposer à l'hétéronormativité obligatoire et au capitalisme. À l'ère du numérique, chacun peut se doter d'un ou plusieurs avatars. Les jeux vidéo en ligne, par exemple, sont un lieu où les joueurs ont toujours le choix de définir s'ils sont un homme, une femme, ou complètement autre chose. ¥€\$Si Perse proposent de déplacer cette expérience du choix, dans leurs œuvres plastiques, et dans des espaces de rencontres, que sont les réseaux sociaux et les contextes festifs.

¥€\$Si Perse et le projet *NeuroDungeon* dévoilent le maintien de la culture queer, malgré sa difficulté à résister à

l'absorption par le néolibéralisme agressif du XXI^e siècle, qui voudrait faire de ses codes des objets de consommation. Du cabaret freak des années 1920, au club BDSM (pour « bondage, discipline, domination, soumission, sado-masochisme ») des années 1990, jusqu'aux fêtes virtuelles du XXI^e siècle, les populations stigmatisées n'ont de cesse de se réinventer, et de proposer des lieux alternatifs, où l'art est moins un objet à consommer, qu'une forme d'expérimentation de soi et du collectif. Ainsi, l'art peut être pensé dans une dimension véritablement politique et transformatrice. À la fois soutenus par des fondements qui trouvent leur impulsion au tournant du XX^e siècle, et portés vers l'avenir, les mouvements queer sont de véritables utopies, qui se conjuguent au présent, jamais figées, dans le désir d'une vie meilleure, non pas intégrée au modèle social dominant et oppressif, mais véritablement autre. Nous pouvons parler d'utopie sans cynisme, sans craindre le totalitarisme, comme un ensemble d'objectifs vers lesquels tendre, car si l'utopie est ce lieu sans lieu, elle se renouvelle constamment. Ici, c'est la vision d'un monde débarrassé des catégories et des hiérarchies qui les classent. Une politique queer accompagne le maintien d'une forme de vie, faite d'histoires communes, de pratiques alternatives, qui résiste à un modèle sclérosant, plutôt que d'être simplement dans la survie. Queer est peut-être un exemple de cette « forme-de-vie » pensée par Giorgio Agamben, une vie qui ne peut être séparée de sa forme, une vie intelligible, qui résiste au pouvoir, qualifiée par elle-même et qui trouve sa liberté dans l'autodétermination et le collectif.

Notes de l'article

- 1 M. Sisternas, « ¥€\$Si Perse », *Biennal Ciuta Oberta*, 2020 ; en ligne [traduction de l'autrice].
- 2 R. Lorenz, *Art Queer. Une théorie freak* [2012], Paris, Édition B42, 2018, p. 67.
- 3 E. Ferrarese et S. Laugier (dir.), « Formes de vie. Concept et critique pour le XXI^e siècle », *Formes de vie*, Paris, CNRS Éditions, 2018, p. 19-20.
- 4 Propos recueillis dans le documentaire de Z. Hauville, « *Xenogenders : farfadets queer et cyber-nymphes au-delà du genre* », *Tracks*, Arte, 2022 ; en ligne.

Références bibliographiques

- G. Agamben, *Moyen sans fin : note sur la politique*, Paris, Payot et Rivage, 1995.
- I. Alfonsi, *Pour une esthétique de l'émancipation. Construire les lignes d'un art queer*, Paris, Éditions B42, 2019.
- E. Ferrarese et Sandra Laugier (dir.), *Formes de vie*, Paris, CNRS Édition, 2018.
- R. Lorenz, *Art Queer. Une théorie freak*, Paris, Édition B42, 2018.



13 livrets/folhetos au format A2 plié posés sur des plateaux en bois gravés (310 cm X 185 cm) :

Chaque folheto est constitué :

- d'un poster au verso et montage d'images au recto
- d'un A3 couleur avec un montage d'extraits de textes
- d'un A4 couleur avec les références des images et des textes du livret

(folhetos imprimés à 500 exemplaires)

© Photographies de Laurence Corbel

« L'anthropophagie en revue » : une publi-exposition

Laurence Corbel*

L'exposition « L'anthropophagie en revue » a été réalisée, à l'invitation de l'Équipe de recherche interlangue : mémoires, identités, territoires (ERIMIT), par un groupe d'étudiant·e·s du master Arts plastiques et du master Design et Sciences sociales. Présentée à la Maison des sciences de l'homme de Bretagne du 7 juin au 30 septembre 2022 à l'occasion du colloque international « Le modernisme brésilien cent ans après : circulations, dialogues transatlantiques, héritages et relectures », elle marque la première étape d'un programme de recherche qui croise investigation académique et pratique créative.

2022 a été au Brésil l'année de la célébration du centenaire de la Semaine d'art moderne, événement considéré comme fondateur du modernisme brésilien. Le colloque international organisé à l'université Rennes 2 par ERIMIT avec le POSLIT-UFF (*Programa de Pós-Graduação em Estudos de Literatura da Universidade Federal Fluminense*, Brésil) s'est proposé d'établir un bilan de la production et de l'héritage de ce mouvement culturel, littéraire, artistique et linguistique.

Un programme de recherche transdisciplinaire

C'est autour du *Manifeste anthropophage* d'Oswald de Andrade [voir encadré ci-contre], figure majeure du modernisme brésilien, que s'organise ce programme de recherche intitulé « L'anthropophagie : un paradigme culturel en devenir. Approches transatlantiques ». À la lumière des dialogues que des générations d'écrivain·e·s, d'artistes et de théoricien·ne·s ont noué avec ce texte, depuis sa parution en 1928 à aujourd'hui, ce projet est dédié, dans une approche interdisciplinaire et transculturelle des échanges et des transferts, aux lectures et reprises du *Manifeste anthropophage* qui se sont développées au travers de stratégies de réappropriations et de déconstructions critiques. À partir d'une investigation historiographique, l'objectif est de réactiver la charge critique de ce manifeste, d'étudier comment la notion d'anthropophagie forgée par les modernistes résonne dans le déploiement de multiples potentialités ouvertes par ce texte fondateur.

* Maîtresse de conférences en esthétique et philosophie de l'art, membre de l'UR Pratiques et théories de l'art contemporain (PTAC).

Cette recherche, qui se déploie sur trois ans, inaugure une collaboration inédite entre des enseignant·e·s-chercheur·e·s, des étudiant·e·s de master issu·e·s de deux unités de recherche de l'université Rennes 2 (ERIMIT et PTAC).

Publié en 1928 dans le n°1 de la première édition de la *Revista de Antropofagia*, le *Manifeste anthropophage* est l'un des textes fondateurs du modernisme brésilien. Son auteur, Oswald de Andrade, poète, prosateur et dramaturge, mobilise l'anthropophagie comme une métaphore et un remède : de même que les Indiens Tupi-guarani dévoraient leurs ennemis et se nourrissaient des qualités de leurs victimes, le mouvement anthropophage préconise la dévoration symbolique de l'autre pour l'assimiler, l'adapter et affirmer un Modernisme radicalement brésilien, libéré de la dépendance culturelle européenne. À l'instar de ce célèbre extrait, « seul m'intéresse ce qui n'est pas mien. Loi de l'homme. Loi de l'anthropophage », le *Manifeste anthropophage* est une invitation à l'expérience de l'altérité et à la rencontre avec l'autre, mises au service de la construction d'une culture brésilienne dans un double processus d'appropriation et d'expropriation. Composé d'aphorismes, ce texte palimpseste à la fois poétique, philosophique et politique, tressage de culture érudite et populaire, multiplie les références – à Michel de Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, Johann de Wolfgang von Goethe, Carl Kaiserling, Sigmund Freud, Lucien Lévy-Bruhl, William James, etc. – en les cannibalisant. La reprise parodique de l'interrogation shakespearienne à travers la devise « *Tupi or not tupi, that is the question* », citée en anglais, est autant une célébration des Tupinambas et de leurs pratiques rituelles qu'un exemple métaphorique de cannibalisme.

La semaine 22

La Semaine d'art moderne, connue en portugais sous le nom de *Semana de Arte Moderna* ou *Semana de 22*, est organisée au Théâtre Municipal de São Paulo du 11 au 18 février 2022, à l'occasion du centenaire de l'indépendance du Brésil. Considérée comme l'événement déclencheur du modernisme brésilien, cette semaine, qui n'a pas eu à l'époque beaucoup de retentissement au-delà de São Paulo, inaugure une longue trajectoire de lutte contre des formes académiques enfermées dans les canons européens mais aussi de débats et de dissensions entre différents courants modernistes – des plus réactionnaires au plus progressistes – qui apparaissent dès 1924. L'événement a réuni sous une forme inédite – parfois sous la huée du public – les grandes figures modernistes comme Anita Malfatti et Emilio di Cavalcanti pour la peinture, Victor Brecheret pour la sculpture, Heitor Villa Lobos pour la musique, Oswald de Andrade et Mário de Andrade pour la littérature. Conférences, expositions, lectures, en rupture avec l'art académique et traditionnel des élites brésiliennes, ont rythmé cette manifestation. Les différentes commémorations liées à cet événement, quelque peu « canonisé » par l'historiographie, sont l'occasion de relectures critiques qui interrogent la centralité de l'événement de 1922 et proposent une approche diversifiée du modernisme, à rebours d'une vision fondée sur un Brésil mythique et unifié, à la mesure des multiples cultures qui composent un pays aux dimensions continentales.

Elle se propose d'articuler l'apport mutuel des recherches scientifiques, artistiques et curatoriales, de croiser formats académiques et formes artistiques. Il s'agit d'expérimenter de nouvelles pratiques de modélisation et des modes de diffusion inédits de la recherche académique qui feront écho aux hybridations que promeut la pensée anthropophage, de développer ainsi une recherche « avec l'art », « en art » ou « par l'art », où les dispositifs créatifs sont partie prenante des investigations. Le projet comporte plusieurs volets : des séminaires d'initiation à la recherche avec les étudiant·e·s de master ; des workshops qui intègrent un versant curatorial ; des ateliers et des journées d'études dédiées aux questions que soulèvent les relectures récentes du manifeste avec des chercheur·e·s et des artistes invité·e·s.

« Tupi or not tupi » : un modernisme tropical

À travers la métaphore de l'anthropophagie, matrice du manifeste, Oswald de Andrade élabore un programme d'actions pour transformer la culture de son pays. Tout comme les Indiens Tupinambas du Brésil, qui jadis dévoraient leurs prisonniers, non pour des raisons alimentaires, mais comme

un rituel d'incorporation des qualités des guerriers faits prisonniers pour qu'elles passent en eux, le Brésil doit s'engager dans un processus d'affirmation d'une culture par la dévoration symbolique des autres cultures et leur transformation en un nouveau mélange plus riche et singulier.

L'anthropophagie prônée par le manifeste est à la fois un modèle théorique, une pratique artistique ou un principe de création et une utopie politique. Contre la répression politique originelle du processus de colonisation, contre la religion imposée, contre la société patriarcale, contre la servilité intellectuelle et le style académiste, contre l'indianisme idéalisé et sans force révolutionnaire, il faut « brésilianiser le Brésil » : brasser l'ensemble des apports fondés sur la culture ancestrale du Brésil avec ceux de l'Europe pour affirmer une identité nouvelle, plus riche, plus puissante et plus intense parce que plurielle et ouverte au monde. L'un des enjeux de ce manifeste est de rompre avec la dépendance culturelle des modèles européens pour affirmer et faire reconnaître une identité brésilienne, non pas sur le mode protectionniste du repli identitaire figé – à la façon du groupe moderniste Verde-Amarelo (aux couleurs verte et jaune du drapeau national) – mais comme une ouverture à d'autres cultures qu'il faut assimiler pour en tirer parti, s'approprier pour les faire siennes.

Si l'anthropophagie est bien une des modalités possibles de l'hybridation ou du métissage, il importe de saisir ce qui fait la spécificité de l'hybridité anthropophagique : l'identité promue par la pensée anthropophage oswaldienne est, à rebours et au-delà de toute conception essentialiste, une identité multiple qui s'enrichit des qualités de l'autre, identité en devenir dans un processus qui s'affirme comme créatif. L'anthropophagie dépend ainsi du champ de forces – actives ou réactives – qui l'anime et qu'elle incorpore. De là, la distinction entre une anthropophagie basse « agglomérée dans les péchés du catéchisme, l'envie, l'usure, la calomnie, l'assassinat » et désignée comme « la peste des soi-disant peuples cultivés et christianisés » et une anthropophagie haute qui se distingue par le rejet de toute relation prédatrice et son refus de l'uniformisation. L'originalité du manifeste, qui en appelle à une « révolution Caraïbe plus grande que la Révolution française », tient aussi à la dimension émancipatrice de l'anthropophagie.

Réactiver l'impulsion dévorante de la vie

Réalisée dans le cadre d'un séminaire, l'exposition, premier temps de la recherche, a inauguré ce programme. Deux *workshops* ont été organisés autour de la collecte de documents¹ et la recherche d'une forme qui rende visible les relectures et les circulations transatlantiques impulsées par le *Manifeste anthropophage*, à travers les dialogues, les

croisements ou connexions entre les images et les textes de façon à faire apparaître les affinités thématiques, les transferts diachroniques ou synchroniques, les échanges transnationaux entre les textes et les images sélectionnés. La forme choisie [voir p. 56], qui met en œuvre le « principe » anthropophage, offre une cartographie de ses différents développements transatlantiques dans le champ des arts, de la littérature, des sciences humaines et sociales et donne à voir les relectures et appropriations qui renouvellent ce paradigme historique.

« L'anthropophagie en revue » réactive ainsi l'impulsion anthropophage dans toutes ses dimensions à travers une documentation iconographique et discursive. Hybridations, métissages et recyclages font ainsi résonner la « dévoration critique du legs culturel universel » initiée par les modernistes selon des circulations de tous ordres – poétiques, intermédiaires et géographiques.

L'exposition propose une revue de l'anthropophagie, un inventaire polyphonique et fragmentaire de ses déclinaisons, reprises ou relectures dans les arts visuels, la littérature, la philosophie et la politique. Il s'agit d'une exploration en forme de parcours (*roteiros*), de « feuilles de route » (Blaise Cendrars) témoignant des échanges, des transferts – notamment entre le Brésil et l'Europe –, des jeux d'importation/exportation dont l'anthropophagie est le principe. C'est aussi l'intense activité des revues, catalyseur de l'effervescence artistique de ces décennies modernistes, que cette exposition déplie. Véritables laboratoires d'expériences, ces périodiques brésiliens ont alimenté de vifs débats autour de la théorie anthropophage.

Le choix d'une forme ouverte, celle de *folhetos* (livrets) non reliés² et à emporter, permet d'explorer les concordances thématiques et les affinités formelles, les résonnances des processus d'assimilation-dévoration-appropriation qui sont au cœur du mouvement anthropophage. Chaque livret déplie ainsi une thématique du manifeste anthropophage et de ses relectures à travers un ensemble de textes et d'images de provenance et de nature variées. Les agencements des images et des textes, qui répondent à différentes logiques associatives – découpes thématiques, connexions temporelles, trames narratives, affinités formelles –, forment des constellations qui fonctionnent comme des amorces de trajectoires, de parcours et des déclencheurs de récits et constituent des activations de l'esprit anthropophage.

Itinérante et *in progress*³, l'exposition offre une lecture en réseau et à géométrie variable : images et textes se croisent selon des logiques multiples, dans chacun des treize *folhetos* mais aussi de l'un à l'autre. Chaque *folheto*, présenté sur un plateau de bois gravé d'un motif graphique emblématique du mouvement anthropophage, trace des lignes de fuite

à partir du manifeste, en propose une mise en perspective, met en jeu des associations souvent inédites nourries par les gestes de recomposition, de métamorphose, de renversement, d'altération, de détournement, de parodie, de translation, de transmutation ou d'incorporation. À la manière des « galaxies » de Haroldo de Campos, grand lecteur des modernistes, les *folhetos*, « publiexposés⁴ » sans ordre linéaire imposé, invitent à une lecture anthropophage. Ils ouvrent la voie à une recomposition, une re-création infinie dans des agencements variés qui multiplient les points de vue.

En questionnant, réfléchissant – au double sens du terme – et poétisant le projet anthropophage, cette exposition réactive la conception dévorante de l'art et de la vie, le potentiel critique et subversif, l'esprit ludique et joyeusement provocateur du principe énoncé par deux fois dans le manifeste : « La joie est la preuve par neuf ».

Notes de l'article

1 Parmi les ressources proposées dans le cadre du projet, une « bibliothèque anthropophage » – sélection d'œuvres littéraires, de textes théoriques, de catalogues d'exposition etc. – et un site sur la plateforme de cours de l'université Rennes 2 où sont rassemblés, selon une présentation à la fois chronologique et thématique, de nombreux documents textuels et iconographiques : vidéos, archives en ligne numérisées des revues modernistes dans le cadre du projet Brasiliana de l'Université de São Paulo, sélection de documents et de catalogues d'exposition portant sur le thème de l'anthropophagie, sur les récits de voyages et l'abondante iconographie qui les accompagne. Le site, qui est aussi une archive du programme de recherche, est alimenté tout au long du projet.

2 Les *folhetos* sont tous réalisés sur le même modèle : un format A2 recto-verso replié en A4, avec un montage d'images au recto et une seule image en forme de poster au verso, accompagné à l'intérieur d'un encart avec les sources bibliographiques des textes et les légendes des œuvres et d'une double-feuille où figurent des extraits de textes. Le dispositif, facilement transportable, est à échelle variable et modulable : les livrets peuvent être exposés dépliés sur un mur ou diffusés sous la forme d'une publication non reliée, rassemblés dans une enveloppe.

3 L'exposition a été présentée à la bibliothèque des langues de l'université de Caen entre novembre et décembre 2022 et dans une nouvelle version dans l'Espace M de l'université Rennes 2. Elle s'est enrichie de nouvelles pièces pour compléter ce premier accrochage en développant de nouvelles perspectives sous d'autres formes : tracts, affiches, murs documentaires, podcasts, *timeline* etc.

4 Nous reprenons la traduction du terme « publiexposto » du fragment 45 des *Galaxies* de Haroldo de Campos, traduit par « publiexposé » (Inès Oseki-Depré) en adaptant son sens original, selon le principe anthropophage.

Références bibliographiques

O. de Andrade, *Bois Brésil, Poésie et manifeste* [1924], Paris, éditions de La Différence, 2010.

O. de Andrade, *Manifeste anthropophage* [1928], Paris, Blackjack éditions, 2011.

O. de Andrade, Suely Rolnik, *Manifeste anthropophage/Anthropophagie zombie*, Dijon, Les presses du réel, 2011.

H. de Campos, *De la raison anthropophage et autres textes*, Caen, éditions Nous, 2018.

The Forest & the School – Where to Sit at the Dinner Table ?, P. Neves Marques (éd.), Dijon, Les presses du réel, 2015.



© Martha Rosler

Semiotics of the kitchen, 1975, vidéo.

Martha Rosler, une histoire au présent

Elvan Zabunyan*

Martha Rosler a reçu le 25 mars 2022 le Doctorat Honoris Causa de l'université Rennes 2. Son discours, soulignant l'honneur qui lui était fait, a rappelé le rôle des artistes pour penser le monde. En 2005-2006, elle avait accepté l'invitation du master Métiers et Arts de l'exposition et mené un travail engagé avec les étudiantes et étudiants ayant abouti à la réalisation d'une exposition à la galerie Art & Essai ainsi que la publication aux Presses universitaires de Rennes d'une monographie de 512 pages intitulée *Sur/Sous le pavé*.

En tant qu'artiste, activiste, théoricienne de la culture, de la photographie et des images, Martha Rosler contribue depuis près de soixante ans à créer, de façon pionnière, par ses œuvres visuelles et ses écrits, des champs de réflexion inédits croisant art et politique, art et société, art et philosophie, art et histoire, art et médias. Dès le milieu des années 1960, elle s'engage dans les mouvements des droits civiques aux États-Unis, les mouvements pacifistes contrant la guerre du Vietnam, les mouvements féministes, dont elle est la première artiste à faire un travail critique. L'engagement dans toutes les luttes internationales dénonçant l'emprise des puissances impériales, à commencer par celle de son propre pays, est un combat quotidien pour Martha Rosler. Sans relâche, elle fait de sa production visuelle le moyen d'inaugurer une esthétique de la fragmentation, de la collection, de l'archive, du montage, du collage proposant un regard renouvelé sur l'art et le contexte mondial dominé par le profit et le capital. Martha Rosler est née en 1943 à Brooklyn, où elle vit et travaille. Elle obtient son diplôme des beaux-arts à l'University of California (San Diego) en 1974. Entre 1965 et 1974, elle a déjà créé des œuvres qui, aujourd'hui encore, résonnent avec une force rare. Son usage pluriel des médias et ses premiers photomontages, publiés dans des fanzines politiques et antimilitaristes, font d'elle une personnalité artistique unique en son genre, longtemps considérée et volontairement endossant le rôle d'une artiste « underground ». Elle a, jusqu'au début des années 1990, refusé d'exposer son travail dans un musée ou dans une galerie commerciale, préférant un contact plus direct avec le public, à travers ses écrits dans les journaux, les revues,

* Professeure en histoire de l'art contemporain, membre de l'unité de recherche Histoire et critique des arts.



© Patrice Guinche

Le 25 mars 2022, Martha Rosler lors de la réception du titre de Docteur Honoris Causa à l'université Rennes 2.

les tracts ou encore avec ses performances. Même si ses expositions avant cette date sont nombreuses, c'est seulement en 1993 qu'elle décide d'intégrer le monde de l'art plus institutionnel et commence dès lors par être représentée par des galeries privées. Cependant, malgré sa consécration et son statut d'artiste historique, Martha Rosler n'a jamais souhaité rentrer dans les rangs, préférant garder la liberté de tous ses déplacements.

Palimpseste

sciences • humanités • sociétés
RECHERCHE À L'UNIVERSITÉ RENNES 2

Directrice de la publication :

Christine Rivalan Guégo, présidente de l'université Rennes 2

Rédacteur en chef :

Leszek Brogowski, Vice-président Culture, science et société

Secrétariat de rédaction et réalisation graphique :

Anaïs Giroux

Maquette graphique :

Atelier Wunderbar

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas pu entrer en contact avec les auteurs des photographies reproduite p. 52 et 54. Nous nous tenons à la disposition de toute personne désirant nous contacter à ce sujet.

COMITÉ ÉDITORIAL

Représentantes de la commission de la recherche du conseil académique :

Gwénola Druel

Gudrun Ledegen

Claudia Zudini

Représentants des unités de formation et de recherche :

Christine Ferlampin-Acher (UFR Arts, lettres, communication)

Stéphane Héas (UFR Sciences et techniques des activités physiques et sportives)

Gaël Henaff (UFR Sciences sociales)

Geneviève Lameul (UFR Sciences humaines)

Représentantes des chercheurs CNRS :

Anne Atlan (UMR 6590 ESO)

Représentants de l'équipe de direction :

Marc Bergère (vice-président Documentation et Transition numérique)

Benoît Bideau (vice-président Valorisation)

Philippe Blanchet (président du conseil académique)

Lesley Lelourec (vice-présidente Internationalisation)

Gaïd Le Maner-Idrissi (vice-présidente Recherche)

Jacques Oulhen (vice-président Formation et Vie universitaire)

Représentants des doctorants :

Charleyne Caroff - deux autres représentants seront élus en 2022.

Direction des Champs libres

Corinne Poulain

Services

Service communication

Claire Marzin, responsable du pôle Valorisation,

direction de la recherche et de la valorisation

Ce huitième numéro de *Palimpseste* a été imprimé sur les presses de la DILA (26, rue Desaix, 75015 Paris) en novembre 2022 pour le compte de l'université Rennes 2.

La version numérique est disponible à l'adresse suivante :

www.univ-rennes2.fr/recherche/palimpseste

issn 2680-4549 (imprimé) • issn 2592-6705 (en ligne) • dépôt légal : nov. 2022



Place du recteur Henri Le Moal
CS 24307 – 35043 Rennes cedex
+33 (0)2 99 14 10 00
www.univ-rennes2.fr

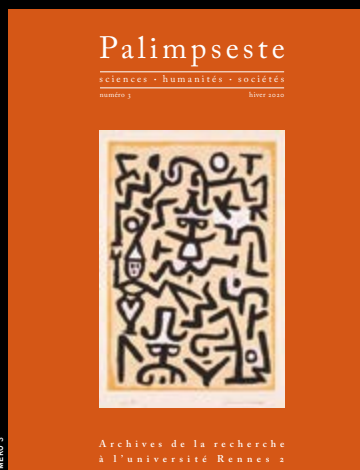
UNIVERSITÉ
RENNES 2

Palimpseste

sciences • humanités • sociétés



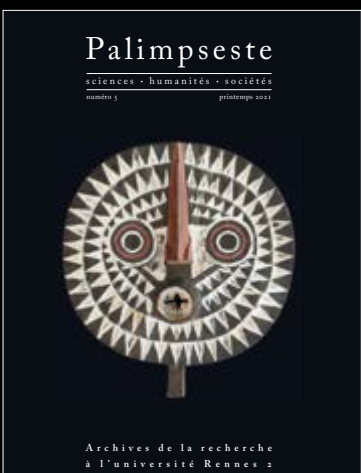
Dépassement et engagement : faire du terrain sur les autres continents



Ce que le numérique fait à la société



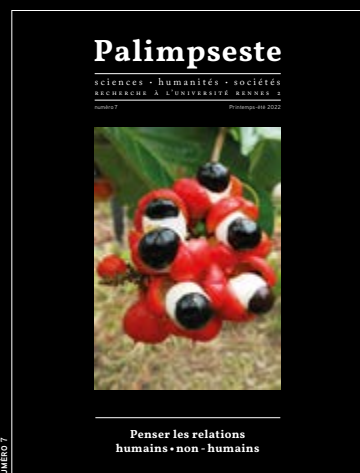
Marges, marginalités, marginalisation



Penser le "monde d'après" avec les chercheurs en sciences humaines et sociales



Recherche • formations • intervention • territoire



Penser les relations humains • non-humains

Télécharger la version numérique de *Palimpseste* sur www.univ-rennes2.fr/recherche/palimpseste

Demander la version imprimée des anciens numéros en précisant la quantité souhaitée à : service-communication@univ-rennes2.fr

PALIMPSESTE :

grec παλίμψηστος (*palimpsestos*)

« qu'on gratte pour écrire à nouveau »

Où en est le genre ?

Le genre est devenu indispensable dans la manière d'aborder les thématiques et de rendre compte des fonctionnements qui sont ceux de nos sociétés, depuis l'écriture dans la littérature à l'exercice des responsabilités sociales et politiques en passant par les protocoles de soins et de prise en compte médicale des maladies. Il permet de reconsidérer les façons d'être et de penser, et a eu pour conséquence première de repenser la place et le rôle des femmes.

Mais, s'interroger sur l'état de la recherche à l'université Rennes 2 à travers le prisme du genre offre aussi l'occasion de rappeler un engagement ancien de cette université en matière d'enseignement et de formation ainsi que de promotion des valeurs humanistes où le genre avait toute sa place.

Varia

« L'anthropophagie en revue » : une publi-exposition

Patrimoine scientifique de l'université Rennes 2

Martha Rosler, Docteure Honoris Causa de l'université Rennes 2

